

# John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>  
★ ADAMS

184.3

204



5-9

Œ U V R E S

D E

J. R A C I N E.

---

T O M E T R O I S I E M E.

---

通志

卷

通志

通志

Œ U V R E S

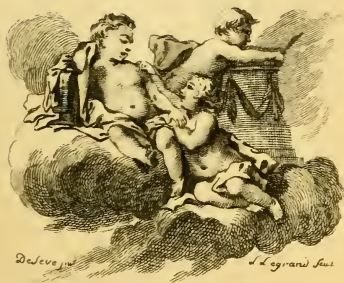
D E

J. R A C I N E,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION, *plus correcte,  
& plus ample que les précédentes.*

T O M E T R O I S I E M E,



A P A R I S,

Chez P R A U L T, fils, quai de Conti  
à la Charité.

---

M. D C C. L X X.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi,*

2 3 4 5 6 7 8 9

DE

A. R. A. C. I. N. E.

ADAMS 184.3

xx

U.3

T. O. N. E. T. R. O. I. S. M. E. N. T.



184.3

For Transfer, the name of the County is stated

\_\_\_\_\_

M. D. U. C. A. N. O.

Not a duplicate of the original



# ESTHER,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE - SAINTE.



---

## P R É F A C E.

LA célèbre Maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes Demoiselles , rassemblées de tous les endroits du Royaume , on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeler. Mais , en leur montrant les choses essentielles & nécessaires , on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit , & à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens , qui , sans les détourner de leur travail & de leurs exercices ordinaires , les instruisent en les divertissant. On leur met , pour ainsi dire , à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entr'elles , sur leurs principaux devoirs , des conversations ingénieuses , qu'on leur a composées exprès , ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues , ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur , & déclamer les plus beaux endroits des meilleurs Poètes ; & cela leur sert sur-tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations , qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix , & on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment , & qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plûpart des plus excellens vers de notre

## P R E F A C E.

langue ayant été composés sur des matieres fort profanes , & nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles & efféminées , capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits , les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette Maison , ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage , qui , sans avoir tous ces défauts , pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein , & même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque sujet de piété & de morale une espece de poëme , où le chant fût mêlé avec le récit ; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive & moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther , qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu , & de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet ; d'autant plus qu'il me sembla , que sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Ecriture-Sainte , ce qui seroit , à mon avis , une espece de sacrilège , je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes , que Dieu lui-même , pour ainsi dire , a préparées.

J'entrepris donc la chose , & je m'apperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit ; qui étoit de lier , comme dans les anciennes tragédies Grecques , le chœur & le chant avec l'action , & d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur , que les payens em-

P R E F A C E.

ployoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai , je ne pensois guères que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture , & la manière sublime dont elles y sont énoncées , pour peu qu'on les présente , même imparfaitement aux yeux des hommes , sont si propres à les frapper , & d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé & chanté cet ouvrage avec tant de grace , tant de modestie , & tant de piété , qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur Maison : de sorte qu'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la Cour ; le Roi lui-même , qui en avoit été touché , n'ayant pu refuser tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener , & ayant eu la satisfaction de voir , par le plaisir qu'ils y ont pris , qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété , qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste , quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré , j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote , pour mieux peindre Assuérus. Car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savans Interprètes de l'Écriture , qui tiennent que ce Roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe , dont parle cet Historien. En effet , ils en rapportent quantité de preuves , dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole , lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples , ni autels , ni statues à leurs Dieux , & qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture , aussi

## P R É F A C E.

Bien que par Xénophon , beaucoup mieux instruit que lui des mœurs & des affaires de la Perse , & enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité du lieu est observée dans cette pièce , en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant , comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfans , en jettant quelque variété dans les décorations , cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici , que bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes , ces personnages n'ont pas laissés d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée , qu'anciennement les habits des Persans & des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette Préface , sans rendre à celui qui a fait la musique , la justice qui lui est dûe , & sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la pièce. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue , quoique très-belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient , si ce péril étant passé , elles lui en avoient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur Nation , où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé , qu'on ne l'en remer-

## P R É F A C E.

éiât sur le champ par de fort longs cantiques ; témoins ceux de Marie , sœur de Moÿse , de Débora & de Judith , & tant d'autres dont l'Ecriture est pleine. On dit même que les Juifs , encore aujourd'hui , célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.



---

# PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

## ACTEURS.

ASSUÉRUS, Roi de Perse.

ESTHER, Reine de Perse.

MARDOCHÉE, Oncle d'Esther.

AMAN, Favori d'Assuérus.

ZARÉS, Femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du Palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre Officier d'Assuérus.

ÉLISE, Confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES du Roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes Filles Israélites.

*La Scène est à Suze, dans le Palais d'Assuérus.*



# P R O L O G U E.

## L A P I É T É.

Du séjour bienheureux de la Divinité,  
Je descends dans ce lieu \* par la grace habitée.  
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,  
Et n'a point sous les cieux d'asyle plus fidèle.  
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints  
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.  
Je nourris dans son cœur la semence féconde  
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.  
Un Roi qui me protège, un Roi victorieux  
A commis à mes soins ce dépôt précieux.  
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,  
Eparées en cent lieux, sans secours & sans guides.  
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,  
Il leur y fit trouver l'abondance & la paix.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !  
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,  
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits  
Les noms prédestinés des Rois que tu chéris !  
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangère :  
Je suis la Piété, cette fille si chère,  
Qui t'offre de ce Roi les plus tendres soupirs.  
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.  
Du zèle qui pour toi l'enflamme & le dévore  
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.  
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,  
Humilier ce front de splendeur couronné ;  
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,  
Baïser avec respect le pavé de tes temples.  
De ta gloire animé, lui seul de tant de Rois  
S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits.  
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,  
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.

\* *La Maison de Saint-Cyr.*

## PROLOGUE.

La discorde en fureur frémit de toutes parts.  
Tout semble abandonner tes sacrés étendards.  
Et l'enfer , couvrant tout de ses vapeurs funèbres ;  
Sur les yeux les plus saints a jetté ses ténèbres.  
Lui seul invariable , & fondé sur la foi ,  
Ne cherche , ne regarde , & n'écoute que toi ; –  
Et bravant du demon l'impuissant artifice ,  
De la religion soutient tout l'édifice.  
Grand Dieu , juge ta cause , & déploie aujourd'hui  
Ce bras , ce même bras qui combattoit pour lui ,  
Lorsque des nations , à sa perte animées ,  
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.  
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil.  
Ils viennent se briser contre le même écueil.  
Déjà , rompant par-tout leurs plus fermes barrières ;  
Du débris de leurs forts il couvre ses frontieres.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder ,  
Qui fait combattre , plaire , obéir , commander ;  
Un fils qui , comme lui , suivi de la victoire ,  
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;  
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis ,  
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :  
Pareil à ces esprits que ta justice envoie ,  
Quand son Roi lui dit , pars , il s'élançe avec joie.  
Du tonnerre vengeur s'en va rout embraser ,  
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.

Mais, tandis qu'un grand Roi venge ainsi mes injures,  
Vous qui goûtez ici des délices si pures ,  
S'il permet à son cœur un moment de repos ,  
A vos jeux innocens appelez ce Héros.  
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse ,  
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,  
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,  
Profanes amateurs de spectacles frivoles,  
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,  
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité,  
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.



Seve. grav.

L. Legr. and. Scul.

# ESTHER,

## TRAGÉDIE.



### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'appartement d'Esther.*

### SCENE PREMIERE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

EST-CE TOI, chère Elise ? O jour trois fois heureux !  
 Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux ;  
 Toi, qui de Benjamin, comme moi, descendue,  
 Fûs de mes premiers ans la compagne assidue ;  
 Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,  
 M'aïdois à soupîrer les malheurs de Sion.  
 Combien ce tems encore est cher à ma mémoire !  
 Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?

A vj

Depuis plus de six mois que je te fais chercher,  
 Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort, justement éplorée,  
 Du reste des humains je vivois séparée,  
 Et de mes tristes jours n'attendois que la fin ;  
 Quand tout-à-coup, Madame, un Prophète divin :  
 C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse,  
 Leve-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suze.  
 Là tu verras d'Esther la pompe & les honneurs,  
 Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.  
 Rassure, ajouta-t-il, tes tribus allarmées :  
 Sion, le jour approche, où le Dieu des armées  
 Va de son bras puissant faire éclater l'appui,  
 Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.  
 Il dit. Et moi, de joie & d'horreur pénétrée,  
 Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.  
 O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux !  
 Digne en effet du bras qui sauva nos ayeux !  
 Le fier Assuérus couronne sa captive,  
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.  
 Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement  
 Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce  
 De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,  
 Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,  
 La chassa de son trône, ainsi que de son lit.  
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :  
 Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.  
 Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher  
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.  
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.  
 Les filles de l'Egypte à Suze comparurent :  
 Celles même du Parthe & du Scythe indompté,  
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.  
 On m'élevoit alors solitaire & cachée,  
 Sous les yeux vigilans du sage Mardochée,

Tu fais combien je dois à ses heureux secours.  
 La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.  
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,  
 Me tint lieu, chère Elise, & de père & de mère.  
 Du triste état des Juifs jour & nuit agité,  
 Il me tira du sein de mon obscurité;  
 Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,  
 Il me fit d'un Empire accepter l'espérance.  
 A ses desseins secrets tremblante j'obéis:  
 Je vins. Mais je cachai ma race & mon pays.  
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales  
 Que formoit en ces lieux ce peuple de rivaux;  
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,  
 Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?  
 Chacune avoit sa brigade & de puissans suffrages.  
 L'une d'un sang fameux vantoit les avantages;  
 L'autre, pour se parer de superbes atours,  
 Des plus adroites mains empruntoit le secours;  
 Et moi, pour toute brigade & pour tout artifice,  
 De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.  
 Devant ce fier monarque, Elise, je parus.  
 Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes;  
 Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,  
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.  
 De mes foibles attraits le Roi parut frappé.  
 Il m'observa long-tems dans un sombre silence;  
 Et le Ciel, qui pour moi fit panacher la balance,  
 Dans ce tems-là, sans doute, agissoit sur son cœur.  
 Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur:  
 Soyez Reine, & de ce moment même,  
 De sa main sur mon front posa son diadème.  
 Pour mieux faire éclater sa joie & son amour,  
 Il combla de présens tous les Grands de sa cour;  
 Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,  
 Invitèrent le peuple aux nœces de leurs Princes.  
 Hélas, durant ces jours de joie & de festins,  
 Quelle étoit en secret ma honte & mes chagrins!  
 Esther, disois je, Esther dans la pourpre est assise!  
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise!

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ?  
 Sion , repaire affreux de reptiles impurs ,  
 Voit de son temple saint les pierres dispersées ,  
 Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis !

ESTHER.

Le Roi , jusqu'à ce jour , ignore qui je suis.  
 Celui par qui le Ciel règle ma destinée ,  
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardoché ? Hé peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.  
 Absent je le consulte ; & ses réponses sages ,  
 Pour venir jusqu'à moi , trouvent mille passages.  
 Un père a moins de soin du salut de son fils.  
 Déjà même , déjà , par ses secrets avis ,  
 J'ai découvert au Roi les sanglantes pratiques  
 Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.  
 Cependant mon amour pour notre nation  
 A rempli ce palais de filles de Sion ,  
 Jeunes & tendres fleurs , par le sort agitées ,  
 Sous un Ciel étranger comme moi transplantées.  
 Dans un lieu séparé de profanes témoins ,  
 Je mets à les former mon étude & mes soins ;  
 Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème ,  
 Lasse de vains honneurs , & me cherchant moi-même ;  
 Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier ,  
 Et goûter le plaisir de me faire oublier.  
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.  
 Il faut les appeler. Venez . venez , mes filles ,  
 Compagnes autrefois de ma captivité ,  
 De l'antique Jacob jeune postérité.



SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAËLITE *chantant derrière le Théâtre.*

MA SŒUR, quelle voix nous appelle !

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons :  
C'est la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.  
La Reine nous appelle.

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR *entrant sur la scène par plusieurs endroits différens.*

La Reine nous appelle.

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel, quel nombreux essaim d'innocentes beautés  
S'offre à mes yeux en foule, & sort de tous côtés !  
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte ;  
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.  
Puisse jusqu'au Ciel vos soupirs innocens  
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !  
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelque'un de ces cantiques ;  
Où vos voix, si souvent, se mêlant à mes pleurs,  
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAËLITE *seule chante.*

Déplorable Sion, qu'as tu fait de ta gloire ?

Tout l'univers admiroit ta splendeur.

Tu n'es plus que poussière, & de cette grandeur  
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion , jusques au Ciel élevée autrefois ,  
 Jusqu'aux enfers maintenant abaissée ,  
 Puissé-je demeurer sans voix ,  
 Si dans mes chants ta douleur retracée ,  
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !  
 Sacrés monts , fertiles vallées ,  
 Par cent miracles signalées ,  
 Du doux pays de nos ayeux  
 Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAËLITE seule.

Quand verrai-je , ô Sion , relever tes remparts ,  
 Et de tes tours les magnifiques faites ?  
 Quand verrai-je de toutes parts ,  
 Tes peuples , en chantant , accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !  
 Sacrés monts , fertiles vallées ,  
 Par cent miracles signalées ,  
 Du doux pays de nos ayeux  
 Serons-nous toujours exilées ?

### SCENE III.

ESTHER , MARDOCHÉE , ÉLISE , LE CHŒUR.

ESTHER.

QUEL profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?  
 Que vois-je , Mardochée , ô mon pere , est-ce vous ?  
 Un Ange du Seigneur , sous son aîle sacrée ,  
 A donc conduit vos pas , & caché votre entrée ?  
 Mais d'où vient cet air sombre , & ce cilice affreux ,  
 Et cette cendre , enfin , qui couvre vos cheveux ?  
 Que nous annoncez-vous.



MARDOCHÉE.

O Reine infortunée !  
 O d'un peuple innocent barbare destinée !  
 Lisez , lisez l'arrêt détestable , cruel. . . .  
 Nous sommes tous perdus , & c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste Ciel , tout mon sang dans mes veines se glace !

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race ,  
 Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.  
 Les glaives , les couteaux sont déjà préparés.  
 Toute la nation à la fois est proscrite.  
 Aman , l'impie Aman , race d'Amalécite ,  
 A pour ce coup funeste armé tout son crédit ;  
 Et le Roi trop crédule a signé cet édit.  
 Prévenu contre nous par cette bouche impure ,  
 Il nous croit en horreur à toute la nature ,  
 Ses ordres sont donnés ; & , dans tous ses Etats ,  
 Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.  
 Cieux , éclairerez-vous cet horrible carnage !  
 Le fer ne connoîtra ni le sexe , ni l'âge.  
 Tout doit servir de proie aux tigres , aux vautours ;  
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu , qui vois former des desseins si funestes ,  
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel ! qui nous défendra , si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs , Esther , à ces jeunes enfans.  
 En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères ;  
 Il faut les secourir. Mais les heures sont chères.  
 Le tems vole , & bientôt amenera le jour  
 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.  
 Toute pleine du feu de tant de saints Prophètes ,  
 Allez , osez au Roi déclarer qui vous êtes.

## ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères loix  
 Aux timides mortels cachent ici les Rois ?  
 Au fond de leur palais leur majesté terrible  
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible.  
 Et la mort est le prix de tout audacieux ,  
 Qui , sans être appelé , se présente à leurs yeux ;  
 Si le Roi dans l'instant , pour sauver le coupable ,  
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.  
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal ,  
 Ni le rang , ni le sexe , & le crime est égal.  
 Moi-même , sur son trône , à ses côtés assise ,  
 Je suis à cette loi , comme une autre , soumise.  
 Et , sans le prévenir , il faut , pour lui parler ,  
 Qu'il me cherche , ou du moins qu'il me fasse appeller.

## MARDOCHÉE.

Quoi , lorsque vous voyez périr votre patrie ,  
 Pour quelque chose , Esther , vous comptez votre vie ?  
 Dieu parle , & d'un mortel vous craignez le courroux ?  
 Que dis-je , votre vie , Esther , est-elle à vous ?  
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?  
 N'est-elle pas à Dieu , dont vous l'avez reçue ?  
 Et qui fait , lorsqu'au trône il conduisit vos pas ,  
 Si pour sauver son peuple , il ne vous gardoit pas ?  
 Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie  
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie ,  
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains.  
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.  
 S'immoler pour son nom & pour son héritage ,  
 D'un enfant d'Iraël voilà le vrai partage.  
 Trop heureuse , pour lui , de hasarder vos jours !  
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
 Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre ?  
 En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;  
 Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se montrer.  
 Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix la mer fuit , le Ciel tremble ,  
 Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble.

Et les foibles mortels , vains jouets du trépas ,  
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle ,  
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle :  
C'est lui qui m'excitant à vous ofer chercher ,  
Devant moi , chère Esther , a bien voulu marcher.  
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles ,  
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
Il peut confondre Aman , il peut briser nos fers ,  
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.  
Et vous , qui n'aurez point accepté cette grace ,  
Vous périrez peut-être , & toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs , dans Suze répandus ,  
A prier avec vous jour & nuit assidus ,  
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire ,  
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère,  
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.  
Demain , quand le soleil ramenera le jour ,  
Contente de périr , s'il faut que je périsse ,  
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.  
Qu'on s'éloigne un moment.

( *Le Chœur se retire vers le fond du Théâtre.* )

SCÈNE IV.

ESTHER , ÉLISE , LE CHŒUR.

ESTHER.

O MON souverain Roi !

Me voici donc tremblante & seule devant toi.  
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance ,  
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance ,  
Quand , pour te faire un peuple agréable à tes yeux ,  
Il plut à ton amour de choisir nos ayeux.

Même tu leur promis , de ta bouche sacrée ,  
 Une postérité d'éternelle durée.  
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi :  
 La nation chérie a violé sa foi.  
 Elle a répudié son époux & son père ,  
 Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultère.  
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.  
 Mais c'est peu d'être esclave , on la veut égorger.  
 Nos superbes vainqueurs , insultant à nos larmes ,  
 Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes ,  
 Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel  
 Abolisse ton nom , ton peuple , & ton autel.  
 Ainsi donc un perfide , après tant de miracles ,  
 Pourroit anéantir la foi de tes oracles ?  
 Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons ,  
 Le saint que tu promets , & que nous attendons ?  
 Non , non , ne souffre pas que ces peuples farouches ,  
 Yvres de notre sang , ferment les seules bouches  
 Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;  
 Et confonds tous ces Dieux qui ne furent jamais.  
 Pour moi , que tu retiens parmi ces infidèles ,  
 Tu fais combien je hais leurs fêtes criminelles ,  
 Et que je mets au rang des profanations  
 Leur table , leurs festins , & leurs libations ;  
 Que même cette pompe où je suis condamnée ,  
 Ce bandeau , dont il faut que je paroisse ornée  
 Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés ,  
 Seule & dans le secret , je le foule à mes pieds ;  
 Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre ,  
 Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.  
 J'attendois le moment marqué dans ton arrêt ,  
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.  
 Ce moment est venu. Ma prompte obéissance  
 Va d'un Roi redoutable affronter la présence.  
 C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas  
 Devant ce fier lion , qui ne te connoît pas.  
 Commande , en me voyant , que son courroux s'apaise ,  
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.  
 Les orages , les vents , les cieux te sont soumis.  
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

## SCÈNE V.

*Toute cette Scène est chantée.*

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

LEURONS & gémissons, mes fidelles compagnes,  
A nos sanglots donnons un libre cours.  
Levons les yeux vers les saintes montagnes,  
D'où l'innocence attend tout son secours,  
O mortelles allarmes.

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.  
Il ne fut jamais sous les Cieux  
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux  
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,  
Traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Agneaux livrés à des loups furieux.  
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens  
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens  
Conformes à l'horrible fête,  
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens  
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !  
On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;  
Et la sœur & le frère,  
Et la fille & la mère,  
Le fils dans les bras de son père.  
Que de corps entassés ! Que de membres épars,  
Privés de sépulture !  
Grand Dieu, tes saints sont la pâture  
Des tigres & des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES :

Hélas ! si jeune encore,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?  
Ma vie à peine a commencé d'éclorre.  
Je tomberai comme une fleur,  
Qui n'a vu qu'une aurore.  
Hélas, si jeune encore,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,  
Que nous servent, hélas, ces regrets superflus ?  
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,  
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats,  
Non, non, il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE seule.

Hé quoi diroit l'impiété,  
Où donc est il ce Dieu si redouté,  
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
Frémissez, peuples de la terre,  
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
Est le seul qui commande aux Cieux,  
Ni les éclairs, ni le tonnerre  
N'obéissent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats,  
Non, non, il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne?  
Dieu, que la lumière environne!  
Qui voles sur l'aîle des vents,  
Et dont le trône est porté par les anges.

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans  
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers.  
Donne à ton nom la victoire.  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des Dieux étrangers.

## ESTHER,

UNE ISRAÉLITE *seule*

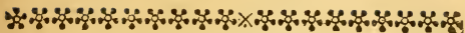
Arme-toi, Viens nous défendre.  
 Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.  
 Que les méchans apprennent aujourd'hui  
 A craindre ta colère.  
 Qu'ils soient comme la poudre & la paille légère,  
 Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers.  
 Donne à ton nom la victoire.  
 Ne souffre point que ta gloire  
 Passe à des Dieux étrangers.

*Fin du premier Acte.*





ACTE II.

*Le Théâtre représente la chambre où est le Trône  
d'Assuérus.*

SCÈNE PREMIÈRE

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

**H**é quoi, lorsque le jour ne commence qu'à luire,  
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Tous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;  
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.  
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,  
Je me souviens toujours que je vous ai juré  
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,  
Tout ce que ce palais renferme de mystères.  
Le Roi d'un noir chagrin paroît enveloppé :  
quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.  
Pendant que tout gardoit un silence paisible,  
Un bruit s'est fait entendre avec un cri terrible.  
Le Roi couru. Le désordre étoit dans ses discours.  
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours.  
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche,  
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.  
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.  
Enfin, las d'appeller un sommeil qui le fuit,  
Il a écarté de lui ces images funèbres,  
Et s'est fait apporter ces annales célèbres,

Où les faits de son regne, avec soin amassés,  
 Par de fidelles mains chaque jour sont tracés.  
 On y conserve écrits le service & l'offense,  
 Monumens éternels d'amour & de vengeance.  
 Le Roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,  
 D'une oreille attentive écoute ce récit.

A M A N.

De quel tems de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

H Y D A S P E.

Il revoit tous ces tems si remplis de sa gloire,  
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus  
 Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

A M A N.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée ?

H Y D A S P E.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,  
 Il a fait assembler ceux qui savent le mieux  
 Lire en un songe obscur les volontés des Cieux.  
 Mais quel trouble, vous-même, aujourd'hui vous agite  
 Votre ame, en m'écoutant paroît toute interdite.  
 L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

A M A N.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?  
 Hai, craint, envié, souvent plus misérable  
 Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

H Y D A S P E.

Hé, qui jamais du Ciel eut des regards plus doux ?  
 Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

A M A N.

L'univers ? Tous les jours un homme....un vil esclav  
 D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

H Y D A S P E.

Quel est cet ennemi de l'Etat & du Roi ?

A M A N.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable , impie ?

A M A N.

Oui , lui-même.

HYDASPE.

Hé , Seigneur , d'une si belle vie

Un si foible ennemi peut il troubler la paix ?

A M A N.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.  
 En vain de la faveur du plus grand des monarques  
 Tout révere à genoux les glorieuses marques ;  
 Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés ,  
 N'osent lever leurs fronts à la terre attachés ,  
 Lui fièrement assis , & la tête immobile ,  
 Traite tous ces honneurs d'impiété servile ,  
 Présente à mes regards un front séditieux ,  
 Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.  
 Du palais cependant il assiège la porte.  
 A quelque heure que j'entre , Hydaspes , ou que je sorte ,  
 Son visage odieux m'afflige & me poursuit ,  
 Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.  
 Ce matin j'ai voulu devancer la lumière ,  
 Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière ,  
 Revêtu de lambeaux , tout pâle ; mais son œil  
 Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.  
 D'où lui vient , cher ami , cette impudente audace ?  
 Toi , qui dans ce palais vois tout ce qui se passe ,  
 Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?  
 Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

HYDASPE.

Seigneur , vous le savez , son avis salutaire  
 Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.  
 Le Roi promit alors de le récompenser ;  
 Le Roi , depuis ce tems , paroît n'y plus penser.

A M A N.

Non , il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.  
 J'ai su de mon destin corriger l'injustice :

B ij

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté ;  
 Je gouverne l'Empire où je fus acheté.  
 Mes richesses des Rois égalent l'opulence.  
 Environné d'enfans , soutiens de ma puissance ,  
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.  
 Cependant ( des mortels aveuglement fatal ! )  
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère  
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.  
 Mais Mardochée , assis aux portes du palais ,  
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;  
 Et toute ma grandeur me devient insipide ,  
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

H Y D A S P E .

Vous ferez de sa vue affranchi dans dix jours.  
 La Nation entière est promise aux vautours.

A M A N .

Ah ! que ce tems est long à mon impatience !  
 C'est lui , je te veux bien confier ma vengeance ,  
 C'est lui qui , devant moi , refusant de ployer ,  
 Les a livrés au bras qui les va foudroyer.  
 C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime.  
 La vengeance trop foible attire un second crime.  
 Un homme tel qu'Aman , lorsqu'on l'ose irriter ,  
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.  
 Il faut des châtimens dont l'univers frémissè ;  
 Qu'on tremble , en comparant l'offense & le supplice  
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.  
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :  
 Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;  
 Répandus sur la terre ils en couvroient la face.  
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;  
 Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

H Y D A S P E .

Ce n'est donc pas , Seigneur , le sang Amalécite  
 Dont la voix , à les perdre , en secret vous excite ?

A M A N .

Je fais que , descendu de ce sang malheureux ,  
 Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;

Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;  
 Que , jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;  
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.  
 Mais, crois-moi , dans le rang où je suis élevé ,  
 Mon ame , à ma grandeur toute entière attachée ,  
 Des intérêts du sang est foiblement touchée.  
 Mardochée est coupable ; & que faut-il de plus ?  
 Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;  
 J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;  
 J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie.  
 Je les peignis puissans , riches , séditieux ;  
 Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.  
 Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire ,  
 Et d'un culte profane infecte votre Empire ?  
 Etrangers dans la Perse , à nos loix opposés ,  
 Du reste des humains ils semblent divisés ,  
 N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes ,  
 Et détestés par-tout détestent tous les hommes.  
 Prévenez , punissez leurs insolens efforts ;  
 De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.  
 Je dis , & l'on me crut. Le Roi , dès l'heure même ,  
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.  
 Assure , me dit-il , le repos de ton Roi :  
 Va , perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi.  
 Toute la nation fut ainsi condamnée ,  
 Du carnage avec lui je réglai la journée.  
 Mais de ce traître enfin le trépas différé  
 Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.  
 In je ne fais quel trouble empoisonne ma joie.  
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

## H Y D A S P E.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?  
 Dites au Roi , Seigneur , de vous l'abandonner.

## A M A N.

Je viens pour épier le moment favorable.  
 Tu connois , comme moi , ce Prince inexorable :  
 Tu fais combien terrible en ses soudains transports ,  
 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.

Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile,  
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez , & faites promptement  
Elever de sa mort le honteux instrument.

A M A N.

J'entends du bruit , je fors. Toi , si le Roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

### S C E N E I I.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

*Suite d'Assuérus.*

ASSUÉRUS.

Ainsi donc , sans cet avis fidèle ,  
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur Roi ?  
Qu'on me laisse , & qu'Asaph seul demeure avec moi ?

### S C E N E I I I.

ASSUÉRUS *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUÉRUS.

JE VEUX bien l'avouer. De ce couple perfide  
J'avois presque oublié l'attentat parricide.  
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit  
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.  
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie ,  
Et que dans les tourmens ils laisserent la vie.  
Mais ce sujet zélé qui , d'un œil si subtil ,  
Sut de leur noir complot développer le fil ,

Qui me montra sur moi leur main déjà levée ,  
 Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée ,  
 Quel honneur , pour sa foi , quel prix a-t-il reçu ?

A S A P H.

On lui promit beaucoup , c'est tout ce que j'ai su.

A S S U É R U S.

O d'un si grand service oublié trop condamnable !  
 Des embarras du trône effet inévitable !  
 De soins tumultueux un Prince environné ,  
 Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.  
 L'avenir l'inquiète , & le présent le frappe.  
 Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.  
 Et de tant de mortels à toute heure empressés  
 A nous faire valoir leurs soins intéressés ,  
 Il ne s'en trouve point qui , touchés d'un vrai zèle ,  
 Prennent à notre gloire un intérêt fidèle ,  
 Du mérite oublié nous fassent souvenir ,  
 Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.  
 Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance ,  
 Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance !  
 Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roi ?  
 Ce mortel , qui montra tant de zèle pour moi ,  
 Vit-il encore ?

A S A P H.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

A S S U É R U S.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?  
 Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

A S A P H.

Affis le plus souvent aux portes du palais ,  
 Sans se plaindre de vous ni de sa destinée ,  
 Il y traîne , Seigneur , sa vie infortunée.

A S S U É R U S.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu ,  
 Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme , dis-tu ?

B iv

## ESTHER,

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur , puisqu'il faut vous le dire ,  
C'est un de ces captifs à périr destinés ,  
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif ? O Ciel ! Sur le point que la vie  
Par mes propres sujets m'alloit être ravie ,  
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans ?  
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?  
Mais, puisqu'il m'a sauvé , quel qu'il soit , il n'importe.  
Holà , quelqu'un.

## SCENE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte.

Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma Cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.





## S C E N E V.

ASSUÉRUS , AMAN , HYDASPE , ASAPH.

A S S U É R U S.

APPROCHE , heureux appui du trône de ton maître ;  
 Ame de mes conseils , & qui seul tant de fois  
 Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.  
 Un reproche secret embarrasse mon ame.  
 Je fais combien est pur le zèle qui t'enflamme :  
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours ,  
 Et mon intérêt seul est le but où tu cours.  
 Dis moi donc. Que doit faire un Prince magnanime  
 Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?  
 Par quel gage éclatant , & digne d'un grand Roi ,  
 Puis-je récompenser le mérite & la foi ?  
 Ne donne point de borne à ma reconnoissance :  
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

A M A N *bas à part.*

C'est pour toi même , Aman , que tu vas prononcer ;  
 Et quel autre que toi , peut-on récompenser ?

A S S U É R U S.

Que penses-tu ?

A M A N.

Seigneur , je cherche , j'envisage  
 Des monarques Persans la conduite & l'usage.  
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous  
 Pour vous régler sur eux , que sont-ils près de vous ?  
 Votre regne aux neveux doit servir de modèle.  
 Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle :  
 L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.  
 Je voudrois donc , Seigneur , que ce mortel heureux ,  
 De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même ,  
 Et portant sur le front le sacré diadème ,

B 7

Sur un de vos coursiers pompeusement orné,  
 Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené ;  
 Que pour comble de gloire & de magnificence,  
 Un Seigneur éminent en richesse, en puissance,  
 Enfin de votre empire, après vous, le premier,  
 Par la bride guidât son superbe coursier ;  
 Et lui même marchant en habits magnifiques,  
 Criât à haute voix dans les places publiques :  
 Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le Roi  
 Honore le mérite, & couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.  
 Avec mes volontés ton sentiment conspire.  
 Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,  
 Je veux de point en point qu'il soit exécuté.  
 La vertu dans l'oubli ne fera plus cachée.  
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée,  
 C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.  
 Ordonne son triomphe, & marche devant lui.  
 Que Suze par ta voix de son nom retentisse,  
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.  
 Sortez tous.

AMAN à part.

Dieux !

## SCÈNE VI.

ASSUÉRUS *seul.*

LE PRIX est sans doute inoui.  
 Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.  
 Mais plus la récompense est grande & glorieuse,  
 Plus même de ce Juif la race est odieuse,  
 Plus j'assure ma vie, & montre avec éclat  
 Combien Assuérus redoute d'être ingrat.

On verra l'innocent discerné du coupable.  
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.  
Leurs crimes. . .

---

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER s'appuyant sur Elise ;  
quatre Israélites soutiennent sa robe : ELISE ,  
THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUÉRUS.

SANS mon ordre on porte ici ses pas !  
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?  
Gardes. C'est vous Esther ? Quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.  
Je me meurs. ( Elle tombe évanouie )

ASSUÉRUS.

Dieux puissans ! quelle étrange pâleur  
De son teint tout-à-coup efface la couleur !  
Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?  
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?  
Vivez. Le sceptre d'or que vous tend cette main ,  
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive ,  
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux ?  
Encore un coup vivez , & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte  
L'auguste majesté sur votre front empreinte.  
Jugez combien ce front, irrité contre moi ,  
Dans mon ame troublée a du jetter d'effroi.

## ESTHER,

Sur ce trône sacré qu'environne la foudre ,  
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.  
Hélas ! sans frissonner , quel cœur audacieux  
Soutiendrait les éclairs qui partoient de vos yeux ?  
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle . . .

A S S U É R U S.

O soleil ! O flambeaux de lumière immortelle !  
Je me trouble moi même , & sans frémissement  
Je ne puis voir sa peine & son saisissement.  
Calmez , Reine , calmez la frayeur qui vous presse.  
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse ,  
Epreuvez seulement son ardente amitié ,  
Faut-il de mes Etats vous donner la moitié ?

E S T H E R.

Hé , se peut-il qu'un Roi , craint de la terre entière ;  
Devant qui tout fléchit & baise la poussière ,  
Jette sur son esclave un regard si serein ,  
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

A S S U É R U S.

Croyez-moi , chère Esther , ce sceptre , cet empire ,  
Et ces profonds respects que la terreur inspire ,  
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur ,  
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.  
Je ne trouve qu'en vous je ne fais quelle grace ,  
Qui me charme toujours , & jamais ne me lasse.  
De l'aimable vertu doux & puissans attraits !  
Tout respire en Esther l'innocence & la paix.  
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres ,  
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres ;  
Que dis-je ? Sur ce trône assis auprès de vous ,  
Des autres ennemis j'en crains moins le courroux ,  
Et crois que votre front prête à mon diadème  
Un éclat , qui le rend respectable aux Dieux même.  
Osez donc me répondre , & ne me cachez pas  
Quel sujet important conduit ici vos pas.  
Quel intérêt , quels soins vous agitent , vous pressent ,  
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent.

Parlez. De vos désirs le succès est certain ,  
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté , qui m'assûre autant qu'elle m'honore !  
Un intérêt pressant veut que je vous implore.  
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;  
Et tout dépend , Seigneur , de votre volonté.  
Un mot de votre bouche , en terminant mes peines ,  
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUÉRUS.

Ah , que vous enflamez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur , si j'ai trouvé grace devant vos yeux ,  
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable ,  
Permettez , avant tout , qu'Esther puisse à sa table  
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur ,  
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.  
J'oserai devant lui rompre ce grand silence ,  
Et j'ai , pour m'expliquer , besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude , Esther , vous me jetez !  
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

( à ceux de sa suite. )

Vous, que l'on cherche Aman, & qu'on lui fasse entendre  
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.



## SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,  
HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

LES savans Chaldéens, par votre ordre appellés,  
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.  
Vous même en leur réponse êtes intéressée.  
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,  
De vos propres clartés me prêter le secours.  
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune & timide,  
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,  
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

## SCENE IX.

*Cette Scène est partie déclamée, & partie chantée.*

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

QUE vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?  
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?  
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,  
Dont les œuvres vont éclater,  
Vous avez vu quelle ardente colère  
Allumoit de ce Roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible.  
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.  
Le lion rugissant est un agneau paisible.  
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur  
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur  
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile  
Obeit à la main qui détourne son cours,  
Et laissant de ses eaux partager le secours,  
Va rendre tout un champ fertile ;  
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,  
Le cœur des Rois est ainsi dans ta main !

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages  
Qui de ce Prince obscurcissent les yeux !  
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les Cieux

Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

Malheureux, vous quittez le maître des humains,  
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.  
Des larmes de tes saints quand feras-tu touché?  
Quand fera le voile arraché,  
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?  
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.  
Jusqu'à quand feras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel, si quelque infidèle,  
Écoulant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE

Quoi, fille d'Abraham, une crainte mortelle  
Semble déjà vous faire chanceler?  
Hé, si l'impie Aman, dans sa main homicide  
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,  
A blasphemer le nom du Tout-puissant  
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,  
Si nous ne courbons les genoux  
Devant une muette idole,  
Commandera qu'on nous immole.  
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!  
J'adorerois un Dieu sans force & sans vertu,  
Reste d'un tronc par les vents abattu,  
Qui ne peut se sauver lui-même!



LE CHŒUR chante.

Dieux impuissans, Dieux sourds, tous ceux qui vous im-  
plorent.

Ne seront jamais entendus.

Que les démons, & ceux qui les adorent,  
Soient à jamais détruits & confondus,

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,  
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,

En ses bontés mon ame se confie.

Veut il par mon trépas que je le glorifie ?

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,  
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans.

L'or éclate en ses vêtemens.

son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.

Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.

Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.

Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,

Il espère revivre en sa postérité,

Et d'enfans à sa table une riante troupe

semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(*Tout le reste est chanté.*)

LE CHŒUR.

Heureux, dit on, le peuple florissant,

Sur qui ces biens coulent en abondance !

Plus heureux le peuple innocent,

Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance !

## ESTHER,

UNE ISRAËLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,  
L'homme insensé vainement se consume.

Il trouve l'amertume  
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité.  
Il erre à la merci de sa propre inconstance.

Ne cherchons la félicité,  
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME *avec une autre.*

O douce paix !  
O lumière éternelle !  
Beauté toujours nouvelle ,  
Heureux le cœur épris de tes attraits !  
O douce paix !  
O lumière éternelle ,  
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CŒUR.

O douce paix !  
O lumière éternelle !  
Beauté toujours nouvelle !  
O douce paix ,  
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit ;  
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.  
Le glaive au-dehors le poursuit.  
Le remords au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.  
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.  
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ,  
Il renâtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix,  
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine,  
On nous appelle, allons rejoindre notre Reine.

*Fin du second Acte.*





## A C T E I I I.

*Le Théâtre représente les Jardins d'Esther , & un des côtés du Salon où se fait le Festin.*

### S C E N E P R E M I E R E.

A M A N , Z A R É S.

Z A R É S.

C'EST donc ici d'Esther le superbe Jardin ,  
 Et ce salon pompeux est le lieu du festin.  
 Mais tandis que la porte en est encor fermée ,  
 Ecoutez les conseils d'une épouse allarmée.  
 Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous ,  
 Dissimulez , Seigneur , cet aveugle courroux.  
 Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.  
 Les Rois craignent sur tout le reproche & la plainte.  
 Seul entre tous les grands par la Reine invité ,  
 Ressentez donc aussi cette félicité.  
 Si le mal vous aigrit , que le bienfait vous touche :  
 Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche ;  
 Quiconque ne fait pas dévorer un affront ,  
 Ni de fausses couleurs se déguiser le front ,  
 Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte , qu'il fuie.  
 Il est des contretiens qu'il faut qu'un sage effuie.  
 Souvent avec prudence un outrage enduré  
 Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

A M A N.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !  
 O honte , qui jamais ne peut être effacée !  
 Un exécration Juif , l'opprobre des humains ,  
 S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !  
 C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;  
 Malheureux , j'ai servi de Héraut à sa gloire.

Le traître , il insultoit à ma confusion !  
 Et tout le peuple même , avec dérision ,  
 Observant la rougeur qui couvroit mon visage ,  
 De ma chute certaine en tiroit le présage.  
 Roi cruel , ce sont là les jeux où tu te plais !  
 Tu ne-m'as prodigué tes perfides bienfaits ,  
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie ,  
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÉS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?  
 Il croit récompenser une bonne action.  
 Ne faut-il pas , Seigneur , s'étonner au contraire  
 Qu'il en ait si long-tems différé le salaire ?  
 Du reste , il n'a rien fait que par votre conseil.  
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.  
 Vous êtes après lui le premier de l'empire.  
 Ait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire !

AMAN.

Il fait qu'il me doit tout , & que pour sa grandeur ,  
 J'ai foulé sous les pieds remords , crainte , pudeur ;  
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance ,  
 J'ai fait taire les loix , & gémir l'innocence ;  
 Que pour lui , des Persans bravant l'aversion ,  
 J'ai chéri , j'ai cherché la malédiction.  
 Et pour prix de ma vie à leur haine opposée ,  
 Ce barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

ZARÉS.

Seigneur , nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?  
 Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater ,  
 Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême ,  
 Contre nous , avoient-ils d'autre objet que vous-même ?  
 Et sans chercher plus loin , tous ces Juifs désolés ,  
 N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?  
 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste . . .  
 Enfin la cour nous hait , le peuple nous déteste.  
 Ce Juif même , il le faut confesser malgré moi ,  
 Ce Juif , comblé d'honneurs , me cause quelque effroi.

Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre ,  
 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.  
 De ce léger affront songez à profiter ,  
 Peut-être la fortune est prête à vous quitter.  
 Aux plus affreux excès son inconstance passe.  
 Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.  
 Où rendez-vous plus haut ? Je frémis quand je vois  
 Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.  
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.  
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.  
 Regagnez l'Hellepont , & ces bords écartés  
 Où vos ayeux errans jadis furent jettés ,  
 Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée  
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée.  
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.  
 Nos plus riches trésors marcheront devant nous.  
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ,  
 Sur-tout de vos enfans j'assurerai la fuite.  
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.  
 Contente sur vos pas vous me verrez voler.  
 La mer la plus terrible & la plus orageuse  
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.  
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher  
 C'est Hydaspes.

## S C E N E I I.

A M A N , Z A R É S , H Y D A S P E .

H Y D A S P E .

SEIGNEUR , je courois vous chercher  
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;  
 Et pour vous y conduire Afluérus m'envoie.

A M A N .

Et Mardochée est il aussi de ce festin ?

H Y D A S P E .

À la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?

Quoi , toujours de ce Juif l'image vous désole ?  
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.  
 Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?  
 Ne possédez-vous pas son oreille & son cœur ?  
 On a payé le zèle , on punira le crime ,  
 Et l'on vous a , Seigneur , orné votre victime.  
 Je me trompe , ou vos vœux par Esther secondés  
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

A M A N.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

H Y D A S P E.

J'ai des savans devins entendu la réponse.  
 Ils disent que la main d'un perfide étranger  
 Dans le sang de la Reine est prête à se plonger.  
 Et le Roi , qui ne fait où trouver le coupable ,  
 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

A M A N.

Oui , ce sont , cher ami , des monstres furieux.  
 Il faut craindre sur-tout leur chef audacieux.  
 La terre avec horreur dès long-tems les endure ;  
 Et l'on n'en peut trop-tôt délivrer la nature.  
 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès , adieu.

H Y D A S P E.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.  
 Sans doute leur concert va commencer la fête ,  
 Entrez , & recevez l'honneur qu'on vous apprête.



## SCENE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

*Ceci se récite sans chant.*

UNE DES ISRAÉLITES.

C'EST Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, &amp; j'en frémis, ma sœur

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte &amp; d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIERE.

C'est lui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connoître pas !  
 L'orgueil & le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur &amp; sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne fais si ce tigre a reconnu sa proie.  
 Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé  
 Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,  
 Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.



ELISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !  
 Je le voi, mes sœurs, je le voi.  
 La table d'Esther l'insolent près du Roi  
 A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace dites-nous,  
 Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin.

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables.

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ELISE.

Ô sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.  
 Entendez, on nous l'ordonne; & que puissent nos chants  
 Au cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,  
 Comme autrefois David, par ses accords touchans,  
 Apaisa le Roi jaloux la sauvage tristesse.

(*Tout le reste de cette Scène est chanté.*)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,

Lorsqu'un Roi généreux,

Est dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !

Heureux le peuple ! Heureux le Roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! O tranquillité !

Où l'on a tout un parfait bonheur assurance éternelle,

Quand la suprême autorité

Dans ses conseils a toujours auprès d'elle,

La justice & la vérité !

*Ces quatre Stances sont chantées alternativement par  
une voix seule, & par le Chœur.*

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie.  
Ses criminels attentats  
Des plus paisibles Etats  
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide  
Poursuit par tout l'innocent.  
Rois, prenez soin de l'absent  
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche.  
Craignez la feinte douceur.  
La vengeance est dans son cœur,  
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite & subtile  
Sème de fleurs son chemin.  
Mais sur ses pas vient enfin  
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,  
Et chasse au loin la foudre & les orages.  
Un Roi sage, ennemi du langage menteur,  
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un Roi victorieux,  
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.  
Mais un Roi sage & qui hait l'injustice,  
Qui, sous la loi du riche impérieux,  
Ne souffre point que le pauvre gémissé,  
Est le plus beau présent des Cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père,

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste , implorant son appui ,  
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE seule.

Détourne , Roi puissant , détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare & mensonger.

Il est tems que tu t'éveilles.

Dans le sang innocent ta main va se plonger ,  
Pendant que tu sommeilles.

Détourne , Roi puissant , détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare & mensonger.

UNE AUTRE.

infi puisse sous toi trembler la terre entière.

infi puisse à jamais contre tes ennemis

le bruit de ta valeur te servir de barrière.

Qu'ils t'attaquent , qu'ils soient en un moment soumis.

Que de ton bras la force les renverse.

Que de ton nom la terreur les disperse.

Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats

Comme d'enfans une troupe inutile.

Qu'il en sorte par un chemin , il entre en tes Etats

Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,  
LE CHŒUR.

ASSUÉRUS à Esther.

VOI, vos moindres discours ont des graces secretes.

Le noble pudeur à tout ce que vous faites

Donne un prix , que n'ont point ni la pourpre , ni l'or.

quel climat renfermoit un si rare trésor ?

Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?

Quelle main si sage éleva votre enfance ?

Mais dites promptement ce que vous demandez.  
Tous vos désirs Esther, vous seront accordés ;  
Dût-iez-vous, je l'ai dit & veux bien le redire,  
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égaré point dans ces vastes désirs.  
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,  
Puisque mon Roi lui-même à parler me convie,  
(*se jettant aux pieds du Roi.*)

J'ose vous implorer, & pour ma propre vie,  
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,  
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS *la relevant.*

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père  
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah, Dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur  
Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! Tout ce que j'aime  
Cette Esther, l'innocence & la sagesse même,  
Que je croyois du Ciel les plus chères amours,  
Dans cette source impure auroit puisé ses jours !  
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière.  
Mais je demande au moins que pour grace dernière  
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,  
Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace & l'imposture !  
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,

Que vous croyez , Seigneur , le rebut des humains ,  
 D'une riche contrée autrefois souverains ,  
 Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères ,  
 Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu , maître absolu de la terre & des Cieux ,  
 N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.  
 L'éternel est son nom. Le monde est son ouvrage.  
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ,  
 Juge tous les mortels avec d'égales loix ,  
 Et du haut de son trône interroge les Rois.  
 Des plus fermes Etats la chute épouvantable ,  
 Quand il veut , n'est qu'un jeu de sa main redoutable.  
 Les Juifs à d'autres Dieux osèrent s'adresser.  
 Roi , peuples , en un jour tout se vit disperser.  
 Tous les Assyriens leur triste servitude  
 Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais , pour punir enfin nos maîtres à leur tour ,  
 Dieu fit choix de Cyrus , avant qu'il vit le jour ,  
 L'appella par son nom , le promit à la terre ,  
 Et fit naître , & soudain l'arma de son tonnerre ,  
 Risa les fiers remparts & les portes d'airain ,  
 Fit des superbes Rois la dépouille en sa main ,  
 Et son temple détruit vengea sur eux l'injure.  
 Babel paya nos pleurs avec usure.

Cyrus , par lui vainqueur , publia ses bienfaits ,  
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix ,  
 Nous rendit & nos loix & nos fêtes divines ;  
 Et le temple déjà sortoit de ses ruines.

Mais , de ce Roi si sage héritier insensé ,  
 Son fils interrompit l'ouvrage commencé ,  
 Et sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa race ,  
 Et retrancha lui même , & vous mit en sa place.

Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux !  
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux ,  
 Espérons-nous ? un Roi regne , ami de l'innocence.  
 Et tout du nouveau Prince on vantoit la clémence.  
 Les Juifs par-tout de joie en poussèrent des cris.  
 Quel , verra-t-on toujours , par de cruels esprits ,  
 Les Princes les plus doux l'oreille environnée ,  
 Du bonheur public la source empoisonnée !

Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté  
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.  
Un ministre ennemi de votre propre gloire . . .

A M A N.

De votre gloire ! Moi ! Ciel ! Le pourriez-vous croire  
Moi , qui n'ai d'autre objet , ni d'autre Dieu . . .

A S S U É R U S.

Tais-toi

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi ?

E S T H E R.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.  
C'est lui : c'est ce ministre infidèle & barbare ,  
Qui , d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu ,  
Contre notre innocence arme votre vertu.  
Et quel autre , grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable  
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !  
Par-tout l'affreux signal , en même tems donné ,  
De meurtres remplira l'univers étonné.  
On verra , sous le nom du plus juste des Princes ,  
Un perfide étranger désoler vos provinces ;  
Et dans ce palais même , en proie à son courroux ,  
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?  
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?  
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?  
Fut il jamais au joug esclaves plus soumis ?  
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie ,  
Pendant que votre main sur eux appésantie  
A leurs persécuteurs les livroit sans secours ,  
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours ,  
De rompre des méchans les trames criminelles ,  
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.  
N'en doutez point , Seigneur , il fut votre soutien.  
Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien ,  
Dissipa devant vous les innombrables Scythes ,  
Et renferma les mers dans vos vastes limites.  
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein  
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

hélas , ce Juif jadis m'adopta pour sa fille !

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.  
 Son père étoit son frère. Il descend comme moi  
 du sang infortuné de notre premier Roi.  
 Ce sein d'une juste horreur pour un Amalécite ,  
 parce que notre Dieu de sa bouche a maudite ,  
 n'a , devant Aman , pu fléchir les genoux ,  
 ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.  
 Ce-là , contre les Juifs & contre Mardochée ,  
 cette haine , Seigneur , sous d'autres noms cachée.  
 Ce vain de vos bienfaits Mardochée est paré :  
 La porte d'Aman est déjà préparé  
 d'un infame trépas l'instrument exécrationnel.  
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable ,  
 des portes du palais par son ordre arraché ,  
 ouvert de votre pourpre , y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Un tel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame !  
 Tout mon sang de colère & de honte s'enflamme.  
 Prenez donc le jouet . . . Ciel , daigne m'éclairer !  
 En ce moment sans témoins cherchons à respirer.  
 Appelez Mardochée , il faut aussi l'entendre.

( *Assuérus s'éloigne* )

UNE ISRAËLITE.

Grâce , que j'implore , achève de descendre !



## SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN à Esther.

D'UN juste étonnement je demeure frappé.  
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.  
 J'en atteste du Ciel la puissance suprême,  
 En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.  
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit.  
 Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.  
 Je fais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;  
 Et fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.  
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.  
 Parlez. Vos ennemis aussitôt massacrés,  
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,  
 De ma fatale erreur répareront l'injure.  
 Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.  
 Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.  
 Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,  
 Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.  
 Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.  
 Tremble. Son jour approche, & ton regne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.  
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?  
 C'en est fait: mon orgueil est forcé de plier.  
 L'inexorable Aman est réduit à prier.

*( Il se jette à ses pieds. )*

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,  
 Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,  
 Daignez d'un Roi terrible appaiser le courroux.  
 Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux,



## SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, *Gardes*,  
LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

QUOI, le traître sur vous porte ses mains hardies !  
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;  
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,  
De tous ses attentats me rappelle le cours.  
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;  
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,  
Appaisant par sa mort & la terre & les Cieux,  
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(*Aman est emmené par les Gardes.*)

## SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,  
LE CHŒUR.

ASSUÉRUS à *Mardochée*.

MORTEL, chéri du Ciel, mon salut & ma joie,  
Aux conseils des méchants ton Roi n'est plus en proie.  
Mes yeux sont deffillés, le crime est confondu.  
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.  
Je te donne d'Aman les biens & la puissance.  
Possède justement son injuste opulence.  
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis.  
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.  
A l'égal des Persans, je veux qu'on les honore,  
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.

Cy

Rebâtiſſez ſon temple , & peuplez vos cités.  
 Que vos heureux enfans , dans leurs ſolemnités ,  
 Conſacrent de ce jour le triomphe & la gloire ,  
 Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

S C E N E V I I I .

ASSUÉRUS , ESTHER , MARDOCHÉE , ASAPH ;  
 ÉLISE , LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

QUE veut Afaph ?

ASAPH.

Seigneur , le traître eſt expiré ;  
 Par le peuple en fureur à moitié déchiré.  
 On traîne , on va donner en ſpectacle funeſte ,  
 De ſon corps tout ſanglant le miſérable reſte.

MARDOCHÉE.

Roi , qu'à jamais le Ciel prenne ſoin de vos jours.  
 Le péril des Juifs preſſe , & veut un prompt ſecours.

ASSUÉRUS.

Oui , je t'entends. Allons par des ordres contraires  
 Révoquer d'un méchant les ordres ſanguinaires.

ESTHER.

O Dieu , par quelle route inconnue aux mortels ,  
 Ta ſageſſe conduit ſes deſſeins éternels !



SCÈNE DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

**D**IEU fait triompher l'innocence ;  
Chantons , célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler ,  
Et notre sang prêt à couler.  
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre ;  
Du haut du Ciel sa voix s'est fait entendre.  
L'homme superbe est renversé.  
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.  
Pareil au cèdre il cachoit dans les Cieux  
Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ,  
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.  
Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands Rois surprendre la justice.  
Incapables de tromper ,  
Ils ont peine à s'échapper  
Des pièges de l'artifice.

Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui  
La bassesse & la malice ,  
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.

Au péril d'une mort funeste

Son zèle ardent s'est exposé.

Elle a parlé. Le Ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans ;

La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.

Jamais tant de beauré fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ;

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans.

La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité ;

Réjoui-toi, Sion, & fors de la poussière.

Quitte les vêtemens de ta captivité,

Et reprends ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.

Rompez vos fers,

Tribus captives.

Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers.

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,

Tribus captives.

Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers.

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts & les mers.  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques  
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.  
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.  
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, & reviens habiter parmi nous.  
Terre, frémis d'allégresse & de crainte;  
Et vous, sous sa majesté sainte,  
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon! Que son joug est aimable!  
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur!  
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.  
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable  
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.  
Que le Seigneur est bon! Que son joug est aimable!  
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.  
Du cœur ingrat qui l'abandonne  
Il attend le retour.  
Il excuse notre foiblesse;  
A nous chercher même il s'empresse.  
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour  
Une mère a moins de tendresse.

Ah, qui peut avec lui partager notre amour!

TROIS ISRAËLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah, qui peut avec lui partager notre amour!

*ESTHER, TRAGÉDIE.*

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni. Que son nom soit chanté.  
Que l'on célèbre ses ouvrages  
Au-delà des tems & des âges,  
Au-delà de l'éternité.

*F I N.*

# ATHALIE,

*TRAGÉDIE*

TIRÉE DE L'ÉCRITURE - SAINTE.





---

## P R É F A C E.

TOUT le monde fait que le Royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda & de Benjamin, & que les dix autres tribus qui se révolterent contre Roboam, composoient le Royaume d'Israël. Comme les Rois de Juda étoient de la maison de David, & qu'ils avoient dans leur pottage la ville & le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de Prêtres & de Lévites se retirèrent auprès d'eux, & leur demeurèrent toujours attachés. Car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs; & tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appellées par cette raison dans l'écriture les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres, ou Schismatiques.

Au reste ces Prêtres & ces Lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbath à l'autre. Les Prêtres étoient de la famille d'Aaron; & il n'y avoit que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les Lévites leur étoient subordonnés, & avoient soin, entr'autres choses, du chant, de la préparation des victimes, & de la garde du temple. Ce nom de Lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le Grand-Prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le temple étoit envi-

## P R É F A C E.

ronné , & qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelloit en général le lieu saint. Mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur, où étoit le chandelier d'or , l'autel des parfums , & les tables des pains de proposition. Et cette partie étoit encore distinguée du saint des saints où étoit l'arche , & où le Grand-Prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante que la montagne , sur laquelle le temple fut bâti , étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités , afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien testament ne sera pas assez présente , n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu & mis sur le trône ; & j'aurois dû , dans les règles , l'intituler JOAS. Mais la plûpart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie , je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre , puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable , & que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événemens qui devancerent cette grande action.

Joram , Roi de Juda , fils de Josaphat , & le septième Roi de la race de David , épousa Athalie fille d'Achab & de Jézabel , qui régnoient en Israël , fameux l'un & l'autre , mais principalement Jézabel , par leurs sanglantes persécutions contre les Prophètes. Athalie , non moins impie que sa mère , entraîna bientôt le Roi son mari dans l'idolâtrie , & fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal , qui étoit le Dieu du pays de Tyr & de Sidon , où Jézabel avoit pris

## P R É F A C E.

naissance. Joram , après avoir vu périr par les mains des Arabes & des Philistins tous les princes ses enfans , à la réserve d'Okofias , mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okofias d'imiter son impiété & celle d'Athalie sa mère. Mais ce Prince , après avoir régné seulement un an , étant allé rendre visite au Roi d'Israël frère d'Athalie , fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab , & tué par l'ordre de Jéhu , que Dieu avoit fait sacrer par ses Prophètes , pour régner sur Israël , & pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab , & fit jeter par les fenêtres Jézabel , qui , selon la prédiction d'Elie , fut mangé des chiens dans la vigne de ce même Naboth , qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie ayant appris à Jérusalem tous ces massacres , entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David , en faisant mourir tous les enfans d'Okofias ses petits-fils. Mais heureusement Josabet , sœur d'Okofias & fille de Joram , mais d'une autre mère qu'Athalie , étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les Princes ses neveux , elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle , & le confia avec sa nourrice au Grand-Prêtre son mari , qui les cacha tous deux dans le temple , où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roi de Juda. L'histoire des Rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte Grec des Paralipomènes , que Sévère Sulpice a suivi , dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce Prince neuf à dix ans , pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

## P R E F A C E.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge , qui a de l'esprit & de la mémoire. Mais , quand j'aurois été un peu au-dessus de là , il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire , élevé dans le temple par un Grand-Prêtre qui , le regardant comme l'unique espérance de sa nation , l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion & de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfans des Juifs que de la plûpart des nôtres. On leur apprenoit les saintes lettres , non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison , mais pour me servir de l'expression de S. Paul , dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la loi tout entier. Les Rois étoient même obligés de l'écrire deux fois ; & il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un Prince de huit ans & demi , qui fait aujourd'hui ses plus chères délices , un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; & que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité & le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune Prince , on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie , fils du Grand-Prêtre , n'étant point marqué , on peut lui supposer , si l'on veut , deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs Commentateurs fort habiles , qui prouvent par le texte même de l'écriture , que tous ces soldats à qui Joïada ou Joad , comme il est appelé dans Josèphe , fit prendre les armes consacrées à Dieu par David , étoient autant de

## P R É F A C E.

rêtres & de Lévites , aussi bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet , disent ces Interprètes , tout devoit être saint dans une si sainte action , & aucun profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David , mais encore de conserver à ce grand Roi cette suite de descendans , dont devoit naître le Messie. *Car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit aussi être fils de David, & de tous les Rois de Juda.* De-là vient que l'illustre & savant Prélat \* , de qui j'ai emprunté ces paroles , appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes. Et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram , voulant conserver à David la lampe qu'il lui avoit promise. Or cette lampe , qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte , qui étoit une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit à mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinai , & on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi , & je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui , porte la parole

\* *M. de Meaux.*

P R É F A C E.

pour lui , & fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelloit le Coriphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action , qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vuide ; les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes & par des moralités du chœur , qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un Prophète inspiré de Dieu , & qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées de Prophètes mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie comme elle le dit de son fils , elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas par l'Evangile qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain Pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas , qui , après trente années d'un regne fort pieux , s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs , & se souilla du meurtre de Zacharie , fils & successeur de ce Grand-Prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs , & de tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad & la destruction du temple & la ruine de Jérusalem. Mais comme les Prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces , & que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie , j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur.

## P R É F A C E.

après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène , qui est une espèce d'Episode , amène très-naturellement la musique , par la coutume qu'avoient plusieurs Prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens : témoin cette troupe de Prophètes , qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes & des lyres , qu'on portoit devant eux ; & témoin Elisée lui-même , qui , étant consulté sur l'avenir par le Roi de Juda & par le Roi d'Israël , dit comme fait ici Joad , *Adducite mihi psaltem*. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce , par la consternation & par les différens mouvemens où elle jette le chœur & les principaux acteurs.



---

## A C T E U R S.

JOAS , Roi de Juda , Fils d'Okofias.

ATHALIE , Veuve de Joram , Aïeule de Joas.

JOAD , autrement JOÏADA , Grand-Prêtre.

JOSABET , Tante de Joas , Femme du Grand-Prêtre.

ZACHARIE , Fils de Joad & de Jofabet.

SALOMITH , Sœur de Zacharie.

ABNER , l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.

AZARIAS.

ISMAEL.

ET LES TROIS AUTRES CHEFS des Prêtres & des Lévites.

MATHAN , Prêtre Apostat , Sacrificateur de Baal.

NABAL , Confident de Mathan.

AGAR , Femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.


LA NOURRICE de Joas.

CHŒUR de jeunes Filles de la Tribu de Lévi.

*La Scène est dans le Temple de Jérusalem , dans un Vestibule de l'Appartement du Grand-Prêtre.*


ATHALIE ,





# ATHALIE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

CENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans son temple adorer l'Eternel :  
viens, selon l'usage antique & solennel,  
célébrer avec vous la fameuse journée,  
où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.  
Mais les tems sont changés ! Sitôt que de ce jour  
la trompette sacrée annonçoit le retour,  
ce temple, orné par-tout de festons magnifiques,  
ce peuple saint en foule inondoit les portiques ;  
tous, devant l'autel avec ordre introduits,  
leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits  
Dieu de l'univers consacroient ces prémices.  
Les Prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.  
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,  
des jours ténébreux a changé ces beaux jours.  
Les adorateurs zélés à peine un petit nombre  
de des premiers tems nous retracer quelque ombre :

Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;  
 Ou même s'empressant aux autels de Baal  
 Se fait initié à ses honteux mystères,  
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.  
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,  
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,  
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

J O A D.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

A B N E R.

Pensez-vous être saint & juste impunément ?  
 Dès long-tems elle hait cette fermeté rare  
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.  
 Dès long-tems votre amour pour la religion  
 Est traité de révolte & de sédition.  
 Du mérite éclatant cette Reine jalouse,  
 Hait sur-tout Josabet votre fidèle épouse.  
 Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,  
 De notre dernier Roi Josabet est la sœur.  
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,  
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège ;  
 Mathan de nos autels infâme déserteur,  
 Et de toute vertu zélé persécuteur :  
 C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangère  
 Ce Lévitain à Baal prête son ministère ;  
 Ce temple l'importune, & son impiété  
 Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.  
 Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'inver ;  
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous van ;  
 Il affecte pour vous une fausse douceur ;  
 Et par-là, de son fiel colorant la noirceur,  
 Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable,  
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,  
 Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez  
 Vous cachez des trésors par David amassés.  
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie  
 Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.

Je l'observois hier , & je voyois ses yeux  
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;  
 Comme si , dans le fond de ce vaste édifice ,  
 Dieu cacheoit un vengeur armé pour son supplice.  
 Croyez-moi , plus j'y pense , & moins je puis douter  
 Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater ;  
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire  
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

J O A D.

Celui qui met un frein à la fureur des flots ,  
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.  
 Soumis avec respect à sa volonté sainte ,  
 Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.  
 Cependant je rends grace au zèle officieux  
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.  
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite ,  
 Que vous avez encor le cœur Israélite.  
 Le Ciel en soit béni. Mais ce secret courroux ,  
 Cette oisive vertu , vous en contentez-vous ?  
 La foi qui n'agit point , est-ce une foi sincère ?  
 Huit ans déjà passés , une impie étrangère  
 Du sceptre de David usurpe tous les droits ,  
 Et baigne impunément dans le sang de nos Rois ,  
 Des enfans de son fils détestable homicide ,  
 Et même contre Dieu leve son bras perfide.  
 Et vous , l'un des soutiens de ce tremblant Etat ,  
 Vous , nourri dans les camps du saint Roi Josaphat ,  
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées ,  
 Qui rassurâtes seul nos villes allarmées  
 Lorsque d'Okosias le trépas imprévu  
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;  
 Et crains Dieu , dites-vous , sa vérité me touche.  
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche ;  
 Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?  
 Car de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?  
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
 Ai-je besoin du sang des boucs & des génisses ?  
 Le sang de vos Rois crie , & n'est point écouté.  
 Rompez , rompez tout pacte avec l'impiété.

Dij

Du milieu de mon peuple exterminerez les crimes,  
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

## A B N E R.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?  
Benjamin est sans force, & Juda sans vertu.  
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race,  
Eteignit tout le feu de leur antique audace.  
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :  
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,  
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,  
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :  
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains  
De merveilles sans nombre effrayer les humains.  
L'arche sainte est muette, & ne rend plus d'oracles.

## J O A D.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?  
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir  
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles  
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?  
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?  
Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,  
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;  
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé  
Le champ, que par le meurtre il avoit usurpé ;  
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,  
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée,  
Dans son sang inhumain les chiens défaltérés,  
Et de son corps hideux les membres déchirés ;  
Des prophètes menteurs la troupe confondue,  
Et la flamme du Ciel sur l'autel descendue ;  
Elie aux élémens parlant en souverain,  
Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain,  
Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée ;  
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée ?  
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,  
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems

Il fait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,  
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

• A B N E R.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,  
Et prédits même encor à Salomon son fils ?  
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse  
Devoit sortir de Rois une suite nombreuse ;  
Que sur toute tribu, sur toute nation,  
D'un d'eux établiroit sa domination,  
Seroit cesser par-tout la discorde & la guerre,  
Et verroit à ses pieds tous les Rois de la terre.

J O A D.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous ?

A B N E R.

Ce Roi, fils de David, où le chercherons-nous ?  
Le Ciel même peut-il réparer les ruines  
De cet arbre séché jusques dans ses racines ?  
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.  
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?  
Ah ! si dans sa fureur elle s'étoit trompée ;  
Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée . . .

J O A D.

Hé bien, que feriez vous ?

A B N E R.

O jour heureux pour moi ;  
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi ?  
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées . . .  
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?  
Déplorable héritier de ces Rois triomphans,  
Okosias restoit seul avec ses enfans.  
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;  
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

J O A D.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour  
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,

Lorsque la troisième heure aux prières rappelle ;  
 Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.  
 Dieu pourra vous montrer , par d'importans bienfaits ;  
 Que sa parole est stable , & ne trompe jamais.  
 Allez , pour ce grand jour il faut que je m'appête ,  
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

A B N E R.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?  
 L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.  
 Je fors , & vais me joindre à la troupe fidelle  
 Qu'attire de ce jour la pompe solemnelle.

### S C E N E I I.

J O A D , J O S A B E T.

J O A D.

**L**ES tems sont accomplis , Princesse , il faut parler ;  
 Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.  
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence ,  
 Abusant contre lui de ce profond silence ,  
 Accuse trop long-tems ses promesses d'erreur.  
 Que dis-je ? Le succès animant leur fureur ,  
 Jusques sur notre autel votre injuste marâtre  
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre.  
 Montrons ce jeune Roi que vos mains ont sauvé ,  
 Sous l'aîle du Seigneur dans le temple élevé.  
 De nos Princes Hébreux il aura le courage ,  
 Et déjà son esprit a devancé son âge.  
 Avant que son destin s'explique par ma voix ,  
 Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.  
 Aussitôt assemblant nos Lévités , nos Prêtres ,  
 Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

J O S A B E T.

Sait-il déjà son nom , & son noble destin ?

J O A D.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin ,

Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,  
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avois su tirer !  
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affoiblit & s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.  
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,  
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.  
Même, de mon amour craignant la violence,  
Autant que je le puis, j'évite sa présence,  
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret  
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières  
Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entières.  
Cependant aujourd'hui puis je vous demander  
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?  
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?  
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoi qu'on se pût assurer sur sa foi,  
Ne fait pas même encor si nous avons un Roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?  
Est-ce Obède, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?  
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos Prêtres, nos Lévites.

JOSABET.

Je fais que, près de vous en secret assemblé,  
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;

Div

Que pleins d'amour pour vous , d'horreur pour Athalie  
 Un serment solemnel par avance les lie  
 A ce fils de David qu'on leur doit révéler.  
 Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler ,  
 Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle ?  
 Pour un si grand ouvrage est ce assez de leur zèle ?  
 Doutez-vous qu'Athalie , au premier bruit semé  
 Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé ,  
 De ses fiers étrangers assemblant les cohortes ,  
 N'environne le temple , & n'en brise les portes ?  
 Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints ,  
 Qui , levant au Seigneur leurs innocentes mains ,  
 Ne savent que gémir , & prier pour nos crimes ,  
 Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?  
 Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups . . .

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous  
 Dieu , qui de l'orphelin protège l'innocence ,  
 Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;  
 Dieu , qui hait les tyrans , & qui dans Jezraël  
 Jura d'exterminer Achab & Jézabel ;  
 Dieu qui , frappant Joram le mari de leur fille ,  
 A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;  
 Dieu , dont le bras vengeur , pour un tems suspendu ,  
 Sur cette race impie est toujours étendu.

JOSABET.

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévère  
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.  
 Qui fait si cet enfant par leur crime entraîné  
 Avec eux , en naissant , ne fut pas condamné ?  
 Si Dieu , le séparant d'une odieuse race ,  
 En faveur de David voudra lui faire grace ?  
 Hélas ! l'état horrible , où le Ciel me l'offrit ,  
 Revient à tout moment effrayer mon esprit !  
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie.  
 Un poignard à la main l'implacable Athalie  
 Au carnage animoit ses barbares soldats ,  
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.



oas laissé pour mort frappa soudain ma vue.  
 e me figure encor sa nourrice éperdue ,  
 Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain ,  
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.  
 e le pris tout sanglant. Et baignant son visage ,  
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
 Et, soit frayeur encore , ou pour me caresser ,  
 De ses bras innocens je me sentis presser.  
 Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste ?  
 Du fidèle David c'est le précieux reste.  
 Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi ,  
 Il ne connoît encor d'autre père que toi.  
 Sur le point d'attaquer une Reine homicide ,  
 Et l'aspect du péril si ma foi s'intimide ,  
 Et la chair & le sang , se troublant aujourd'hui ,  
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;  
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses ,  
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

## J O A D.

Vos larmes , Jofabet , n'ont rien de criminel.  
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.  
 Il ne recherche point , aveugle en sa colère ,  
 Sur le fils qui le craint , l'impiété du père.  
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux  
 Qui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.  
 Autant que de David la race est respectée ,  
 Autant de Jézabel la fille est détestée.  
 Vous les touchera par sa noble pudeur ,  
 Où semble de son sang reluire la splendeur.  
 Et Dieu , par sa voix même , appuyant notre exemple ,  
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.  
 Deux infidèles Rois tour-à-tour l'ont bravé.  
 Il faut que sur le trône un Roi soit élevé ,  
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres  
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres ,  
 Qu'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau ,  
 Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu , si tu prévois , qu'indigne de sa race ,  
 Il doive de David abandonner la trace ;

Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché ;  
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.  
 Mais si ce même enfant , à tes ordres docile ,  
 Doit être à tes desseins un instrument utile ,  
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.  
 Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.  
 Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.  
 Daigne , daigne , mon Dieu , sur Mathan & sur elle  
 Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur ,  
 De la chute des Rois funeste avant-coureur.  
 L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles  
 Votre fils & sa sœur vous amènent les filles.

### SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
 LE CHŒUR.

JOSABET.

CHER Zacharie , allez , ne vous arrêtez pas.  
 De votre auguste père accompagnez les pas.

O filles de Lévi , troupe jeune & fidèle ,  
 Que déjà le Seigneur embrase de son zèle ,  
 Qui venez si souvent partager mes soupirs ,  
 Enfans , ma seule joie en mes longs déplaisirs ;  
 Ces festons dans vos mains , & ces fleurs sur vos têtes  
 Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.  
 Mais hélas ! en ce tems d'opprobre & de douleurs ,  
 Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !  
 J'entends déjà , j'entends la trompette sacrée ,  
 Et du temple bientôt on permettra l'entrée.  
 Tandis que je me vais préparer à marcher.  
 Chantez , louez le Dieu que vous venez chercher.



SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante.*

TOUT l'univers est plein de sa magnificence,  
 Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.  
 Son empire a des tems précédé la naissance.  
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence  
 Au peuple qui le loue imposeroit silence :  
 Son nom ne périra jamais.

Le jour annonce au jour sa gloire & sa puissance.  
 Tout l'univers est plein de sa magnificence.  
 Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence.  
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.  
 Il fait naître & mûrir les fruits.  
 Il leur dispense avec mesure  
 Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits.  
 Le champ, qui les reçut, les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,  
 Et la lumière est un don de ses mains.  
 Mais sa loi sainte, sa loi pure  
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire  
 De ce jour à jamais auguste & renommé,  
 Quand, sur ton sommet enflammé,  
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé  
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.

D vj

Dis-nous , pourqu'oi ces feux & ces éclairs ;  
 Ces torrens de fumée , & ce bruit dans les airs ,  
 Ces trompettes & ce tonnerre ,  
 Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?  
 Sur ses antiques fondemens  
 Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux  
 De ses préceptes saints la lumière immortelle  
 Il venoit à ce peuple heureux  
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine , ô charmante loi !  
 O Justice ! O bonté suprême !  
 Que de raisons , quelle douceur extrême  
 D'engager à ce Dieu son amour & sa foi !

UNE VOIX *seule*.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux ?  
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux.  
 Il nous donne ses loix , il se donne lui-même.  
 Pour tant de biens , il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O Justice ! O bonté suprême !

L A M Ê M E V O I X.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;  
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.  
 Il nous donne ses loix , il se donne lui-même.  
 Pour tant de biens , il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine , ô charmante loi !  
 Que de raison , quelle douceur extrême ,  
 D'engager à ce Dieu son amour & sa foi.

UNE AUTRE VOIX *seule*.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile ,  
 Ingrats , un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?  
 Est-il donc à vos cœurs , est-il si difficile  
 Et si pénible de l'aimer ?

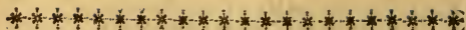
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ,  
Mais des enfans l'amour est le partage.  
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits ,  
Et ne l'aimer jamais.

TOUT LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante loi !  
Que de raisons , quelle douceur extrême ,  
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi ,

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

MES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.  
Il est tems de nous joindre aux prières publiques.  
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,  
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

---

## SCENE II.

ZACHARIE, JOZABET, SALOMITH,  
LE CHŒUR.

JOSABET.

MAIS que vois-je, mon fils, quel sujet vous ramène ?  
Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien ! quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané ;

JOZABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà , selon la loi , le Grand-Prêtre mon père ,  
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains ,  
De la moisson nouvelle offert les premiers pains ,  
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes  
Des victimes de paix les entrailles fumantes.  
Debout à ses côtés le jeune Eliacin ,  
Comme moi , le servoit en long habit de lin ;  
Et cependant du sang de la chair immolée  
Les Prêtres arrosoient l'autel & l'assemblée.  
Un bruit confus s'élève , & du peuple surpris  
Détourne tout-à coup les yeux & les esprits.  
Une femme . . . . Peut-on la nommer sans blasphème ?  
Une femme . . . C'étoit Arhalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé ,  
Cette femme superbe entre , le front levé ,  
Et se préparoit même à passer les limites  
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.  
Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.  
Mon père.... Ah ! quel courroux animoit ses regards ?  
Moïse à Pharaon parut moins formidable.  
Reine , fors , a-t-il dit , de ce lieu redoutable ,  
D'où te bannit ton sexe & ton impiété :  
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?  
La Reine alors sur lui jettant un œil farouche ,  
Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche ;  
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant  
Est venu lui montrer un glaive étincelant :  
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée ,  
Et toute son audace a paru terrassée.  
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner.  
Sur-tout Eliacin paroïssoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc! Eliacin a paru devant elle?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,  
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.  
Mais les Prêtres bientôt nous ont enveloppés.  
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,  
Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,  
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.  
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...  
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes allarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez,

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés?

SALOMITH.

Auroit-il de la Reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support & sans père?

JOSABET.

Ah! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

## SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER,  
*Suite d'Athalie.*

AGAR.

MADAME, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?  
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.  
Abandonnez ce temple aux Prêtres qui l'habitent.  
Fuyez tout ce tumulte, & dans votre palais,  
A vos sens agités venez rendre la paix.



ATHALIE.

son, je ne puis, tu vois mon trouble & ma foiblesse.  
 a, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.  
 heureuse, si je puis trouver par son secours  
 cette paix que je cherche, & qui me fuit toujours!  
 (*Elle s'assied.*)

---

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, *Suite d'Athalie.*

ABNER.

MADAME, pardonnez si j'ose le défendre :  
 le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.  
 Le Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.  
 Lui-même il nous traça son temple & son autel,  
 Les seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,  
 Les Lévités marca leur place & leurs offices,  
 Il sur-tout défendit à leur postérité  
 Avec tout autre Dieu toute société.  
 Et quoi? Vous, de nos Rois & la femme & la mère,  
 Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?  
 Ignorez-vous nos loix? Et faut-il qu'aujourd'hui?...  
 Ici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Notre présence, Abner, est ici nécessaire.  
 Chassons-là de Joad l'audace téméraire,  
 Et tout ce vain amas de superstitions  
 Qui ferment votre temple aux autres nations.  
 Un sujet plus pressant excite mes allarmes.  
 Je fais que dès l'enfance élevé dans les armes  
 Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois  
 Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.  
 Prenez-en garde, craignez, craignez, craignez.  
 Prenez-en garde.

\*

## SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER  
*Suite d'Athalie.*

MATHAN.

GRANDE Reine, est-ce ici votre place ?  
Quel trouble vous agite, & quel effroi vous glace ?  
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
De ce temple profane osez-vous approcher ?  
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ? . . .

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.  
Je ne veux point ici rappeler le passé,  
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.  
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.  
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.  
Quoi que son insolence ait osé publier,  
Le Ciel même a pris soin de me justifier.  
Sur d'éclatans succès ma puissance établie  
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.  
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.  
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,  
Comme au tems de vos Rois, désoler ses rivages.  
Le Syrien me traite & de Reine & de sœur.  
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,  
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,  
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie :  
De toutes parts pressé par un puissant voisin,  
Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
Je jouïssois en paix du fruit de ma sagesse.  
Mais un trouble importun vient depuis quelques jour.  
De mes prospérités interrompre le cours.

n songe ( me devois je inquiéter d'un songe ? )  
 atretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.  
 : l'évite par-tout , par-tout il me poursuit.  
 C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.  
 a mère Jézabel devant moi s'est montrée ,  
 omme au jour de sa mort pompeusement parée.  
 s malheurs n'avoient point abattu sa fierté ,  
 ême elle avoit encor cet éclat emprunté ,  
 ont elle eut soin de peindre & d'orner son visage ;  
 our réparer des ans l'irréparable outrage.  
 emble , m'a t-elle dit , fille digne de moi :  
 : cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.  
 te plains de tomber dans ses mains redoutables ,  
 a fille. En achevant ces mots épouvantables ,  
 n ombre vers mon lit a paru se baisser.  
 moi , je lui tendois les mains pour l'embrasser.  
 ais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange  
 os & de chair meurtris , & traînés dans la fange ,  
 es lambeaux pleins de sang & des membres affreux ,  
 e des chiens dévorans se disputoient entre eux.

A B N E R.

Grand Dieu !

A T H A L I E.

Dans ce désordre à mes yeux se présente  
 n jeune enfant couvert d'une robe éclatante ,  
 els qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus.  
 vue a ranimé mes esprits abattus ;  
 ais , lorsque revenant de mon trouble funeste ,  
 admirois sa douceur , son air noble & modeste ,  
 ai senti tout-à-coup un homicide acier ,  
 ue le traître en mon sein a plongé tout entier.  
 e tant d'objets divers le bisarre assemblage  
 ut-être du hasard vous paroît un ouvrage.  
 oi-même quelque tems , honteuse de ma peur ,  
 l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
 ais de ce souvenir mon ame possédée  
 deux fois , en dormant , revu la même idée.  
 eux fois mes tristes yeux se sont vus retracer  
 e même enfant toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie ;  
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie ,  
 Et chercher du repos au pied de ses autels.  
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !  
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée ,  
 Et d'appaïser leur Dieu j'ai conçu la pensée.  
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;  
 Que ce Dieu , quel qu'il soit , en deviendrait plus dou  
 Pontife de Baal , excusez ma foiblesse.  
 J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.  
 Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.  
 Pendant qu'il me parloit , ô surprise ! ô terreur !  
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée ,  
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.  
 Je l'ai vu. Son même air , son même habit de lin ,  
 Sa démarche , ses yeux , & tous ses traits enfin.  
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre.  
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.  
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter ,  
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.  
 Que présage , Mathan , ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe & ce rapport , tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal , Abner , vous l'avez vu.  
 Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle Tribu ?

ABNER.

Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère.  
 L'un est fils de Joad , Josabet est sa mère.  
 L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?  
 De tous les deux , Madame , il se faut assurer.  
 Vous savez pour Joad mes égards , mes mesures ;  
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;

que la seule équité regne en tous mes avis.  
 Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,  
 voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.  
 Le Ciel est juste & sage, & ne fait rien en vain.  
 Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,  
 dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?  
 Vous ne savez encor de quel père il est né,  
 quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.  
 D'illustres parens s'il doit son origine,  
 la splendeur de son sort doit hâter sa ruine.  
 Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,  
 qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?  
 Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?  
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.  
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.  
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Ôlé quoi, Mathan ! D'un Prêtre est-ce là le langage ?  
 Toi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,  
 des vengeances des Rois ministre rigoureux,  
 c'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !  
 Et vous, qui leur devez des entrailles de père :  
 vous, ministre de paix dans les tems de colère,  
 ouvrant d'un zèle faux votre ressentiment,  
 le sang à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,  
 Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?  
 Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu  
 peut-être sans raison croit avoir reconnu,

ATHALIE.

Je le veux croire , Abner , je puis m'être trompée.  
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.  
 Hé bien , il faut revoir cet enfant de plus près ;  
 Il en faut à loisir examiner les traits.  
 Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains . . .

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance  
 De ce refus bisarre où seroient les raisons ?  
 Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.  
 Que Josabet , vous dis-je , ou Joad les amène.  
 Je puis , quand je voudrai , parler en souveraine.  
 Vos Prêtres , je veux bien , Abner , vous l'avouer ,  
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.  
 Je fais sur ma conduite & contre ma puissance ,  
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.  
 Ils vivent cependant , & leur temple est debout.  
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.  
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage ,  
 Et ne m'irrite point par un second outrage.  
 Allez.

## SCENE VI.

ATHALIE , MATHAN , *Suite d'Athalie.*

MATHAN.

**E**NFIN je puis parler en liberté.  
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.  
 Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève ,  
 Reine. N'attendez pas que le nuage crève.  
 Abner chez le Grand-Prêtre a devancé le jour.  
 Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.

t qui fait si Joad ne veut point en leur place  
 substituer l'enfant dont le Ciel vous menace,  
 dit son fils, soit quelque autre? . . .

A T H A L I E.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.  
 commence à voir clair dans cet avis des Cieux.  
 Mais je veux de mon doute être débarrassée.  
 un enfant est peu propre à trahir sa pensée.  
 souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.  
 laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.  
 vous cependant, allez; &, sans jeter d'allarmes,  
 tous mes Tyriens faites prendre les armes.

S C E N E V I I.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER,  
 SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR,  
*Suite d'Athalie.*

J O S A B E T *aux deux Lévites.*

VOUS, sur ces enfans si chers, si précieux,  
 ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

A B N E R *à Josabet.*

Incesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

A T H A L I E.

ciel! plus j'examine, & plus je le regarde . . .  
 est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

( *montrant Joas.* )

vous de Joad, est-ce là votre fils?

J O S A B E T.

Qui? Lui, Madame?

A T H A L I E.

Lui.

J O S A B E T.

( *montrant Zacharie.* ) Je ne suis point sa mère.  
 Voilà, mon fils.

A T H A L I E *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père

Jeune enfant , répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui.

ATHALIE à *Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?  
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre  
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité  
N'altère point encor la simple vérité.  
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET *bas à part.*

Daigne mettre , grand Dieu , ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis , dit-on , un orphelin ,  
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance ,  
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! Et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne fait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays , je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.



ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue ,  
qui ne dit point son nom , & qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin.

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?

aux petits des oiseaux il donne leur pâture ,  
et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque , & d'un soin paternel  
me nourrit des dons offerts sur son autel

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarasse !

La douceur de sa voix , son enfance , sa grace ,

ont insensiblement à mon inimitié

succéder . . . Je serois sensible à la pitié !

ABNER.

Madame , voilà donc cet ennemi terrible ?

De vos songes menteurs l'imposture est visible ;

moins que la pitié , qui semble vous troubler ,

soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE à Joas & à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.

Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.

Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;  
Qu'il résiste au superbe , & punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple , enfermé dans ce temple  
A quoi s'occupe t-il ?

JOAS.

Il loue , il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie , on le contempe ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel  
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens ou le sel.  
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.  
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-tems plus doux  
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.  
Venez dans mon palais , vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire

ATHALIE.

Non , je ne vous veux pas contraindre à l'oublier

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier ,

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je fers. Vous servirez le vôtre.  
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien ;  
Lui seul est Dieu , Madame , & le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans , qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé , Madame ! excusez

Un enfant. . .

ATHALIE à *Josabet*.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.  
Enfin , Eliacin , vous avez su me plaire ,  
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.  
Vous voyez , je suis Reine , & n'ai point d'héritier ,  
Laissez-là cet habit , quittez ce vil métier ,  
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ,  
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.  
A ma table , par-tout , à mes côtés assis ,  
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterois ! Et pour . . .

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère ?

ATHALIE à *Josabet.*

Sa mémoire est fidelle ; & , dans tout ce qu'il dit ;  
 De vous & de Joad je reconnois l'esprit.  
 Voilà comme , infectant cette simple jeunesse ,  
 Vous employez tous deux le calme où je vous laissez.  
 Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur.  
 Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?  
 Tout l'univers les fait. Vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui , ma juste fureur , & j'en fais vanité ,  
 A vengé mes parens sur ma postérité.  
 J'aurois vu massacrer & mon père , & mon frère ,  
 Du haut de son palais précipiter ma mère ,  
 Et dans un même jour égorger à la fois ,  
 ( Quel spectacle d'horreur ! ) quatre-vingts fils de Roi  
 Et pourquoi ? Pour venger je ne fais quels prophètes  
 Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.  
 Et moi , Reine sans cœur , fille sans amitié ,  
 Esclave d'une lâche & frivole pitié ,  
 Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage  
 Rendu meurtre pour meurtre , outrage pour outrage  
 Et de votre David traité tous les neveux ,  
 Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?  
 Où serois-je aujourd'hui , si domptant ma foiblesse ,  
 Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;  
 Si de mon propre sang ma main versant des flots ,  
 N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?  
 Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance  
 Entre nos deux maisons rompit toute alliance.  
 David m'est en horreur ; & les fils de ce Roi ,  
 Quoique nés de mon sang , sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie & nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-tems votre unique refuge ,

e deviendra l'effet de ses prédictions?  
 Si vous donne ce Roi promis aux nations,  
 cet enfant de David, votre espoir, votre attente...  
 Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.  
 Si voulu voir, j'ai vu.

ABNER à *Josabet.*

Je vous l'avois promis:  
 vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

---

### S C E N E V I I I.

DAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER.  
 SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET à *Joad.*

AVEZ-VOUS entendu cette superbe Reine,  
 l'orgueil ?

J O A D.

J'entendois tout, & plaignois votre peine.  
 Les Lévites & moi, prêts à vous secourir,  
 nous étions avec vous résolus de périr.

(à *Joas en l'embrassant.*)

Que Dieu veuille sur vous, enfant, dont le courage  
 veut de rendre à son nom ce noble témoignage.  
 Je reconnois, Abner, ce service important,  
 revenez-vous de l'heure où Joad vous attend.  
 Ne nous, dont cette femme impie & meurtrière  
 souillé les regards & troublé la prière,  
 nous, & qu'un sang pur par mes mains épanché  
 coule jusques au marbre où ses pas ont touché.



## SCENE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

QUEL astre à nos yeux vient de luire ?  
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?  
 Il brave le faste orgueilleux,  
 Et ne se laisse point séduire  
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie  
 Chacun court encenser l'autel,  
 Un enfant courageux publie  
 Que Dieu lui seul est éternel,  
 Et parle comme un autre Elie  
 Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,  
 Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel  
 Croître à l'ombre du tabernacle.  
 Il devint des Hébreux l'espérance & l'oracle.  
 Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois  
 L'enfant que le Seigneur aime,  
 Qui de bonne heure entend sa voix,  
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !  
 Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux  
 Il est orné dès sa naissance ;  
 Et du méchant l'abord contagieux  
 N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance  
 Que le Seigneur instruit & prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX *seule.*

Tel en un secret vallon,  
 Sur le bord d'une onde pure,  
 Croît, à l'abri de l'Aquilon,  
 Un jeune lys, l'amour de la nature.  
 loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux  
 Il est orné dès sa naissance,  
 Et du méchant l'abord contagieux  
 N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois  
 L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante  
 Parmi tant de périls marche à pas incertains !  
 Qu'une ame qui te cherche, & veut être innocente,  
 Trouve d'obstacle à ses desseins !  
 Que d'ennemis lui font la guerre !  
 Où se peuvent cacher tes Saints ?  
 Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, & sa chère cité,  
 Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,  
 Comment as-tu du Ciel attiré la colère ?  
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
 Une impie étrangère  
 Assise, hélas ! au trône de tes Rois.

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
 Une impie étrangère  
 Assise, hélas ! au trône de tes Rois.

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans,  
 Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,

Et bénissoit son Dieu, son Seigneur, & son père ;  
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
 Louer le Dieu de l'impie étrangère,  
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes Rois ?

UNE VOIX seule.

Combien de tems, Seigneur, combien de tems encor  
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?  
 Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.  
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.  
 Combien de tems, Seigneur, combien de tems encor  
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?  
 De tant de plaisirs si doux  
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?  
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,  
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs  
 Promenons nos désirs.  
 Sur l'avenir insensé qui se fie.  
 De nos ans passagers le nombre est incertain.  
 Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,  
 Qui fait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte  
 Ces malheureux, qui de ta cité sainte  
 Ne verront point l'éternelle splendeur.  
 C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révèles  
 Tes clartés immortelles,  
 C'est à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,  
 Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe  
 Dont on a reconnu l'erreur.  
 A leur réveil (ô réveil plein d'horreur),  
 Pendant que le pauvre à ta table  
 Goûtera de ta paix la douceur ineffable,



is boiront dans la coupe affreuse , inépuisable ,  
que tu présenteras au jour de ta fureur  
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !

O songe peu durable !

O dangereuse erreur ?

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES filles, allez. Qu'on dise à Josabet  
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du Ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse &amp; fuit sans vous répondre.

MATHAN.

Approchons.

## SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

TÉMÉRAIRE, où voulez-vous passer  
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.  
C'est des Ministres saints la demeure sacrée.  
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.  
Qui cherchez vous ? Mon père, en ce jour solemne  
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.  
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,  
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler  
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.  
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine,

## S C E N E I I I.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

LEURS enfans ont déjà leur audace hautaine.  
 Mais que veut Athalie en cette occasion ?  
 D'où naît dans ses conseils cette confusion ?  
 Par l'insolent Joad ce matin offensée ,  
 Et d'un enfant fatal en songe menacée ,  
 Elle alloit immoler Joad à son courroux ,  
 Et dans ce temple enfin placer Baal & vous.  
 Vous m'en aviez déjà confié votre joie ,  
 Et j'espérois ma part d'une si riche proie.  
 Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami , depuis deux jours je ne la connois plus.  
 Ce n'est plus cette Reine éclairée , intrépide ,  
 Elevée au-dessus de son sexe timide ,  
 Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris ,  
 Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.  
 La peur d'un vain remords trouble cette grande ame ;  
 Elle flotte , elle hésite , en un mot , elle est femme.  
 J'avois tantôt rempli d'amertume & de fiel  
 Son cœur déjà faisi des menaces du Ciel.  
 Elle-même , à mes soins confiant sa vengeance ,  
 M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.  
 Mais , soit que cet enfant devant elle amené ,  
 De ses parens , dit-on , rebut infortuné ,  
 Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme ,  
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne fais quel charme ;  
 J'ai trouvé son courroux chancelant , incertain ,  
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.  
 Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruite.

E vj

Du sort de cet enfant je me suis fait instruire ,  
 Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux.  
 Joad de tems en tems le montre aux factieux ,  
 Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse ,  
 Et d'oracles menteurs s'appuie & s'autorise.  
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.  
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.  
 Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?  
 Sortons , a-t-elle dit , sortons d'inquiétude.  
 Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :  
 Les feux vont s'allumer , & le fer est tout prêt.  
 Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage ,  
 Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

N A B A L .

Hé bien , pour un enfant qu'ils ne connoissent pas ,  
 Que le hasard peut-être a jetté dans leurs bras ,  
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

M A T H A N .

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe !  
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré  
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré ,  
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.  
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.  
 Si j'ai bien de la Reine entendu le récit ,  
 Joad sur sa naissance en fait plus qu'il ne dit ,  
 Quel qu'il soit , je prévois qu'il leur sera funeste.  
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.  
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux  
 Et la flamme & le fer vont délivrer mes yeux.

N A B A L .

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?  
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?  
 Pour moi , vous le savez , descendu d'Ismaël ,  
 Je ne fers ni Baal , ni le Dieu d'Israël.

M A T H A N .

Ami , peux-tu penser que d'un zèle frivole  
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole ,

Pour un fragile bois , que malgré mon secours  
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?  
 Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore ,  
 Peut-être que Mathan le serviroit encore ,  
 Si l'amour des grandeurs , la soif de commander ,  
 Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.

Qu'est-il besoin , Nabal , qu'à tes yeux je rappelle  
 De Joad & de moi la fameuse querelle ,  
 Quand j'osai contre lui disputer l'encensoit ;  
 Mes brigues , mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?  
 Vaincu par lui , j'entrai dans une autre carrière ,  
 Et mon ame à la cour s'attacha toute entière.  
 J'approchai par degrés de l'oreille des Rois ,  
 Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
 J'étudiai leur cœur , je flattai leurs caprices ,  
 Je leur femai de fleurs le bord des précipices.  
 Près de leurs passions rien ne me fut sacré.  
 De mesure & de poids je changeois à leur gré.  
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
 De leur superbe oreille offensoit la mollesse ,  
 Autant je les charmois par ma dextérité ;  
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité ,  
 Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables ,  
 Et prodigue sur-tout du sang des misérables.

Enfin , au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit ,  
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit.  
 Jérusalem pleura de se voir profanée.  
 Des enfans de Lévi la troupe consternée  
 En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.  
 Moi seul , donnant l'exemple aux timides Hébreux ,  
 Déserteur de leur loi , j'approuvai l'entreprise ,  
 Et par-là de Baal méritai la prêtrise.  
 Par-là je me rendis terrible à mon rival ,  
 Je ceignis la tiare , & marchai son égal.  
 Toutefois , je l'avoue , en ce comble de gloire ,  
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
 Jette encore en mon ame un reste de terreur :  
 Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.  
 Heureux , si sur son temple , achevant ma vengeance ,  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;

Et parmi les débris, le ravage, & les morts,  
A force d'attentats perdre tous mes remords!  
Mais voici Josabet.

## S C E N E I V.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

ENVOYÉ par la Reine,  
Pour rétablir le calme & dissiper la haine;  
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,  
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.  
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,  
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,  
Sur Joad accusé de dangereux complots  
Alloit de sa colère attirer tous les flots.  
Je ne veux point ici vous vanter mes services:  
De Joad contre moi je fais les injustices;  
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.  
Enfin je viens chargé de paroles de paix.  
Vivez, solemnisez vos fêtes, sans ombrage.  
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.  
C'est ( pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu )  
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Eliacin!

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.  
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte;  
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,  
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.  
La Reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter !  
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admirois si Mathan , dépouillant l'artifice ,  
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice ,  
Et si de rant de maux le funeste inventeur ,  
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie  
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?  
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?  
Ce grand attachement me surprend à mon tour.  
Est-ce un trésor pour vous si précieux , si rare ?  
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?  
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer  
Un bruit sourd , que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine ;  
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan , par ce bruit qui flatte sa fureur . . .

MATHAN.

Princesse , c'est à vous à me tirer d'erreur.  
Je fais que , du mensonge implacable ennemie ,  
Josabet livreroit même sa propre vie ,  
S'il falloit que sa vie à sa sincérité  
Coûtât le moindre mot contre la vérité.  
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?  
Une profonde nuit enveloppe sa race ?  
Et vous-même ignorez de quels parens issu ,  
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu.  
Parlez , je vous écoute , & suis prêt de vous croire.  
Au Dieu que vous servez , Princesse , rendez gloire.

J O S A B E T.

Méchant , c'est bien à vous d'oser ainsi nommer  
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !  
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée ,  
 Vous , malheureux , assis dans la chaire empestée  
 Où le mensonge regne & répand son poison ;  
 Vous nourri dans la fourbe & dans la trahison ?

## S C E N E V.

J O A D , J O S A B E T , M A T H A N , N A B A L ,

J O A D.

Ou suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre ?  
 Quoi ! fille de David , vous parlez à ce traître ?  
 Vous souffrez qu'il vous parle , & vous ne craignez pas  
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas ,  
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ,  
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?  
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu  
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

M A T H A N.

On reconnoît Joad à cette violence.  
 Toutefois il devoit montrer plus de prudence ,  
 Respecter une Reine , & ne pas outrager  
 Celui que de son ordre elle a daigné charger.

J O A D.

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?  
 Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel Ministre ?

M A T H A N.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

J O A D.

Sors donc de devant moi , montre d'impiété.  
 De toutes tes horreurs , va , comble la mesure.  
 Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure ,



Abiron, & Dathan, Doëg, Achitophel :  
 Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,  
 attendant que sur toi sa fureur se déploie,  
 Déjà sont à ta porte, & demandent leur proie.

MATHAN *troublé.*

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...  
 doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?  
 De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?  
 Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'ORAGE se déclare.

Thalie en fureur demande Éliacin.  
 Déjà de sa naissance & de votre dessein.  
 On commence, Seigneur, à percer le mystère.  
 On s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Quel perfide Mathan qui l'auroit révélé ?  
 Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.  
 Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.  
 Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.  
 Tandis que les méchans délibèrent entre eux,  
 Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,  
 Une seconde fois souffrez que je le cache.  
 Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.  
 Aut-il le transporter aux plus affreux déserts ?  
 Je suis prête. Je fais une secrète issue,  
 Par où, sans qu'on le voie, & sans être aperçue,

De Cédron avec lui traversant le torrent ,  
 J'irai dans le désert où jadis en pleurant ,  
 Et cherchant comme nous son salut dans la fuite ,  
 David d'un fils rebelle évita la poursuite.  
 Je craindrai moins pour lui les lions & les ours. . .  
 Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?  
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.  
 Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.  
 On peut dans ses Etats le conduire aujourd'hui ,  
 Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.  
 Jéhu n'a point un cœur farouche , inexorable ;  
 De David à ses yeux le nom est favorable.  
 Hélas ! est-il un roi si dur & si cruel ,  
 A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel ,  
 Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?  
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

J O A D .

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?  
 En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

J O S A B E T .

Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance ?  
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?  
 A ses desseins sacrés employant les humains ,  
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

J O A D .

Jéhu , qu'avoit choisi sa sagesse profonde ,  
 Jéhu , sur qui je vois que votre espoir se fonde ,  
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :  
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ,  
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples ,  
 Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples :  
 Jéhu , sur les hauts lieux enfin osant offrir  
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir ,  
 N'a , pour servir sa cause & venger ses injures ,  
 Ni le cœur assez droit , ni les mains assez pures.  
 Non , non ; c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher ,  
 Montrons Éliacin ; & , loin de le cacher ,

Que du bandeau royal sa tête soit ornée.  
 Je veux même avancer l'heure déterminée,  
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

---

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS  
*suivi du Chœur & de plusieurs Lévites.*

JOAD.

HÉ BIEN ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous & vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.  
 Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,  
 Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;  
 Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.  
 Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,  
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, & né pour l'esclavage,  
 Hardi contre Dieu seul ! Pour suivons notre ouvrage.  
 Mais qui retient encor ces enfans parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous ?  
 Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?  
 Vous avez près de vous nos pères & nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,  
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jael \*,

\* *Juges, ch. 4.*



Pleure , Jérusalem , pleure , cité perfide ,  
Des prophètes divins malheureuse homicide :  
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.  
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfans & ces femmes (a) ?  
Le Seigneur a détruit la reine des cités.

Les prêtres sont captifs , les rois sont rejetés.  
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.  
Temple , renverse toi. Cedres , jetez des flammes.

Jérusalem , objet de ma douleur ,  
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?  
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes ,  
Pour pleurer ton malheur ?

A Z A R I A S.

O saint temple !

J O S A B E T.

O David !

L E C H Œ U R.

Dieu de Sion , rappelle ,  
appelle en sa faveur tes antiques bontés.

*La symphonie recommence encore , & Joad un moment après l'interrompt.*

J O A D.

Quelle Jérusalem nouvelle  
Sort du fond du désert brillante de clartés ,  
Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre , chantez.  
Jérusalem ( b ) renaît plus charmante & plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés  
Les ( c ) enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?

Leve , Jérusalem , leve ta tête altière :  
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.  
Les rois des nations , devant toi prosternés ,

( a ) Captivité de Babylone.

( b ) l'Eglise.

( c ) les Gentils.

De tes pieds baissent la poussière.  
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
 Heureux qui , pour Sion , d'une sainte ferveur  
 Sentira son ame embrasée !  
 Cieux , répandez votre rosée ,  
 Et que la terre enfante son Sauveur.

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur ,  
 Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur ? . . .

JOAD.

Préparez , Josabet , le riche diadème  
 Que sur son front sacré David porta lui-même.  
 ( aux Lévites. )

Et vous , pour vous armer , suivez-moi dans ces lie  
 Où se garde caché , loin des profanes yeux ,  
 Ce formidable amas de lances & d'épées ,  
 Qui du sang Philistin jadis furent trempées ,  
 Et que David vainqueur , d'ans & d'honneurs char  
 Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.  
 Peut-on les employer pour un plus noble usage ?  
 Venez , je veux moi-même en faire le partage.

## S C E N E V I I I .

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

QUE de crainte , mes sœurs , que de troubles mort  
 Dieu tout-puissant , sont ce là les prémices ,  
 Les parfums & les sacrifices ,  
 Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNF DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides ?  
 Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais  
 Les glaives meurtriers , les lances homicides ,  
 Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu , pleine d'indifférence ,  
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient , mes sœurs , que pour nous protéger ,  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour , où l'on n'a d'autres loix  
Que la force & la violence ,  
Où les honneurs & les emplois  
Sont le prix d'une aveugle & basse obéissance ,  
Ma sœur . pour la triste innocence ,  
Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril , dans ce désordre extrême ,  
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.  
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler  
Qui pourra nous le faire entendre ?  
S'arme-t-il pour nous défendre ?  
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! O menace ! O ténébreux mystère !  
Que de maux , que de biens sont prédits tour à tour !  
Comment peut-on avec tant de colère  
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne fera plus. Une flamme cruelle  
Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondement  
Sa parole éternelle,

## A T H A L I E ,

L A P R E M I E R E .

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

L A S E C O N D E .

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

L A P R E M I E R E .

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

L A S E C O N D E .

Sion a son front dans les cieux.

L A P R E M I E R E .

Quel triste abaissement !

L A S E C O N D E .

Quelle immortelle gloire !

L A P R E M I E R E .

Que de cris de douleur !

L A S E C O N D E .

Que de chants de victoire

U N E T R O I S I E M E .

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour  
Dévoilera ce grand mystère.

T O U T E S T R O I S .

Révérons sa colère ;  
Espérons en son amour.

U N E A U T R E .

D'un cœur qui t'aime ,  
 Mon Dieu , qui peut troubler la paix ?  
 Il cherche en tout ta volonté suprême ,  
 Et ne se cherche jamais.  
 Sur la terre , dans le ciel même ,  
 Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix  
 D'un cœur qui t'aime ?

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma mère  
le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.  
Sans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?  
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table  
de notre sainte loi le livre redoutable.  
Vous aussi, posez, aimable Eliacin,  
cet auguste bandeau près du livre divin.  
Le lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,  
le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

inceste, quel est donc ce spectacle nouveau ?  
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?  
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,  
un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Si vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Si vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?  
Où ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire !  
Où ! Roi qui l'a porté respectez la mémoire.  
Où ! malheureux enfant aux ours abandonné. . .

JOSABET lui essayant le diadème.

Obéissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !  
 Princesse , vous pleurez , quelle pitié vous touche ?  
 Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté ,  
 Je dois , comme autrefois la fille de Jephthé ,  
 Du Seigneur par ma mort appaiser la colère ?  
 Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des Cieux.  
 Ne craignez rien. Et nous , sortons tous de ces lieux

## SCENE II.

JOAD, JOAS.

JOAS *courant dans les bras du Grand-Priêtre,*

MON père !

JOAD.

Hé bien ! mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépar

JOAD.

Il est juste , mon fils , que je vous le déclare.  
 Il faut que vous soyez instruit , même avant tous ,  
 Des grands desseins de Dieu sur son peuple & sur vous  
 Armez-vous d'un courage & d'une foi nouvelle.  
 Il est tems de montrer cette ardeur & ce zèle ,  
 Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés ,  
 Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.  
 Sentez-vous cette noblé & généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt , s'il veut , de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos Rois.  
 Vous souvient-il , mon fils , quelles étroites loix

peut s'imposer un Roi digne du diadème?

JOAS

Un Roi sage, ainsi Dieu \* l'a prononcé lui-même,  
 et la richesse & l'or ne met point son appui,  
 aiment le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui  
 ses préceptes, ses loix, ses jugemens sévères,  
 d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Sur l'un de ces Rois, s'il falloit vous régler,  
 qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,  
 paroît des grands Rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Si dans leurs excès vous n'imiteriez pas  
 le fidèle Joram, l'impie Okosias.

JOAS.

Mon père!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Je périr comme eux quiconque leur ressemble!

(*Joad se prosterne à ses pieds.*)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD.

Vous rends le respect que je dois à mon Roi.  
 Votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Et moi?

JOAD se relevant.

Vous saurez par quelle grace insigne,  
 votre mère en fureur Dieu trompant le dessein,  
 quand déjà son poignard étoit dans votre sein,  
 vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.  
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.

*Deut. ch. 17.*

Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis  
 Perdre en vous le dernier des enfans de son fils ,  
 A vous faire périr sa cruauté s'attache ,  
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.  
 Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger  
 Un peuple obéissant & prompt à vous venger.

Entrez , généreux chefs des familles sacrées ,  
 Du ministère saint tout à tour honorées.

### SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,  
 TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi , voilà vos vengeurs contre vos ennemis.  
 Prêtres , voilà le Roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable ? . . .

JOAD.

Est des Rois de Juda l'héritier véritable ,  
 Dernier né des enfans du triste Okolias ,  
 Nourri , vous le savez , sous le nom de Joas.  
 De cette fleur si tendre & sitôt moissonnée ,  
 Tout Juda , comme vous , plaignant la destinée ,  
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.  
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé.  
 Mais Dieu du coup mortel fut détourner l'atteinte ,  
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte ,  
 Permit que , des bourreaux trompant l'œil vigilant ,  
 Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant ,  
 Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice ,  
 Dans le temple cachât l'enfant & la nourrice.

JOAS.

Mal ! de tant d'amour & de tant de bienfaits ,  
 Mon père , quel moyen de m'acquitter jamais !

JOAD.

Prenez pour d'autres tems cette reconnoissance.  
 Voilà donc votre Roi , votre unique espérance.  
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ,  
 Ministres du Seigneur , c'est à vous d'achever.  
 Bientôt de Jézabel la fille meurtière ,  
 Étruite que Joas voit encor la lumière ,  
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.  
 Elle , sans le connoître , elle veut l'égorger.  
 Nos saints , c'est à vous de prévenir sa rage.  
 Pour finir des Juifs le honteux esclavage ,  
 Rélever nos Princes morts , relever votre loi ,  
 Faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.  
 Votre entreprise , sans doute , est grande & périlleuse.  
 Attaque sur son trône une Reine orgueilleuse ,  
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux  
 D'hardis étrangers , d'infidèles Hébreux.  
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide .  
 Réglez qu'en cet enfant tout Israël réside.  
 Car ce Dieu vengeur commence à la troubler.  
 En trompant ses soins , j'ai su vous rassembler.  
 Et nous croit ici sans armes , sans défense.  
 Proclamons , proclurons Joas en diligence.  
 Là , du nouveau Prince intrépides soldats ,  
 Marchons , en invoquant l'arbitre des combats ;  
 Réveillant la foi dans les cœurs endormis ,  
 Cherchons dans son palais cherchons notre ennemi.  
 Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil ,  
 Ne voyant avancer dans ce saint appareil ,  
 Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple !  
 Roi , que Dieu lui-même a nourri dans son temple ,  
 Successeur d'Aaron de ses Prêtres suivi ;  
 Conduisant au combat les enfans de Lévi ,  
 Dans ces mêmes mains des peuples révérees ,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées !

Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur :  
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ,  
 Frappez & Tyriens & même Israélites.  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévités ;  
 Qui , lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le désert un culte criminel ,  
 De leurs plus chers parens saintement homicides ,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides ,  
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.  
 Jurez donc avant tout sur cet auguste livre ,  
 A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui ,  
 De vivre , de combattre , & de mourir pour lui.

*A Z A R I A S au bout de la table , ayant la main  
 le livre saint.*

Oui , nous jurons ici pour nous , pour tous nos frères  
 De rétablir Joas au trône de ses pères ,  
 De ne poser le fer entre nos mains remis ,  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.  
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse ,  
 Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse ;  
 Qu'avec lui ses enfans , de ton partage exclus ,  
 Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

J O A D.

Et vous , à cette loi , votre règle éternelle ,  
 Roi , ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

J O A S.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

J O A D.

O mon fils , de ce nom j'ose encor vous nommer ,  
 Souffrez cette tendresse , & pardonnez aux larmes  
 Que m'attachent pour vous de trop justes allarmes.  
 Loin du trône nourri , de ce fatal honneur  
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse ,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,  
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;  
 Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même;  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;  
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;  
 Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
 Ainsi de piège en piège, & d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité;  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
 Hélas! ils ont des Rois égaré le plus sage.  
 Promettez sur ce livre, & devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;  
 Que sévère aux méchans, & des bons le refuge,  
 Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour juge;  
 Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,  
 Comme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.

*JOAS au milieu de la table, ayant la main sur le  
 Livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.  
 Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne!

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.  
 Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

## SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
 SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS  
 AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE  
 CHŒUR.

*JOSABET embrassant Joas.*

O Roi, fils de David!

Fiv

JOAS.

O mon unique mère !  
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET à Zacharie.

Aux pieds de votre Roi, prosternez-vous, mon fils.

*(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)*

JOAD pendant qu'ils s'embrassent.

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je fais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoi ! c'est là . . .

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce Lévite.

## SCÈNE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE  
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS  
AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE  
LE CHŒUR.

UN LÉVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite,  
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.  
On voit luire des feux parmi des étendards.  
Et sans doute Athalie assemble son armée.  
Déjà même au secours toute voie est fermée.



Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,  
 D'insolens Tyriens est par-tout investi.  
 L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre,  
 Qu'Abner est dans les fers, & ne peut nous défendre.

J O S A B E T à Joas.

Cher enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu,  
 Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu ;  
 Dieu ne se souvient plus de David votre père.

J O A D à Jofaber.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère  
 Sur vous, & sur ce Roi si cher à votre amour ?  
 Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,  
 Voudroit que de David la maison fût éteinte,  
 N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,  
 Où, le père des Juifs \*, sur son fils innocent,  
 Leva, sans murmurer, un bras obéissant,  
 Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,  
 Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,  
 Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,  
 Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde  
 Prenne tout le côté que l'orient regarde.  
 Vous, le côté de l'ourse, & vous, de l'occident ;  
 Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,  
 Découvrant mes desseins, soit Prêtre, soit Lévite,  
 Ne sorte avant le tems, & ne se précipite :  
 Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,  
 Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.  
 L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,  
 Comme de vils troupeaux réservés au carnage,  
 Et croit ne rencontrer que désordre & qu'effroi.  
 Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.

( à Joas. )

Venez, cher rejetton d'une vaillante race,  
 Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.

\* Abraham.

Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir ,  
Et périssez du moins en Roi , s'il faut périr.

( à un Lévite. )

Suivez-le , Josabet. Vous , donnez-moi ces armes.

( au Chœur. )

Enfans , offrez à Dieu vos innocentes larmes.

## S C E N E V I.

S A L O M I T H , L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R. *chante.*

**P**ARTEZ , enfans d'Aaron , partez.  
Jamais plus illustre querelle  
De vos aïeux n'arma le zèle.

Partez , enfans d'Aaron , partez.

C'est votre Roi , c'est Dieu pour qui vous combattez.

U N E V O I X *seule.*

Où sont les traits que tu lances ,  
Grand Dieu , dans ton juste courroux ?  
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

U N E A U T R E.

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontés ?  
Dans l'horreur qui nous environne  
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?  
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

L E C H Œ U R.

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontés ?

U N E V O I X *seule.*

C'est à toi que dans cette guerre  
Les flèches des méchans prétendent s'adresser.  
Faisons , disent-ils , cesser  
Les fêtes de Dieu sur la terre.

De son joug importun délivrons les mortels.

Massacrions tous ses saints. Renversons ses autels.

Que de son nom , que de sa gloire  
Il ne reste plus de mémoire.

Que ni lui , ni son Christ ne regnent plus sur nous.

L E C H Œ U R.

Où sont les traits que tu lances ,  
Grand Dieu , dans ton juste courroux ?  
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

U N E V O I X *seule.*

Triste reste de nos Rois ,  
Chère & dernière fleur d'une tige si belle ,  
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle  
Te verrons-nous tomber une seconde fois !  
Prince aimable , dis-nous , si quelque ange au berceau  
Contre tes assassins prit soin de te défendre ?  
Ou si dans la nuit du tombeau  
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

U N E A U T R E.

D'un père & d'un aïeul contre toi révoltés ,  
Grand Dieu , les attentats lui sont-ils imputés ?  
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

L E C H Œ U R.

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontés ?  
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

U N E D E S F I L L E S D U C H Œ U R , *sans chanter.*

Chères sœurs , n'entendez-vous pas  
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

S A L O M I T H.

J'entends même les cris des barbares soldats ,  
Et d'horreur j'en frissonne.  
Courons , fuyons , retirons-nous.  
A l'ombre salutaire  
Du redoutable sanctuaire.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien ! que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière.  
 Peut-être nous touchons à notre heure dernière.  
 Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.  
 Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.  
 O Ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte  
 A l'aspect de ce Roi racheté du tombeau !  
 Ma sœur ! on voit encor la marque du couteau.  
 On voit paroître aussi sa fidèle nourrice,  
 Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,  
 Gardoit ce cher dépôt, & n'avoit de ses soins  
 Que les yeux de ma mère, & que Dieu pour témoins.  
 Nos Lévites pleuroient de joie & de tendresse,  
 Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.  
 Lui, parmi ces transports, affable & sans orgueil,  
 A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,  
 Juroit de se régler par leurs avis sincères,  
 Et les appelloit tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au-dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.

Des enfans de Lévi la troupe partagée  
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.  
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas ,  
 Et crier pour signal : vive le Roi Joas.  
 Mais mon père défend que le Roi se hasarde ,  
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.  
 Cependant Athalie , un poignard à la main ,  
 Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.  
 Pour les rompre , elle attend les fatales machines ,  
 Et ne respire enfin que sang & que ruines.  
 Quelques Prêtres , ma sœur , ont d'abord proposé  
 Qu'en un lieu souterrain , par nos pères creusé ,  
 On renfermât du moins notre arche précieuse.  
 O crainte ! a dit mon père , indigne , injurieuse !  
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours ,  
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours ,  
 Des dieux des nations tant de fois triomphante ,  
 Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente !  
 Ma mère , auprès du Roi , dans un trouble mortel ,  
 L'œil tantôt sur ce Prince & tantôt sur l'autel ,  
 Muette , & succombant sous le poids des allarmes ,  
 Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.  
 Le Roi de tems en tems la presse entre ses bras ,  
 La flatte . . . Chères sœurs , suivez toutes mes pas ;  
 Et , s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse ,  
 Allons , qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés :  
 Qui fait courir ainsi ces Lévités troublés ?  
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?  
 Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Disipez vos allarmes.  
 Dieu nous envoie Abner.



## SCENE I I.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES,  
LE CHŒUR.

JOAD.

EN croirai-je mes yeux,  
Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux  
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?  
On disoit que d'Achab la fille sacrilège  
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,  
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle & mon courage.  
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.  
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,  
J'attendois que le temple en cendres consumé,  
De tant de flots de sang non encore assouvie,  
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,  
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois  
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel fait seul ce qui se passe.  
Elle m'a fait venir, & d'un air égaré :  
Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,  
Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,  
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.  
Ses Prêtres toutefois, mais il faut se hâter,  
A deux conditions peuvent se racheter.  
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance  
Un trésor dont je fais qu'ils ont la connoissance.

Par votre Roi David autrefois amassé,  
 Sous le sceau du secret au Grand-Prêtre laissé.  
 Va, dis leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.

J O A D.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

A B N E R.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet  
 Vous gardiez de David quelque trésor secret;  
 Et tout ce que des mains de cette Reine avare  
 Vous avez pu sauver & de riche & de rare,  
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins  
 Viennent briser l'autel, brûler les Chérubins;  
 Et portant sur notre arche une main téméraire,  
 De votre propre sang souiller le sanctuaire?

J O A D.

Mais fieroit-il, Abner, à des cœurs généreux  
 De livrer au supplice un enfant malheureux,  
 Un enfant que Dieu même à ma garde confie,  
 Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

A B N E R.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant  
 Qu'Athalie oubliât un enfant innocent;  
 Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,  
 Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente!  
 Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?  
 Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?  
 Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?  
 Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,  
 Moïse, par sa mère au Nil abandonné,  
 Se vit presque en naissant à périr condamné.  
 Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,  
 Fit par le tyran même élever son enfance.  
 Qui fait ce qu'il réserve à votre Eliacin;  
 Et si, lui préparant un semblable destin,  
 Il n'a point de pitié déjà rendu capable  
 De nos malheureux Rois l'homicide implacable?  
 Du moins, & Josabet comme moi l'a pu voir,  
 Tantôt à son aspect je l'ai vu s'é mouvoir.

J'ai vu de son courroux tomber la violence ,  
( à *Josabet.* )

Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?  
Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger ,  
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger  
Vous, son fils, tout ce peuple, & que le feu dévore  
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?  
Que feriez vous de plus, si des Rois vos aïeux  
Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

J O S A B E T *bas à Joad.*

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse :  
Que ne lui parlez-vous ?

J O A D.

Il n'est pas tems, Princesse.

A B N E R.

Le tems est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.  
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,  
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,  
Demande le signal & presse le carnage.  
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?  
Au nom du lieu si saint, qui n'est ouvert qu'à vous,  
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,  
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,  
De ce coup imprévu songeons à nous parer.  
Donnez-moi seulement le tems de respirer.  
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures  
Pour assurer le temple & venger ses injures.  
Mais je vois que mes pleurs & que mes vains discours,  
Pour vous persuader, sont un foible secours.  
Votre austère vertu n'en peut être frappée.  
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;  
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,  
Abner puisse du moins mourir en combattant.

J O A D.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.  
De tant de maux, Abner, détournons la menace,  
Il est vrai, de David un trésor est resté,  
La garde en fut commise à ma fidélité,



D'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière ,  
 Que mes soins vigilans cachotent à la lumière ;  
 Mais puisqu'à votre Reine il faut le découvrir ,  
 Je vais la contenter , nos portes vont s'ouvrir.  
 De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée.  
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée  
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrette fureur.  
 Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.  
 Des Prêtres , des enfans lui feroient-ils quelque ombre ?  
 De sa suite avec vous qu'elle regle le nombre.  
 Et quant à cet enfant si craint , si redouté ,  
 De votre cœur , Abner , je connois l'équité ,  
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.  
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;  
 Et je vous ferai juge entre Athalie & lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà , Seigneur , sous mon appui.  
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD , JOSABET , ZACHARIE , SALOMITH ,  
 ISMAËL , DEUX LÉVITES , LE CHŒUR.

JOAD.

GRAND Dieu , voici ton heure , on ramène ta proie.  
 Ismaël , écoutez. *( Il lui parle bas. )*

JOSABET.

Puissant maître des cieus ,  
 Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux ,  
 Lorsque lui déroband tout le fruit de son crime ,  
 Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez , sage Ismaël , ne perdez point de tems.  
 Suivez de point en point ces ordres importans.

Sur-tout , qu'à son entrée , & que sur son passage ;  
 Tout d'un calme profond lui présente l'image.  
 Vous , enfans , préparez un trône pour Joas.  
 Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.  
 Faites venir aussi sa fidèle nourrice ,  
 Princesse , & de vos pleurs que la source tarisse.

( à un Lévite. )

Vous , dès que cette Reine , ivre d'un fol orgueil ,  
 De la porte du temple aura passé le seuil ,  
 Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière ,  
 Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière  
 Dans le camp ennemi jette un subit effroi.  
 Appelez tout le peuple au secours de son Roi.  
 Et faites retentir jusques à son oreille  
 De Joas conservé l'étonnante merveille.  
 Il vient.

## S C E N E I V.

JOAS , JOAD , JOSABET , ZACHARIE ,  
 SALOMITH , AZARIAS , TROUPES DE  
 PRÊTRES ET DE LÉVITES , LE CHŒUR.

JOAD.

LÉVITES saints , Prêtres de notre Dieu ,  
 Par-tout , sans vous montrer , environnez ce lieu.  
 Et , laissant à mes soins gouverner votre zèle ,  
 Pour paroître , attendez que ma voix vous appelle.

( Ils se cachent tous. )

Roi , je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis ,  
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.  
 Celle dont la fureur poursuivre votre enfance ,  
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.  
 Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous  
 L'Ange exterminateur est debout avec nous.

Montez sur votre trône , & . . . Mais la porte s'ouvre.  
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

( *Il tire un rideau.* )

Vous changez de couleur , Princesse !

JOSABET.

Ah ! sans pâlir ,

Puis je voir d'assassins le temple se remplir !

Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.

Tout est en sûreté.

## SCÈNE V.

ATHALIE , JOAS *caché derrière le rideau* , JOAD ,  
JOSABET , ABNER , *Suite d'Athalie.*

ATHALIE à Joad.

TE voilà , séducteur ,  
De ligue , de complots pernicieux auteur ,  
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances ,  
Eternel ennemi des suprêmes puissances.  
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :  
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?  
Il laisse à mon pouvoir & son temple & ta vie.  
Je devrois sur l'autel , où ta main sacrifie ,  
Te ... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.  
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.  
Cet enfant , ce trésor , qu'il faut qu'on me remette ,  
Où sont-ils ?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite ,  
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.

( *Le rideau se tire.* )

Paroissez , cher enfant , digne sang de nos Rois.

*Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône ; sa Nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, & près de lui Zacharie & Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs Lévites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.*

Connois-tu l'héritier du plus saint des Monarques,  
Reine ? De ton poignard connois du moins ces marques.  
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Okosias.  
Peuples, & vous Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE à Joas.

Perfide !

JOAS.

Vois-tu cette Juive fidelle,  
Dont tu fais bien qu'alors il suçoit la mammelle ?  
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.  
Ce temple le reçut, & Dieu l'a conservé.  
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta foute à cet enfant, traître, sera funeste.  
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAS.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi.

*Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, & les Lévites armés entrent de tous côtés sur la Scène.*

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! O Reine infortunée.  
D'armes & d'ennemis je suis environnée.

JOAS.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,  
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.  
Ce Dieu, que tu bravois, en nos mains t'a livrée.  
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats ?  
Lâche Abner , dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine , Dieu m'est témoin . . .

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu , traître ,

Et venge-moi.

ABNER *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! Sur mon maître !

ATHALIE.

Lui Joas ? Lui , ton Roi : Songez , méchans , songez  
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.

J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.  
On vient à mon secours. Tremblez , troupe rebelle.

SCÈNE VI.

ISMAEL , JOAS , JOAD , ATHALIE ,  
*& tous les Acteurs de la Scène précédente.*

ISMAEL à Joad.

SEIGNEUR , le temple est libre & n'a plus d'ennemis.  
L'étranger est en fuite , & le Juif est soumis.  
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée ,  
La voix du Tout-puissant a chassé cette armée.  
Nos Lévités , du haut de nos sacrés parvis ,  
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils ,  
Ont conté son enfance au glaive dérobée ,  
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.  
Par-tout en même tems la trompette a sonné.  
Et ses sons & leurs cris , dans son camp étonné ,  
Ont répandu le trouble & la terreur subite  
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.  
Les Tyriens , jettant armes & boucliers ,  
Ont par divers chemins disputé les premiers.

Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.  
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,  
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.  
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,  
 Femmes, vieillards, enfans, s'embrassent avec joie,  
 Bénissent le Seigneur, & celui qu'il envoie.  
 Tous chantent de David le fils ressuscité.  
 Baal est en horreur dans la sainte cité.  
 De son temple profane on a brisé les portes.  
 Mathan est égorgé.

## ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.  
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.  
 Je vois d'Okosias & le port & le geste.  
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.  
 David, David triomphe. Achab seul est détruit.  
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !  
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,  
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :  
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,  
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,  
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.  
 Qu'il regne donc ce fils, ton soin & ton ouvrage !  
 Et, que pour signaler son empire nouveau,  
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !  
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.  
 Que dis-je souhaiter ? Je me flatte, j'espère,  
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,  
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,  
 On verra de David l'héritier détestable,  
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,  
 Et venger Athalie, Achab & Jéfabel.

(*Athalie sort, les Lévités la suivent.*)

## JOAS.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,  
 Et que la sainteté n'en soit point profanée.

Allez, factés vengeurs de vos Princes meurtris,  
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.  
 Quelque audacieux embrasse sa querelle,  
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER,  
 & tous les Acteurs de la Scène précédente.

JOAS descendu de son trône.

DIEU qui voyez mon trouble & mon affliction,  
 étournez loin de moi sa malédiction,  
 ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.  
 Faites que Joas meure, avant qu'il vous oublie.

JOAD aux Lévites.

Appellez tout le peuple, & montrons-lui son Roi.  
 Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.  
 Oï, Prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance  
 de Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,  
 saintement confus de nos égaremens,  
 nous rengager à lui par de nouveaux sermens.  
 À venir auprès du Roi reprenez votre place.

SCÈNE DERNIÈRE.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, & tous les Acteurs  
 de la Scène précédente.

JOAD au Lévite.

Est bien, de cette impie a-t-on puni l'audace?

UN LÉVITE.

Il fer a de sa vie expié les horreurs.  
 Jérusalem, long-tems en proie à ses fureurs,

De son joug odieux à la fin soulagée ,  
Avec joie en son sang la regarde plongée.

J O A D.

Par cette fin terrible , & dûe à ses forfaits ,  
Apprenez , Roi des Juifs , & n'oubliez jamais ,  
Que les Rois dans le Ciel ont un juge sévère ,  
L'innocence un vengeur , & l'orphelin un père.

F I N.







PLAN DU IER. ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SCENE I.

*IPHIGENIE* vient avec une captive Grecque , qui s'étonne de sa tristesse , & lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire , dit *Iphigénie* , si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu vois avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée , & je triomphois de la douleur commune , qui est répandue dans cette isle , où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai vu que j'étois à Mycène dans la maison de mon père. Il m'a semblé que mon père & ma mère nageoient dans le sang , & que moi-même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frère Oreste. Hélas , mon cher Oreste ! Mais , Madame , vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe. Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de

grands malheurs dans ma famille. Les Rois sont sujets à de grands changemens. Ah ! si je t'avois perdu , mon cher frère Oreste , sur qui seul j'ai fondé mes espérances. Car enfin j'ai plus sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce sacrifice ou mon père m'avoit condamnée dans l'Aulide. Tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi , & tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours. Mais , Madame , quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une isle détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec , on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? Que ne répondez-vous à l'amour du Prince ? Eh ! que me servir de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance , & je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas. Car que d'apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée da le moment qu'on alloit la sacrifier pour le salut de Grèce , fût la fille du Général de la Grèce ! Mais voyez ce Prince.

## SCENE II.

Qu'avez-vous , Prince ? D'où vient ce désordre & cette émotion ? Madame , je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai été avec vous les sacrifices de cette isle ; je me réjouis de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette triste occupation , & cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier. Comment , Seigneur ? m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple contre lesquels ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer

les ai trouvés à la porte du temple qui vendoient chèrement leur vie , & qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même : j'ai défarmé le peuple , & ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole : on les a amenés malgré moi à mon père ; & vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle , & on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin , Madame , ou je ne pourrai , ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le Roi mon père.

S C E N E III.

Quoi ! Madame , vous êtes encore ici ? Ne devriez-vous pas être dans le temple , pour remercier la déesse , de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice , & vous reviendrez ensuite , afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

S C E N E IV.

*Iphigénie sort , & le Prince fait quelques efforts pour obtenir de son père la vie de ces deux Grecs , afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le Roi le maltraite , & lui dit que ce sont là des sentimens qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche sa passion qu'il a pour une esclave. Et qui vous dit , Seigneur , que c'est une esclave ? Et quelle autre qu'une esclave , dit le Roi , auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ? Quoi ! ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici ? Avez-*

vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel ? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eue : & au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. *Le Prince sort, déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.*

## S C E N E V.

*Le Roi témoigne à son Confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore ? Allons, & demandons à la déesse parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentimens plus dignes de lui.*

*Fin du premier Acte.*



Œ U V R E S

D I V E R S E S ,

*E N V E R S E T E N P R O S E .*





# Œ U V R E S

D I V E R S E S ,

*EN VERS ET EN PROSE.*

---

LA NYMPHE DE LA SEINE.

A LA REINE.

O D E.

GRANDE Reine , de qui les charmes  
S'assujettissent tous les cœurs ,  
Et de nos discordes vainqueurs ,  
Pour jamais ont tari nos larmes ;  
Princesse , qui voyez soupirer dans vos fers  
Un Roi , qui de son nom remplit tout l'univers ,  
Et faisant son destin , faites celui du monde ;  
Régnez , belle THÉRESE , en ces aimables lieux  
Qu'arrose le cours de mon onde ,  
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la Nymphé de la Seine.  
C'est moi , dont les illustres bords  
Doivent posséder les trésors  
Qui rendoient l'Espagne si vaine.

Ils sont des plus grands Rois l'agréable séjour ,  
 Ils le sont des plaisirs , ils le sont de l'amour.  
 Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire.  
 Je reçois les tributs de cent fleuves divers ;  
     Mais de couler sous votre empire ,  
 C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt , sur mon rivage ,  
 On verra luire de beaux jours !  
 Oh ! combien de nouveaux amours  
 Me viennent des rives du Tage !  
 Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !  
 Que je vois après vous de graces & d'appas  
 Qui s'en vont amener une saison nouvelle !  
 L'air sera toujours calme , & le ciel toujours clair ;  
     Et près d'une saison si belle ,  
 L'âge d'or seroit pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes  
 Il est agréable de voir ,  
 Que les Aquilons sans pouvoir  
 N'osent plus gronder sur nos têtes ?  
 Que le repos est doux après de longs travaux !  
 Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !  
 Qu'après un long hyver le printems a de charmes ;  
 Aussi , quoique ma joie excède mes souhaits ,  
     Qui n'auroit point senti d'alarmes !  
 Pourroit-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avois perdu toute espérance ,  
 Tant chacun croyoit mal aisé ,  
 Que jamais le Ciel appaisé  
 Dût rendre le calme à la France.

Mes champs avoient perdu leurs moissons & leurs fleurs ;  
 Je roulois dans mon sein moins de flots que de pleurs ;  
 La tristesse & l'effroi dominoient sur mes rives.  
 Chaque jour m'apportoît quelques malheurs nouveaux.  
     Mes nymphes pâles & craintives  
 A peine s'assuroient dans le fond de mes eaux.



De tant de malheurs affligée,  
 Je parus un jour sur mes bords,  
 Pensant aux funestes discords  
 Qui m'ont si long-tems outragée ;  
 Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des Cieux,  
 Amour, qui me flattant de la voix & des yeux :  
 Triste nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine ;  
 Je te prépare un sort si charmant & si doux,  
 Que bientôt je veux que la Seine  
 Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

Je t'amène, après tant d'années,  
 Une paix, de qui les douceurs,  
 Sans aucun mélange de pleurs,  
 Feront couler tes destinées.

Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,  
 Une Reine viendra, sur les pas de la paix,  
 Comme on voit le soleil marcher après l'aurore.  
 Des rives du couchant elle prendra son cours ;  
 Et cet astre surpasse encore  
 Celui que l'Orient voit naître tous les jours.

Non que j'ignore la vaillance  
 Et les miracles de ton Roi ;  
 Et que, dans ce commun effroi,  
 Je doive craindre pour la France.

Je fais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hafards ;  
 Que livrer des combats & forcer des remparts  
 Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes.  
 Je fais tout ce qu'a fait son bras victorieux ;  
 Et que plusieurs de nos Dieux mêmes  
 Par de moindres exploits ont mérité les Cieux.

Mais c'est trop peu pour son courage  
 De tous ces exploits inouis.  
 Il faut désormais que LOUIS  
 Entreprenne un plus grand ouvrage.

Il n'a que trop tenté le hafard des combats ;  
 L'Espagne fait assez la valeur de son bras ;

Affez elle a fourni de lauriers à sa gloire.  
 Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour ;  
 Et que pour dernière victoire ,  
 Elle fournisse encore un myrte à son amour.

THÉRESE est l'illustre conquête  
 Où doivent tendre tous ses vœux.  
 Jamais un myrte plus fameux  
 Ne sauroit couronner sa tête.

Le Ciel , qui les avoit l'un pour l'autre formés ,  
 Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.  
 Elle est digne de lui , comme il est digne d'elle.  
 Des Reines & des Rois chacun est le plus grand ;  
 Et jamais conquête si belle  
 Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.

A son exemple tous les Princes  
 Ne songeront plus désormais ,  
 Qu'à faire refleurir la paix  
 Et le calme dans leurs provinces.

L'abondance par-tout ramenera les jeux.  
 Les regrets & les soins s'enfuiront devant eux.  
 Toutes craintes seront pour jamais étouffées.  
 Les glaives renfermés ne verront plus le jour ,  
 Ou bien se verront en trophées  
 Par les mains de la paix consacrés à l'amour.

Cependant LOUIS & THÉRESE  
 Passeront leur âge en ces li ux ;  
 Et plus satisfaits que les Dieux ,  
 Boiront le nectar à leur aise.

Je leur ferai cueillir , par de longues faveurs ,  
 Tout ce que mon empire a de fruits & de fleurs.  
 Je bannirai loin d'eux tout sujet de tristesse.  
 Je serai dans leur cœur , je serai dans leurs yeux ;  
 Et c'est pour les suivre sans cesse ,  
 Que tu me vois quitter la demeure des Cieux.

Les plaisirs viendront sur mes traces  
 Charmer tes peuples réjouis.  
 La victoire suivra LOUIS.  
 THÉRESE amenera les graces,

Les Dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.  
 Ton repos en durée égalera ton couts.  
 Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves ;  
 La gloire de ton nom remplira l'univers ;  
 Et la Seine sur tous les fleuves  
 Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Mais il est tems que je me rende  
 Vers le bel astre de ton Roi :  
 Adieu , nymphe , console-toi  
 Sur une espérance si grande.

THÉRESE va venir , ne répands plus de pleurs ?  
 Prépare seulement des lauriers & des fleurs ,  
 Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême.  
 Ainsi finit amour , me laissant à ces mots :  
 Et je courus , à l'heure même ,  
 Conter mon aventure aux nymphes de mes flots.

O Dieux ! que la seule pensée  
 De voir un astre si charmant ,  
 Leur fit oublier promptement  
 Toute leur misère passée !

Que le Tage souffrit ! Quels furent ses transports ,  
 Quand l'amour lui ravit l'ornement de ses bords !  
 Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre !  
 Ses nymphes , de regret , prirent toutes le deuil ;  
 Et si leurs jours pouvoient s'éteindre ,  
 La douleur auroit pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages ,  
 Dont nos jours étoient obscurcis ,  
 Devant vous furent éclaircis ,  
 Et n'enfantèrent plus d'orages.

Nos maux , de votre main , eurent leur guérison ;  
 Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horison ;  
 La terre , sous vos pas , devint même fertile.  
 Le soleil , étonné de tant d'effets divers ,  
 Eut peur de se voir inutile ,  
 Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente renommée,  
 Ne pouvant cacher ses transports,  
 Vint m'entretenir sur ces bords  
 De l'objet qui l'avoit charmée.

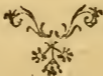
O Dieu, que ses discours accrûrent mes desirs !  
 Que je sentis, dès-lors, de joie & de plaisirs  
 A vous ouïr nommer si charmante & si belle !  
 Sa voix seule arrêta la course de mes eaux ;  
 Les zéphirs en foule autour d'elle  
 Cessèrent, pour l'ouïr, d'agiter mes roseaux.

Tout l'or dont se vante le Tage,  
 Tout ce que l'Inde sur ses bords  
 Vit jamais briller de trésors,  
 Sembloit être sur mon rivage.

Qu'étoit-ce, toutefois, de ce grand appareil,  
 Dès qu'on jettoit les yeux sur l'éclat nompareil  
 Dont vos seules beautés vous avoient entourée ?  
 Je fais bien que Junon parut moins belle aux Dieux,  
 Et moins digne d'être adorée,  
 Lorsqu'en nouvelle Reine elle entra dans les Cieux.

Régnez donc, Princesse adorable,  
 Sans jamais quitter le séjour  
 De ce beau rivage, où l'amour  
 Vous doit être si favorable.

Si l'on en croit ce Dieu, vous y devez cueillir  
 Des roses que sa main gardera de vieillir,  
 Et qui d'aucun hyver ne craindront l'insolence ;  
 Tandis qu'un nouveau Mars, sorti de votre sein,  
 Ira couronner sa vaillance  
 De la palme qui croît aux rives du Jourdain.



## L A R E N O M M É E

## A U X M U S E S.

## O D E.

ON alloit oublier les filles de mémoire ;  
 Et parmi les mortels ,  
 L'ignorance & l'erreur alloient ternir leur gloire ;  
 Et briser leurs autels.

Il falloit qu'un héros , de qui la terre entière  
 Admire les exploits ,  
 Leur offrît un asyle , & fournît de matière  
 A leurs divines voix.

Elles étoient au ciel , & la Nymphé qui vole ,  
 Et qui parle toujours ,  
 Ne les vit pas plutôt qu'elle prit la parole ,  
 Et leur tint ce discours :

Puisqu'un nouvel Auguste , aux rives de la Seine ;  
 Vous appelle en ce jour ,  
 Muses , pour voir LOUIS , abandonnez sans peine  
 Le céleste séjour.

Aussi-bien voyez-vous que plusieurs des Dieux même ;  
 De sa gloire éblouis ,  
 Prisent moins le nectar que le plaisir extrême  
 D'être auprès de LOUIS.

A peine marchoit-il , que la fille sacrée  
 Qui se plaît aux combats ,  
 Et Thémis qui préside aux balances d'Astrée  
 Conduisirent ses pas.

Les vertus qui , dès-lors , suivirent leur exemple ,  
 Virent avec plaisir  
 Que le cœur de LOUIS étoit le plus beau temple  
 Qu'elles pussent choisir.

Aussi prompté que tout , nous vîmes la victoire  
 Suivre ses étendards ,  
 Jurant qu'à si haut point elle mettroit sa gloire ,  
 Qu'on le prendroit pour Mars.

On fait qu'elle marchoit devant cet Alexandre ;  
 Et que , plus d'une fois ,  
 Elle arrêta la paix toute prête à descendre  
 Sur l'empire François.

Mais enfin , ce héros plus craint que le tonnerre ,  
 Après tant de hauts faits ,  
 A trouvé moins de gloire à conquérir la terre ,  
 Qu'à ramener la paix.

Ainsi , près de LOUIS , cette aimable Déesse  
 Etablit son séjour ;  
 Et de mille autres Dieux , qui la suivent sans cesse ,  
 Elle peupla sa cour.

Entre les Déeses , dont l'immortelle gloire  
 Parut en ces bas lieux ,  
 On vit venir THÉRESÉ ; & sa beauté fit croire  
 Quelle venoit des cieux.

Vous-même , en la voyant , avouerez que l'Aurore  
 Jette moins de clartés ,  
 Eût-elle tout l'éclat & les habits encore  
 Dont vous la revêtez.

Mais quoique dans la paix LOUIS semble se plaire ,  
 Quel orgueil aveuglé  
 Osera s'exposer aux traits de sa colère ,  
 Sans en être accablé ?

Ah ! si ce grand héros vous paroît plein de charmes  
Dans le sein de la paix !  
Que vos yeux le verront terrible sous les armes ,  
S'il les reprend jamais !

Vous le verrez voler , plus vîte que la foudre ,  
Au milieu des hafards ,  
Faire ouvrir les cités , ou renverser en poudre  
Leurs superbes remparts.

Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles  
Et de faits inouis !  
Et , qu'en si beau sujet , vous plairez aux oreilles  
Des peuples de LOUIS !

Songez de quelle ardeur vous ferez échauffées ,  
Quand , pour vous écouter ,  
Vous trouverez ce Prince à l'ombre des trophées  
Qu'il viendra de planter.

Ainsi le grand Achille , assis près des murailles  
Où l'on pleuroit Hector  
De ses braves aïeux écoutoit les batailles ,  
Et les siennes encor.

Quoi que fasse LOUIS , soit en paix , soit en guerre.  
Il vous peut inspirer  
Des chants harmonieux , qui de toute la terre  
Vous feront admirer.

Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Euridice ;  
Quoi qu'on dise de lui ,  
Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse  
Voir encore aujourd'hui.

Je vous promets bien plus : la fortune sensible  
A des charmes si doux ,  
Laissera désormais la rigueur inflexible  
Qu'elle eut toujours pour vous.

En vain , de vos lauriers , on se paroît la tête !  
 Et vos chantres fameux  
 Etoient les plus fujets aux coups de la tempête ,  
 Et les plus malheureux.

C'est en vain qu'autrefois les lions & les arbres  
 Vous suivoient pas-à-pas ;  
 La fortune , toujours plus dure que les marbres ,  
 Ne s'en émouvoit pas.

Mais ne la craignons plus. LOUIS , contre sa haine ,  
 Vous protège aujourd'hui ;  
 Et , près de cet Auguste , un illustre Mécène  
 Vous promet son appui.

Les soins de ce grand homme appaiseront la rage  
 De vos fiers ennemis ;  
 Et , quoi qu'il vous promette , il fera davantage  
 Qu'il ne vous a promis.


Venez donc , puisqu'enfin vous ne sauriez élire  
 Un plus charmanr séjour ,  
 Que d'être auprès d'un Roi , dont le mérite attire  
 Tant de Dieux à sa cour.

Moi-même , auprès de lui , je ferois ma demeure ,  
 Si ses exploits divers  
 Ne me contraignoient pas de voler , à toute heure ,  
 Au bout de l'univers.

Là finit son discours , & la troupe immortelle  
 Qui l'avoit écouté ,  
 Voulut voir le héros , que la Nymphe fidelle  
 Leur avoit tant vanté.

Sa présence effaça , dans leur ame charmée ,  
 Le souvenir des cieux ;  
 Et , dans le même instant , la prompte renommée  
 L'alla dire en tous lieux.




 I D Y L L E

## S U R L A P A I X.

U N plein repos favorise vos vœux ,  
Peuples , chantez la paix qui vous rend tous heureux ;

Un plein repos favorise nos vœux ,  
Chantons , chantons la paix qui nous rend tous heureux ;

Charmante paix , délices de la terre ,  
Fille du ciel , & mère des plaisirs ,  
Tu reviens combler nos desirs ;  
Tu bannis la terreur , & les tristes soupirs ,  
Malheureux enfans de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;  
Chantons , chantons la paix qui nous rend tous heureux ;

Tu rends le fils à sa tremblante mère.  
Par toi la jeune épouse espère  
D'être long-tems unie à son époux aimé.  
De ton retour le laboureur charmé  
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère  
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle ;  
Tu rends le jour plus pur , & la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;  
Chantons , chantons la paix qui nous rend tous heureux ;

Mais quelle main puissante & secourable  
A rappelé du ciel cette paix adorable ?  
Quel Dieu , sensible aux vœux de l'univers ,  
A replongé la discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres  
 Par qui sont brisés les remparts.  
 Déjà marchoit devant les étendards,  
 Bellone, les cheveux épars,  
 Et se flattoit d'éterniser les guerres  
 Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes  
 Un calme si profond succède à tant d'allarmes.

Un héros, des mortels l'amour & le plaisir,  
 Un Roi victorieux vous a fait ce loisir.

Un héros; des mortels l'amour & le plaisir,  
 Un Roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,  
 Vaincus cent fois, & cent fois supplians,  
 En leur fureur de nouveau s'oublians  
 Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux,  
 Qui menaçoient d'armer la terre entière?  
 Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière.  
 Ils ont vu ce ( 1 ) roc sourcilleux,  
 De leur orgueil l'espérance dernière,  
 De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour & le plaisir,  
 Un Roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore.  
 La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,  
 Et sur les bords par le soleil brûlés.  
 De son courroux vengeur sur le rivage More  
 La terre fume encore.

( 1 ) Luxembourg.

Malheureux les ennemis  
De ce Prince redoutable !  
Heureux les peuples soumis  
A son empire équitable ;

Chantons , bergers , & nous réjouissons.  
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.  
Le calme dont nous jouissons ,  
N'est plus sujet aux tempêtes.  
Chantons , bergers , & nous réjouissons.  
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.  
Le bonheur dont nous jouissons ,  
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

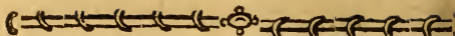
De ces lieux l'éclat & les attraits ,  
Ces fleurs odorantes ,  
Ces eaux ( 1 ) bondissantes ,  
Ces ombrages frais ,  
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.  
De ces lieux l'éclat & les attraits  
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages ;  
Nos jardins ne lui déplaisent pas.  
Arbres épais , redoublez vos ombrages.  
Fleurs , naissiez sous ses pas.  
O ciel ! ô saintes destinées !  
Qui prenez soin de ses jours florissans ,  
Retranchez de nos ans  
Pour ajouter à ses années.

Qu'il regne ce héros , qu'il triomphe toujours.  
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire.

Que le cours de ses ans dure autant que le cours  
De la Seine & de la Loire.  
Qu'il regne ce héros , qu'il triomphe toujours.  
Qu'il vive autant que sa gloire.

( 1 ) *La Cascade de Sceaux.*



## EPIGRAMMES.

## I.

Sur l'*Iphigénie* de le Clerc.

ENTRE le Clerc & son ami Coras ,  
 Deux grands auteurs , rimans de compagnie ;  
 N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats ,  
 Sur le propos de leur *Iphigénie*.  
 Coras lui dit : la pièce est de mon crû.  
 Le Clerc répond , elle est mienne & non vôtre.  
 Mais aussitôt que la pièce eut paru ,  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

---

## II.

UN ordre , hier venu de Saint-Germain ,  
 Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.  
 Notre Archevêque & cinquante-deux autres  
 Successeurs des Apôtres ,  
 S'y trouveront. Or de savoir quel cas  
 S'y traitera , c'est encore un mystère.  
 C'est seulement chose très-claire  
 Que nous avons cinquante-deux prélats.  
 Qui ne résident pas.



## I I I.

Sur le *Germanicus de Pradon.*

QUE je plains le destin du grand Germanicus !  
 Quel fut le prix de ses rares vertus !  
 Persécuté par le cruel Tibère ,  
 Empoisonné par le traître Pison ,  
 Il ne lui restoit plus , pour dernière misère ,  
 Que d'être chanté par Pradon.

## I V.

Sur le *Sesostris de Longepierre.*

CE fameux conquérant , ce vaillant Sésostris ,  
 Qui jadis en Egypte , au gré des destinées ,  
 Vêquit de si longues années ,  
 N'a vécu qu'un jour à Paris.

## V.

Sur *Andromaque.*

LE vraisemblable est peu dans cette pièce ,  
 Si l'on en croit & d'Olonne & Créqui.  
 Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;  
 D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.



## V I.

Sur la même Tragédie.

**C**REQUI prétend qu'Oreste est un pauvre homme  
 Qui soutient mal le rang d'ambassadeur,  
 Et Créqui de ce rang connoît bien la splendeur :  
 Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

## V I I.

Sur la *Judith* de Boyer.

**A** SA Judith, Boyer, par aventure,  
 Etoit assis près d'un riche caissier,  
 Bien aise étoit, car le bon financier  
 S'attendrissoit & pleuroit sans mesure.  
 Bon gré vous fais, lui dit le vieux rimeur,  
 Le beau vous touche, & ne seriez d'humeur  
 A vous saisir pour une baliverne.  
 Lors le richard, en larmoyant, lui dit :  
 Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,  
 Si méchamment mis à mort par Judith.

## V I I I.

*L'origine des Sifflets.*

**C**ES jours passés, chez un vieil histrion,  
 Un chroniqueur émut la question,  
 Quand dans Paris commença la méthode  
 De ces sifflets qui sont tant à la mode.

Ce fut , dit l'un , aux pièces de *Boyer*.  
 Gens pour *Pradon* voulurent parier.  
 Non , dit l'acteur , je fais toute l'histoire ,  
 Que par degrés je vais vous débrouiller.  
*Boyer* apprit au parterre à bâiller.  
 Quant à *Pradon* , si j'ai bonne mémoire ,  
 Pommes sur lui volèrent largement ;  
 Mais quand sifflets prirent commencement ,  
 C'est , ( j'y jouois , j'en suis témoin fidèle )  
 C'est à l'*Aspar* \* du sieur de F \* \* \* .

## I X.

*Sur les complimens que le R O I reçut au sujet  
 de sa convalescence.*

GRAND Dieu , conserve-nous ce Roi victorieux  
 Que tu viens de rendre à nos larmes.  
 Mais durer à jamais des jours si précieux :  
 Que ce soient là nos dernières allarmes.  
 Empêche d'aller jusqu'à lui  
 Le noir chagrin , le dangereux ennui ,  
 Toute languueur , toute fièvre ennemie ,  
 Et les vers de l'Académie.

\* Cette Tragédie fut jouée en 1680. Elle n'eut que  
 trois représentations.



## X.

*Pour le portrait de M. Arnaud.*

SUBLIME en ses écrits, doux & simple de cœur,  
 Puisant la vérité jusqu'à son origine,  
 De tous ses longs travaux Arnaud sortit vainqueur,  
 Et soutint de la foi l'antiquité divine.  
 De la grace il perça les mystères obscurs ;  
 Aux humbles pénitens traça des chemins sûrs ;  
 Rappella le pécheur au joug de l'Évangile :  
 Dieu fut l'unique objet de ses desirs constans.  
 L'Église n'eut jamais, même en ses premiers tems,  
 De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

## X I.

*Épitaphe de M. Arnaud.*

HAI des uns, chéri des autres,  
 Estimé de tout l'univers,  
 Et plus digne de vivre au siècle des Apôtres  
 Que dans un siècle si pervers,  
 Arnaud vient de finir sa carrière pénible.  
 Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur,  
 L'erreur d'ennemi plus terrible,  
 L'Église de plus ferme & plus grand défenseur.







## H Y M N E S

TRADUITES DU BREVIAIRE ROMAIN.

## LE LUNDI A MATINES.

*Somno refeētis artubus, &c.*

LANDIS que le sommeil réparant la nature  
Tient enchaînés le travail & le bruit,  
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,  
Pour te louer dans la profonde nuit.

DE dès notre réveil notre voix te bénisse :  
Qu'à te chercher notre cœur empressé  
Offre ses premiers vœux, & que par toi finisse  
Le jour par toi saintement commencé.

ASTRE, dont la présence écarte la nuit sombre,  
Viendra bientôt recommencer son tour :  
Vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,  
Disparaissez à l'approche du jour.

OUS t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes ;  
De tout péché rends nous purs à tes yeux ;  
Dis que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,  
Nous te chantions dans le repos des cieux.

AUCE, Père saint, notre ardente prière,  
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,  
Tu qui, tout éclatant de ta propre lumière,  
Regnes au ciel sans principe & sans fin.



## A L A U D E S.

*Splendor paternæ gloria , &c.*

SOURCE ineffable de lumière,  
Verbe , en qui l'Éternel contemple sa beauté,  
Astre , dont le soleil n'est que l'ombre grossière,  
Sacré jour , dont le jour emprunte sa clarté ;

LEVE-TOI , Soleil adorable,  
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour :  
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,  
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

PRIONS aussi l'auguste Père,  
Le Père , dont la gloire a devancé les tems,  
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,  
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfans.

DONNE-NOUS un ferme courage,  
Brise la noire dent du serpent envieux :  
Que le calme , grand Dieu , suive de près l'orage :  
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

GUIDE notre ame dans ta route,  
Rends notre corps docile à ta divine loi ;  
Remplis nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute  
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

QUE Christ soit notre pain céleste ;  
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur ;  
Yvres de ton esprit , sobres pour tout le reste,  
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

QUE la pudeur chaste & vermeille  
Imite sur leur front la rougeur du matin ;  
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;  
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'AURORE luit sur l'hémisphère :

Que Jesus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui ,  
 Jesus qui tout entier est dans son divin Père ,  
 Comme son divin Père est tout entier en lui.

GLOIRE à toi , Trinité profonde ,

Père , Fils , Esprit Saint : qu'on t'adore toujours ,  
 Tant que l'astre des tems éclairera le monde ,  
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

### LE MARDI A MATINES.

*Confors paterni luminis , &c.*

VERBE , égal au très-Haut , notre unique espérance ,  
 Jour éternel de la terre & des cieux ,  
 Que la paisible nuit nous rompons le silence :  
 Divin Sauveur , jette sur nous les yeux.

ÉPANDS sur nous le feu de ta grace puissante ;  
 Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;  
 Dissipe ce sommeil d'une ame languissante ,  
 Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.

CHRIST , sois favorable à ce peuple fidèle ,  
 Pour te bénir maintenant assemblé ;  
 Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle ;  
 Et de tes dons qu'il retourne comblé.

CAUCE , Père saint notre ardente prière ,  
 Verbe son Fils , Esprit leur nœud divin ,  
 Dieu qui , tout éclatant de ta propre lumière ,  
 Regnes au ciel sans principe & sans fin.



## A L A U D E S.

*Ales diei nuncius , &c.*

**L'**OISEAU vigilant nous réveille ,  
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :  
Jesus se fait entendre à l'ame qui sommeille ,  
Et l'appelle à la vie , où son jour nous conduit.

**QUITTEZ** , dit-il , la couche oisive ,  
Où vous ensevelit une molle langueur :  
Sobres , chastes , & purs , l'œil & l'ame attentive ;  
Veillez , je suis tout proche , & frappe à votre cœur.

**OUVRONS** donc l'œil à sa lumière ,  
Levons vers ce Sauveur & nos mains & nos yeux ,  
Pleurons & gémissons : une ardente prière  
Ecarte le sommeil , & pénètre les cieux.

**O CHRIST** , ô soleil de justice ,  
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement :  
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice ,  
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

**GLOIRE** à toi , Trinité profonde ,  
Pere , Fils , Esprit Saint : qu'on t'adore toujours ;  
Tant que l'astre des tems éclairera le monde ,  
Et quand les siècles même auront fini leur cours.



## LE MERCREDI A MATIN

*Rerum Creator optime , &c.*

**G**RAND Dieu , par qui de rien toute chose est formée,  
 Jette les yeux sur nos besoins divers ,  
 Romps ce fatal sommeil , par qui l'ame charmée  
 Dort en repos sur le bord des enfers.

**DAIGNE** , ô divin Sauveur , que notre voix implore,  
 Prendre pitié des fragiles mortels ,  
 Et vois , comme du lit , sans attendre l'aurore,  
 Le repentir nous traîne à tes autels.

**C'EST** là que notre troupe affligée , inquiète,  
 Levant au ciel & le cœur & les mains ,  
 Imite le grand Paul , & suit ce qu'un Prophète  
 Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

**NOUS** montrons à tes yeux nos maux & nos allarmes ;  
 Nous confessons tous nos crimes secrets ;  
 Nous t'offrons tous nos vœux , nous y mêlons nos larmes ;  
 Que ta bonté révoque tes arrêts.

**EXAUCÉ** , Père saint , notre ardente prière ,  
 Verbe son Fils , Esprit leur cœur divin ,  
 Dieu qui , tout éclatant de ta propre lumière ,  
 Regnes au ciel sans principe & sans fin.



## A LAUDES.

*Nox, & tenebræ, & nubila, &c.*

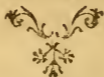
SOMBRE nuit, aveugles ténèbres,  
Fuyez, le jour s'approche, & l'olympé blanchit :  
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres  
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

LE soleil perce l'ombre obscure,  
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,  
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,  
Redonnent la couleur & l'ame à l'univers.

O CHRIST, notre unique lumière,  
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés ;  
Notre esprit t'est soumis ; entends notre prière,  
Et sous ton divin joug range nos volontés.

SOUVENT notre ame criminelle,  
Sur sa fausse vertu, téméraire s'endort :  
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,  
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

GLOIRE à toi, Trinité profonde, &c.



## LE JEUDI A MATINES:

*Nox atra rerum contegit, &c.*

DE toutes les couleurs que distinguoit la vue,  
 L'obscurcure nuit n'a fait qu'une couleur :  
 Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue  
 Demande ici tes yeux & ta faveur.

QU'AINSI prompt à guérir nos mortelles blessures ;  
 Ton feu divin dans nos cœurs répandu ,  
 Consomme pour jamais leurs passions impures ,  
 Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

EFFRAYÉS des péchés dont le poids les accable ,  
 Tes serviteurs voudroient se relever :  
 Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable ,  
 Et dans ton sang cherchent à se laver.

SECONDE leurs efforts, dissipe l'ombre noire ,  
 Qui dès longtems les tient enveloppés ;  
 Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire  
 Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

EXAUCE, Père Saint, notre ardente prière ,  
 Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin ,  
 Dieu qui, tout éclairant de ta propre lumière ,  
 Regnes au ciel sans principe & sans fin.



## A LAUDES.

*Lux ecce surgit aurea, &c.*

**L**ES portes du jour sont ouvertes,  
Le soleil peint le ciel de rayons éclatans :  
Loin de nous cette nuit, dont nos ames couvertes  
Dans le chemin du crime ont erré si longtems.

IMITONS la lumière pure  
De l'astre étincelant qui commence son cours,  
Ennemis du mensonge & de la fraude obscure,  
Et que la vérité brille en tous nos discours.

QUE ce jour se passe sans crime,  
Que nos langues, nos mains, nos yeux, soient innocens;  
Que tout soit chaste en nous, & qu'un frein légitime  
Aux loix de la raison asservisse les sens.

DU haut de sa sainte demeure  
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;  
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,  
Et la plus sombre nuit ne sauroit nous cacher.

GLOIRE à toi, Trinité profonde, &c.





## LE VENDREDI A MATINES.

*Tu Trinitatis unitas , &c.*

AUTEUR de toute chose , essence en trois unique,  
 Dieu tout-puissant , qui régis l'univers ,  
 Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique ,  
 Ecoute nous , & vois nos maux divers.

TANDIS que du sommeil le charme nécessaire  
 Ferme les yeux du reste des humains ,  
 Le cœur tout pénétré d'une douleur amère ,  
 Nous implorons tes secours souverains.

QUE tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale :  
 Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés  
 Ces objets dangereux que la ruse infernale  
 Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

QUE notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate  
 Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;  
 Que par l'impression du vice qui nous flatte  
 Tes feux sacrés n'y soient point affoiblis.

QU'AINSI , divin Sauveur , tes lumières célestes  
 Dans tes sentiers affermissant nos pas ,  
 Nous détournent toujours de ces pièges funestes ,  
 Que le démon couvre de mille appas.

EXAUCÉ , Père saint , notre ardente prière ,  
 Verbe son Fils , Esprit leur nœud divin ,  
 Dieu qui , tout éclatant de ta propre lumière ,  
 Regnes au ciel sans principe & sans fin.



## A L A U D E S.

*Æterna Cæli gloria , &c.*

**A**STRE , que l'Olympe révère ,  
 Doux espoir des mortels rachetés par ton sang ;  
 Verbe , Fils éternel du redoutable Père ,  
 Jésus , qu'une humble Vierge a porté dans son flanc :

AFFERMIS l'âme qui chancelle ,  
 Fais que , levant au ciel nos innocentes mains ,  
 Nous chantions dignement & ta gloire immortelle ;  
 Et les biens dont ta grace a comblé les humains.

L'ASTRE , avant-coureur de l'aurore ,  
 Du soleil qui s'approche annonce le retour ;  
 Sous le pâle horizon l'ombre se décolore ,  
 Leve-toi dans nos cœurs , chaste & bienheureux jour ,

Sois notre inséparable guide ,  
 Du siècle ténébreux perce l'obscurité ;  
 Défends-nous en tout tems contre l'attrait perfide  
 De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

QUE la foi dans nos cœurs gravée  
 D'un rocher immobile ait la stabilité :  
 Que sur ce fondement l'espérance élevée  
 Porte pour comble heureux l'ardente charité.

GLOIRE à toi , Trinité profonde ,  
 Père , Fils , Esprit Saint : qu'on t'adore toujours ,  
 Tant que l'astre des tems éclairera le monde ,  
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.



## LE SAMEDI A MATINES.

*Summæ Deus clementiæ , &c.*

O TOI ! qui , d'un œil de clémence ,  
 Vois les égaremens des fragiles humains ;  
 Toi , dont l'Être un en trois & le même en puissance  
 A créé ce grand tout soutenu par tes mains :

ETEINS ta foudre dans les larmes  
 Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés ,  
 Et que puisse ta grace , où brillent tes doux charmes ,  
 Te préparer un temple en nos cœurs épurés.

BRULE en nous de tes saintes flammes  
 Tout ce qui de nos sens excite les transports ,  
 Afin que , toujours prêts , nous puissions dans nos ames  
 Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

POUR chanter ici tes louanges ,  
 Notre zèle , Seigneur , a devancé le jour :  
 Fais qu'ainfi nous chantions un jour avec tes anges  
 Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

PÈRE des anges & des hommes ,  
 Sacré Verbe , Esprit Saint , profonde Trinité ,  
 Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes ,  
 Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.



## A LAUDES.

*Aurora jam spargit polum , &c.*

L'AUREORE brillante & vermeille  
 Prépare le chemin au soleil qui la suit ;  
 Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :  
 Retirez-vous , démons , qui volez dans la nuit.

FUYEZ , songes , troupe menteuse,  
 Dangereux ennemis par la nuit enfantés ,  
 Et que fuie avec vous la mémoire honteuse  
 Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

CHANTONS l'Auteur de la lumière ,  
 Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;  
 Et qu'en le bénissant notre aurore dernière  
 Se perde en un midi sans soir & sans matin.

GLOIRE à toi , Trinité profonde ,  
 Père , Fils , Esprit Saint : qu'on t'adore toujours,  
 Tant que l'astre des tems éclairera le monde ,  
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE LUNDI A VESPRES.

*Immenſe Cæli Conditor , &c.*

GRAND DIEU, qui vis les cieux ſe former ſans matière,  
 A ta voix ſeulement ;  
 Tu ſéparas les eaux , leur marquant pour barrière  
 Le vaſte firmament.

Si la voûte céleste a ses plaines liquides ,  
 La terre a ses ruisseaux ,  
 Qui , contre les chaleurs , portent aux champs arides  
 Le secours de leurs eaux.

SEIGNEUR , qu'ainsi les eaux de ta grace féconde  
 Réparent nos langueurs :  
 Que nos sens déformais vers les appas du monde,  
 N'entraînent plus nos cœurs.

FAIS briller de ta foi les lumières propices  
 A nos yeux éclairés :  
 Qu'elle attrache le voile à tous les artifices  
 Des enfers conjurés.

REGNE , ô Père éternel , Fils , sagesse incréée ,  
 Esprit Saint , Dieu de paix ,  
 Qui fais changer des tems l'inconstante durée ,  
 Et ne changes jamais.

## LE MARDI A VESPRES.

*Telluris ingens Conditor , &c.*

TA sagesse , grand Dieu , dans tes œuvres tracée  
 Débrouilla le cahos ;  
 Et , fixant sur son poids la terre balancée ,  
 La sépara des flots.

PAR-LA , son sein fécond , de fleurs & de feuillages ,  
 L'embellit tous les ans ;  
 L'enrichit de doux fruits , couvre de pâturages  
 Ses vallons & ses champs.

SEIGNEUR , fais de ta grace à notre ame abattue  
 Goûter les fruits heureux ;  
 Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue  
 Eteindre en nous les feux.

QUE sans cesse nos cœurs , loin du sentier des vices ;  
 Suivent tes volontés :  
 Qu'innocens à tes yeux ils fondent leurs délices  
 Sur tes seules bontés.

REGNE , ô Père éternel , &c.

---

LE MERCREDI A VESPRES.

*Cæli Deus sanctissime , &c.*

GRAND DIEU , qui fais briller sur la voûte étoilée  
 Ton trône glorieux ,  
 Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée  
 Peins le centre des cieux :

PAR toi roule à nos yeux sur un char de lumière  
 Le clair flambeau des jours ;  
 De tant d'astres par toi la lune en sa carrière  
 Voit le différent cours.

AINSI sont séparés les jours des nuits prochaines ;  
 Par d'immuables loix :  
 Ainsi tu fais connoître , à des marques certaines ,  
 Les saisons & les mois.

SEIGNEUR , répands sur nous ta lumière céleste ,  
 Guéris nos maux divers :  
 Que ta main secourable , aux démons si funeste ,  
 Brise enfin tous nos fers.

REGNE , ô Père éternel , &c.



## LE JEUDI A VESPRES.

*Magna Deus potentia , &c.*

SEIGNEUR , tant d'animaux par toi des eaux fécondes  
 Sont produits à ton choix ,  
 Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes ,  
 Ou les airs & les bois.

CEUX-LA sont humectés des flots que la mer roule ,  
 Ceux-ci de l'eau des cieux ,  
 Et de la même source ainsi fortis en foule  
 Occupent divers lieux.

FAIS , ô Dieu tout-puissant , fais que tous les fidèles ,  
 A ta grace soumis ,  
 Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles  
 De leurs fiers ennemis.

QUE par toi soutenus , le joug pesant des vices  
 Ne les accable pas :  
 Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices  
 N'engage point leurs pas.

REGNE : ô Père éternel , &c.

## LE VENDREDI A VESPRES.

*Plasmator hominis Deus , &c.*

CRÉATEUR des humains, grand Dieu, souverain maître  
 De ce vaste univers,  
 Qui du sein de la terre , à ton ordre , vit naître  
 Tant d'animaux divers ;

A ces grands corps sans nombre & différens d'espèce,  
 Animés à ta voix,  
 L'homme fut établi par ta haute sagesse  
 Pour imposer ses loix.

SEIGNEUR, qu'ainfi ta grace à nos vœux accordée  
 Règne dans notre cœur ;  
 Que nul excès honteux, que nulle impure idée  
 N'en chasse la pudeur.

QU'UN saint ravissement éclate en notre zèle ;  
 Guide toujours nos pas ;  
 Fais d'une paix profonde à ton peuple fidèle  
 Goûter les doux appas.

REGNE, ô Pere éternel, &c.

---

## LE SAMEDI A VESPRES.

*O lux, beata Trinitas, &c.*

SOURCE éternelle de lumière,  
 Trinité souveraine & très-simple unité,  
 Le visible soleil va finir sa carrière ;  
 Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

QU'AU doux concert de tes louanges  
 Notre voix & commence & finisse le jour,  
 Et que notre ame enfin chante avec tes saints anges  
 Le cantique éternel de ton céleste amour.

ADORONS le Pere suprême,  
 Principe sans principe, abîme de splendeur,  
 Le Fils, Verbe du Pere, engendré dans lui-même,  
 L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.



\* \* \* \* \*

CANTIQUE S  
SPIRITUELS.

---

CANTIQUE PREMIER.

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

*Tiré de Saint Paul, I. aux Corinthiens, ch. 13.*

LES méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles  
 Mais je n'aime que les paroles  
 De l'éternelle vérité.  
 Plein du feu divin qui m'inspire,  
 Je consacre aujourd'hui ma lyre  
 A la céleste charité.

En vain, je parlerois le langage des anges ;  
 En vain, mon Dieu, de tes louanges  
 Je remplirois tout l'univers :  
 Sans amour, ma gloire n'égale  
 Que la gloire de la cymbale,  
 Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes  
 Des mystères les plus sublimes,  
 Et de lire dans l'avenir ?  
 Sans amour, ma science est vaine,  
 Comme le songe, dont à peine  
 Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ?  
 Que dans les arides campagnes  
 Les torrens naissent sous mes pas ?  
 Ou que , ranimant la poussiere ,  
 Elle rende aux morts la lumiere ,  
 Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui , mon Dieu , quand mes mains de tout mon héritag  
 Aux pauvres feroient le partage ;  
 Quand même pour le nom chrétien ,  
 Bravant les croix les plus infâmes ,  
 Je livrerois mon corps aux flammes ,  
 Si je n'aime , je ne suis rien. :

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace ,  
 Charité , fille de la grace !  
 Avec toi marche la douceur ,  
 Que suit avec un air affable  
 La patience , inséparable  
 De la paix son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres  
 De la nuit compagne funèbres ,  
 Telle tu chasses d'un coup d'œil  
 L'envie aux humains si fatale ,  
 Et toute la troupe infernale  
 Des vices , enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition , simple , & sans artifice ,  
 Autant que tu hais l'injustice ,  
 Autant la vérité te plaît.  
 Que peut la colere farouche  
 Sur un cœur , que jamais ne touche  
 Le soin de son propre intérêt ;

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable ,  
 Toujours d'un voile favorable  
 Tu t'efforces de les couvrir.  
 Quel triomphe manque à ta gloire ?  
 L'amour fait tout vaincre , tout croire ,  
 Tout espérer , & tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles.  
Le don des langues , les miracles ,  
La science aura son déclin ,  
L'amour , la charité divine ,  
Eternelle en son origine ,  
Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres.  
Mais Dieu , sans voiles & sans ombres ,  
Nous éclairera dans les cieux.  
Et ce soleil inaccessible ,  
Comme à ses yeux je suis visible ,  
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.  
De notre céleste édifice  
La foi vive est le fondement ,  
La sainte espérance l'éleve ,  
L'ardente charité l'acheve ,  
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir , ô charité suprême ,  
Au sein de la lumière même  
Le cantique de mes soupirs ?  
Et toujours brûlant pour ta gloire ,  
Toujours puiser & toujours boire  
Dans la source des vrais plaisirs ?



## CANTIQUE II.

Sur le bonheur des Justes, & sur le malheur des  
Réprouvés.

*Tiré de la Sagesse, ch. 5.*

**H**EUREUX, qui de la sagesse  
Attendant tout son secours,  
N'a point mis en la richesse  
L'espoir de ses derniers jours.  
La mort n'a rien qui l'étonne;  
Et dès que son Dieu l'ordonne,  
Son ame, prenant l'essor,  
S'élève d'un vol rapide  
Vers la demeure où réside  
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde  
Seront un jour pénétrés  
Ces insensés, qui du monde,  
Seigneur, vivent enyvres;  
Quand, par une fin soudaine,  
Détrompés d'une ombre vaine  
Qui passe, & ne revient plus,  
Leurs yeux, du fond de l'abîme,  
Près de ton trône sublime  
Verront briller tes élus!

Infortunés que nous sommes,  
Où s'égaroient nos esprits!  
Voilà, diront-ils, ces hommes,  
Vils objets de nos mépris!  
Leur sainte & pénible vie  
Nous parut une folie;

Mais, aujourd'hui triomphans,  
Le Ciel chante leur louange,  
Et Dieu lui-même les range  
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile  
Qui nous vient d'être arraché,  
Par quel chemin difficile,  
Hélas ! nous avons marché !  
Dans une route insensée  
Notre ame en vain s'est laissée  
Sans se reposer jamais,  
Fermant l'œil à la lumière  
Qui nous montrait la carrière  
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes  
Quel fruit nous est-il resté ?  
Où sont les titres augustes  
Dont notre orgueil s'est flatté ?  
Sans amis & sans défense,  
Au trône de la vengeance  
Appelés en jugement,  
Foibles & tristes victimes,  
Nous y venons de nos crimes  
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,  
Exprimera ses remords  
La pénitence tardive  
Des inconsolables morts.  
Ce qui faisoit leurs délices,  
Seigneur, fera leurs supplices ;  
Et, par une égale loi,  
Tes Saints trouveront des charmes  
Dans le souvenir des larmes  
Qu'ils versent ici pour toi.

## CANTIQUE III.

Plainte d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même.

*Tiré de S. Paul aux Romains , ch. 7.*

MON Dieu , quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi.  
L'un veut que , plein d'amour pour toi ,  
Mon cœur te soit toujours fidèle ;  
L'autre , à tes volontés rebelle ,  
Me révolte contre ta loi.

L'un , tout esprit & tout céleste ,  
Veut qu'au Ciel sans cesse attaché ,  
Et des biens éternels touché ,  
Je compte pour rien tout le reste ;  
Et l'autre par son poids funeste  
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même ,  
Où pourrai-je trouver la paix ?  
Je veux , & n'accomplis jamais :  
Je veux ; mais , ô misère extrême !  
Je ne fais pas le bien que j'aime ,  
Et je fais le mal que je hais.

O grace , ô rayon salutaire ,  
Viens me mettre avec moi d'accord ;  
Et , domptant par un doux effort  
Cet homme qui r'est si contraire ,  
Fais ron esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.

## CANTIQUE IV.

Sur les vaines occupations des gens du siècle.

*Tiré de divers endroits d'Isaïe & de Jérémie.*

QUEL charme vainqueur du monde  
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?  
Malheureux l'homme qui fonde  
Sur les hommes son appui !  
Leur gloire fuit & s'efface  
En moins de tems que la trace  
Du vaisseau qui fend les mers ,  
Ou de la flèche rapide ,  
Qui , loin de l'œil qui la guide ,  
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle  
La voix tonne & nous instruit.  
Enfans des hommes , dit-elle ,  
De vos soins quel est le fruit ?  
Par quelle erreur , ames vaines ,  
Du plus pur sang de vos veines  
Achetez-vous si souvent ,  
Non un pain qui vous repaïsse ,  
Mais une ombre , qui vous laisse  
Plus affamés que devant.

Le pain que je vous propose  
Sert aux Anges d'aliment ;  
Dieu lui-même le compose  
De la fleur de son froment :  
C'est ce pain si délectable  
Que ne sert point à sa table

Le monde que vous suivez.  
 Je l'offre à qui me veut suivre.  
 Approchez. Voulez-vous vivre ?  
 Prenez, mangez, & vivez.

O Sageſſe, ta parole  
 Fit éclore l'univers,  
 Poſa ſur un double pôle  
 La terre au milieu des mers.  
 Tu diſ : & les cieux parurent,  
 Et tous les aſtres coururent  
 Dans leur ordre ſe placer.  
 Avant les ſiècles tu regnes.  
 Et qui ſuis-je, que tu daignes  
 Juſqu'à moi te rabaiſſer ?

Le Verbe, image du Père,  
 Laiffa ſon trône éternel,  
 Et d'une mortelle mère  
 Voulut naître homme & mortel.  
 Comme l'orgueil fut le crime  
 Dont il naiffait la victime,  
 Il dépouilla ſa ſplendeur,  
 Et vint, pauvre & miſérable,  
 Apprendre à l'homme coupable  
 Sa véritable grandeur.

L'ame heureuſement captive  
 Sous ton joug trouve la paix,  
 Et ſ'abreuve d'une eau vive  
 Qui ne ſ'épuife jamais.  
 Chacun peut boire en cette onde ;  
 Elle invite tout le monde :  
 Mais nous courons follement  
 Chercher des ſources bourbeuſes,  
 Ou des citernes trompeuſes,  
 D'où l'eau fuit à tout moment.



P R E M I E R E L E T T R E

D E M. R A C I N E

*A l' Auteur des Hérésies Imaginaires , & des  
deux Visionnaires.*

M O N S I E U R ,

Je vous déclare que je ne prends point de parti entre Monsieur Desmarêts & vous. Je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusqu'ici vos lettres avec assez d'indifférence , quelquefois avec plaisir , quelquefois avec dégoût , selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'auteur (a) des petites lettres ; mais je remarquois en même temps que vous étiez beaucoup au-dessous de lui , & qu'il y avoit une grande différence entre une provinciale & une imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec b) MM. Chamillard & Desmarêts. Où est cette fierté , disois je , qui n'en vouloit qu'au Pape , aux Archevêques , & aux Jésuites ? Et j'admirois en secret la conduite de ces Peres , qui vous ont fait prendre le change , & qui sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos. Au contraire , si j'ai à vous blâmer de quelque chose , c'est d'étendre vos inimitiés trop loin , & d'intéresser dans le démêlé que vous avez avec Des-

(a) *Des petites Lettres.* Des Lettres Provinciales.

(b) *Monsieur Chamillard.* Docteur en Sorbonne.

marêts, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les romans & les comédies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, & horrible devant Dieu ? Faut-il, parce que Desmarêts a fait autrefois un roman & des comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlés d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis. Pourquoi en chercher de nouveaux ? O, que le Provincial étoit bien plus sage que vous ! Voyez comme il flatte l'Académie dans le temps même qu'il persécute la Sorbonne. Il n'a pas voulu mettre tout le monde sur les bras. Il a ménagé les faiseurs de romans. Il s'est fait violence pour les louer. Car, Dieu merci, vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et croyez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étoient favorables.

Mais, si vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneurs publics* & de *gens horribles parmi les Chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non non, Monsieur, on n'est point accoutumé à vous croire légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius ; cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes. Vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher

(c) *D'empoisonneurs publics*, &c. Voyez le passage de la première Visionnaire. Ces qualités, de faire des romans & des pièces de théâtre, qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, sont horribles étant considérées selon les principes de la Religion Chrétienne & les règles de l'Evangile. Un faiseur de romans & un poète de théâtre, est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes, &c.

es hommes de les honorer. Hé , Monsieur , contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde , ne rélevez point les récompenses de celui-ci. Vous l'avez vu il y a long-temps. Laissez-le juger des choses qui lui appartiennent. Laissez-le , si vous voulez , s'aimer des bagatelles , & d'estimer ceux qui les font. Mais ne leur envie point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé.

Aussi-bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter. Ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle , Euripide , Térence , Homère , & Virgile , nous sont encore en vénération , comme ils l'ont été dans Athènes & dans Rome. Le temps , qui a abattu les statues qu'on avoit élevées à tous , & les temples mêmes qu'on avoit élevés à quelques-uns d'eux , n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle , qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses , nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages , dont vous parlez avec tant de mépris ; & malgré toutes ces maximes sévères que toujours quelque passion vous inspire , il ose prendre la liberté de considérer toutes ces personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles de feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez , sans doute , qu'il est bien plus honorable de faire (*d*) des *Enluminures* , des *Chamillardes* , des *Onguens pour la brûlure*. Que voulez-vous ? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes ; tout le monde ne peut pas écrire contre les Jésuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais , direz-vous , il n'y a plus maintenant de gloire à imposer des romans & des comédies. Ce que les

(*d*) *Des Enluminures* , des *Chamillardes* , &c. ce sont les titres de quelques livres , que MM. du Port-Royal écrivoient à ce temps-là contre leurs adversaires.

païens ont honoré, est devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne suis pas un Théologien comme vous. J prendrai pourtant la liberté de vous dire, que l'Eglise ne nous défend point de lire les poètes, qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur lecture que les anciens Pères se sont formés. Saint Grégoire de Naziance n'a pas fait de difficulté de mettre la passion de Notre-Seigneur en tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez Saint Augustin.

Je fais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la comédie ? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise. Est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise.

Et, vous autres, qui avez succédé à ces Pères, à quoi vous êtes-vous avisés de mettre en François les comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi, vous voilà vous-mêmes au rang des *empoisonneurs*.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce temps-là ? Point du tout. Mais en ce temps là Desmarêts n'avoit pas écrit contre vous. Il a commis le crime du poète vous a irrité contre la poésie. Vous n'avez pas considéré que ni Monsieur d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Desmarêts. Vous les avez tous enveloppés dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scudéry avoit fait

ne peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clélie. Cependant j'avois oui dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. On fit venir au désert le volume qui parloit de vous. y courut de main en main, & tous les Solitaires vourent voir l'endroit où ils étoient traités d'*illustres*. Ce lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des *Provinciales*, & n'est-ce pas elle que l'auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans connoître?

Mais, Monsieur, si je m'en souviens, on a loué même Desmarêts dans ces lettres. D'abord l'auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il avaiilloit aux apologies des Jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part. Aussi-tôt il fut loué comme un homme d'honneur, & comme un homme d'esprit.

Tout de bon, Monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des Jésuites? Vous les accusez de n'envifager dans les personnes, que la haine ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vus de tout temps louer & blâmer le même homme, selon que vous étiez contents ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous ferai fournir d'une petite histoire que m'a contée autrefois de vos amis. Elle marque assez bien votre caractère.

Il disoit qu'un jour deux Capucins arrivèrent à Port-Royal, & y demandèrent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçus. Mais enfin il étoit tard, & l'on ne put pas dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à souper. Comme ils étoient à table, le diable, qui ne vouloit pas que ces deux Pères soupassent à leur aise, mit dans la tête de l'un de vos Messieurs, que l'un de ces Capucins

étoit un certain Père Maillard, qui s'étoit depuis pe-  
 signalé à Rome, en sollicitant la bulle du Pape contre  
 Janfénius. Ce bruit vint aux oreilles de la Mère (e) An-  
 gélique. Elle accourt au parloir avec précipitation, &  
 demande qu'est-ce qu'on a servi aux Capucins, quel  
 pain & quel vin on leur a donné. La Tourière lui répon-  
 qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Me-  
 sieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur  
 ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets &  
 du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons Pères qui avoient  
 bu chacun un coup, sont bien étonnés de ce change-  
 ment. Ils prennent pourtant la chose en patience, &  
 couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit  
 leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandè-  
 rent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser.  
 Comme ils la disoient, M. de Bagnols entra dans l'E-  
 glise, & fut bien surpris de trouver le visage d'un  
 Capucin de ses parens, dans celui que l'on prenoit pour  
 le Père Maillard. M. de Bagnols avertit la Mère Angé-  
 lique de son erreur, & l'assura que ce Père étoit un  
 fort bon Religieux, & même dans le cœur assez ami  
 la vérité. Que fit la Mère Angélique? Elle donna des  
 ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les  
 Capucins furent conduits avec honneur de l'Eglise dans  
 le réfectoire, où ils trouvèrent un bon déjeuner qui les  
 attendoit, & qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bené-  
 disant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain  
 blanc le premier.

Voilà, Monsieur, comme vous avez traité Desm-  
 riers, & comme vous avez toujours traité tout le monde.  
 Qu'une femme fût dans le désordre, qu'un homme fût  
 dans la débauche, s'ils se disoient de vos amis, vous  
 espériez toujours de leur salut; s'ils vous étoient peu  
 favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appré-  
 hendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. 1

(e) *Mère Angélique.* Angélique Arnauld, Abbessé de Port-  
 Royal. Elle étoit sœur de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne  
 & de M. d'Andilly.

Science étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas assez, pour être savant, d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs, il falloit avoir lu Janfénius, & n'y avoir point lu les propositions.

Je ne doute point que vous ne vous justifiez par l'exemple de quelque Père : car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les Pères ? Vous nous direz que S. Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami ; & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant de son siècle, depuis qu'il eut été jetté dans le parti d'Origène. Mais vous m'avouez que ce n'est pas cette inégalité de sentimens qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Eglise.

Et, sans sortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des romans, & qui confesse, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardiesse d'écrire sur les matières de la Religion ? Dites-moi, Monsieur, que faisoit dans le monde Monsieur le Maître ? Il plaidoit, il faisoit des vers : tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoua aussi, dans une lettre, qu'il a été dans le dérèglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matières de la grace ? To, ho ! direz-vous, il a fait auparavant une longue & pénible pénitence : il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prés, à laver les vaiselles ; voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de S. Augustin. Mais, Monsieur, vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarêts ; peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près, si il avoit écrit en votre faveur. C'étoit là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par des romans & des comédies.

Enfin, je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages nous sont défendus. Encore faut-il que l'esprit se délasse quelque-

fois. Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres. Et puis, à vous dire la vérité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient. Il y a long-temps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du Pape Honorius ? Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos disquisitions, vos dissertations, vos réflexions, vos considérations, vos observations, on n'y trouvera aucune chose, sinon que les propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé, Messieurs, demeurez-en là ! Ne le dites plus. Aussi-bien, à vous parler franchement, nous sommes résolus d'en croire plutôt le Pape & le Clergé de France, que vous.

Pour vous, Monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussiez votre ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ses mœurs & ses livres. Feuillitez les registres du Châtelet. Employez l'autorité de Saint Bernard, pour le déclarer visionnaire. Etablissez de bonnes règles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en servirons en temps & lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur-tout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les *Lettres Provinciales*. Ce seroit une étrange vision que celle-là. J vois bien que vous voulez attrapper ce genre d'écrire. L'enjouement de Monsieur Pascal a plus servi à votre parti que tout le sérieux de Monsieur Arnauld. Mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère. Vous retombez dans les froides plaisanteries des *Enluminures*. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable, quand vous dites, sur une exclamation que fait Monsieur Chamillard, que son grand O n'est qu'un o en chiffre ; & quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, de peu d'être un docteur à la douzaine, on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant. Mais ce n'est pas le moyen de l'être.



Retranchez-vous donc sur le sérieux. Remplissez vos lettres de longues & doctes périodes. Citez les Pères ; étendez-vous souvent sur les injures , & presque toujours sur les antithèses. Vous êtes appelé à ce style. Il faut que chacun suive sa vocation.

Je suis , &c.

## PREMIERE RÉPONSE

### A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Par M. DUBOIS.

MONSIEUR,

J'ai lu ce que vous répondez à l'auteur des *Hérésies imaginaires* & des *Visionnaires*. Vous déclarez d'abord que vous ne prenez point de parti entre lui & Desmarêts. Je vous déclare aussi que je n'y en prends point ; mais je ne veux pas dire , comme vous , *que je laisse à juger au monde quel des deux est le visionnaire*. Je ne voudrois pas que le monde crût que je ne fusse pas faire un jugement si aisé ; & que voyant d'un côté l'auteur des lettres qui ne cite que les saints Pères , comme vous lui reprochez , & de l'autre côté Desmarêts qui ne dit que des folies , je ne pusse pas discerner que c'est ce dernier qui est le *visionnaire* & le fanatique. Mais cela ne doit pas vous faire croire que je *prends parti*, puisque c'est au contraire une preuve que je n'en prends point , & que je suis seulement pour la vérité.

Je vous dirai donc , sans aucun intérêt particulier , que le monde rit de vous entendre parler si négligemment d'un ouvrage qui a été généralement approuvé ,

& qui ne pouvoit pas manquer de l'être sous le nom de tant de saints Pères qui le remplissent de leurs plus beaux sentimens. *J'ai vu vos lettres, dites-vous, avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites.* C'est-à-dire, selon que vous étiez de bonne ou mauvaise humeur. Mais je ne m'arrête point à cela, & je crois que c'est seulement un préambule pour venir à votre but, qui est de venger la *poésie* d'un affront que vous prétendez qu'elle a reçu. *Le crime du poète, dites-vous à tout Port Royal, vous a irrité contre la poésie.*

Mais, Monsieur, s'il se trouvoit qu'en effet on ne l'eût point offensée, n'auroit-on pas grand sujet de se moquer des efforts que vous faites pour la défendre? Voyez donc tout à loisir si on peut lui avoir fait quelque outrage, puisqu'on n'a pas seulement parlé d'elle. On n'a pas nommé la *poésie* dans toute la lettre; & tout ce qu'on y dit ne regardant que les poètes de théâtre, si c'est une injure, elle ne peut offenser que la comédie seulement, & non pas la poésie. Croyez-vous que ce soit la même chose, & prenez-vous ainsi l'espèce pour le genre?

On voit bien dès-là que vous êtes un poète de théâtre, & que vous défendez votre propre cause; car vous auriez vu plus clair dans celle d'un autre, & vous n'auriez pas confondu deux choses, qui sont aussi différentes que le bien & le mal. Mais enfin, puisqu'on a seulement parlé des poètes de théâtre, qu'a-t-on dit contre eux qui puisse vous mettre si fort en colère? On les a appelés *empoisonneurs des ames*. C'est ce qui vous offense, & je ne fais pourquoi; car jusqu'ici ces poètes n'ont point accoutumé de s'en offenser. Peut-être avez-vous oublié, en écrivant votre lettre, que la comédie n'a point d'autre fin que d'inspirer des passions aux spectateurs, & que les passions, dans le sentiment même des philosophes païens, sont les maladies & les poisons des ames.

Au moins apprenez-moi comme il faut agir avec

vous ; car je vois qu'on vous fâche quand on dit que les poètes *empoisonnent* : & je crois qu'on vous fâcheroit encore davantage , si l'on vous disoit que vous *n'empoisonnez* point ; que votre muse est une innocente ; qu'elle n'est pas capable de faire aucun mal ; qu'elle ne donne pas la moindre tentation ; qu'elle ne touche pas seulement le cœur , & qu'elle le laisse dans le même état où elle le trouve.

Ce discours vous devoit flatter bien sensiblement , puisqu'il est tout contraire à celui qui vous a si rudement choqué. Mais , si je ne me trompe , il vous déplaît encore plus que tout ce qu'a pu dire l'auteur des lettres ; & peut-être voudriez-vous à présent ne vous être pas piqué si mal à propos de ce qu'il a dit , que les poètes de théâtre sont des *empoisonneurs d'ames*.

Je ne pense pas aussi que ces poètes s'en offensent , & je crois qu'après vous , il n'y en a point qui ne sachent que l'art du théâtre consiste principalement dans la composition de ces *poisons* spirituels. N'ont-ils pas toujours nommé la comédie *l'art de charmer* , & n'ont-ils pas cru , en lui donnant cette qualité , la mettre au-dessus de tous les arts ? Ne voit-on pas que leurs ouvrages sont composés d'un mélange agréable d'intrigues , d'intérêts , de passions & de personnes , où ils ne considèrent point ce qui est véritable , mais seulement ce qui est propre pour toucher les spectateurs , & pour faire couler dans leurs cœurs des passions qui les *empoisonnent* de telle sorte , qu'ils s'oublient eux-mêmes , & qu'ils prennent un intérêt sensible dans des aventures imaginaires ?

Mais cet *empoisonnement* des cœurs qui les rend ou gais ou tristes , au gré des poètes , est le plus puissant effet de la comédie ; & les poètes n'ont garde de s'offenser , quand on leur dit qu'ils *empoisonnent* , puisque c'est leur dire qu'ils excellent dans leur art , & qu'ils font tout ce qu'ils veulent faire.

Pourquoi donc trouvez-vous si mauvais ce que tous les autres ne trouvent point désagréable ? Et pourquoi

n'avez-vous pu souffrir que l'auteur des lettres ait dit en passant que les pièces de théâtre sont *horribles*, étant considérées selon les principes de la Religion Chrétienne & les règles de l'Évangile ? Il me semble que la vérité & la politique devoient vous obliger de souffrir cela patiemment. Car enfin, puisque tout le monde fait que l'esprit du christianisme n'agit que pour éteindre les passions, & que l'esprit du théâtre ne travaille qu'à les allumer, quand il arrive que quelqu'un dit un peu rudement que ces deux esprits sont contraires, il est certain que le meilleur pour les poètes, c'est de ne point répondre, afin qu'on ne réplique pas, & de ne point nier, afin qu'on ne prouve pas plus fortement ce qu'on avoit seulement proposé.

Est-ce que vous croyez que l'auteur des lettres ne puisse prouver ce qu'il avance ? Pensez-vous que dans l'Évangile qui condamne jusqu'aux paroles oisives, il ne puisse trouver la condamnation de ces paroles enflammées, de ces accens passionnés, & de ces soupirs ardents qui font le style de la comédie ? Et doutez-vous qu'il ne soit bien aisé de faire voir que le christianisme a de l'horreur pour le théâtre, puisque d'ailleurs le théâtre a tant d'horreur pour le christianisme ?

L'esprit de pénitence qui paroît dans l'Évangile, ne fait-il pas peur à ces esprits enjoués qui aiment la comédie ? Les vertus des Chrétiens ne sont-ce pas les vices de vos héros ? Et pourroit-on leur pardonner une patience & une humilité évangélique ? La Religion Chrétienne, qui règle jusqu'aux desirs & aux pensées, ne condamne-t-elle pas ces vastes projets d'ambition, ces grands desseins de vengeance, & toutes ces aventures d'amour, qui forment les plus belles idées des poètes ? Ne semble-t-il pas aussi que l'on sorte du christianisme, quand on entre à la comédie ? On n'y voit que la morale des païens, & l'on n'y entend que le nom des faux dieux.

Je ne veux pas pousser ces raisons plus loin ; & ce que j'en ai dit est seulement pour vous faire connoître à

quoi vous vous exposez d'écrire contre l'auteur des lettres, qui peut bien en dire davantage, lui qui fait les Pères, & qui les cite si à propos.

Vous eussiez mieux fait sans doute de ne point relever ce qu'il a dit, & de laisser tout tomber sur Desmarêts, à qui on ne pouvoit parler moins fortement, puisqu'il est assez *visionnaire* pour dire lui-même qu'il a fait les aventures d'un roman avec l'esprit de la grace. & pour s'imaginer qu'il peut traiter les mystères de la grace avec une imagination de roman.

Vous deviez, ce me semble, penser à cela, & prendre garde aussi à qui vous aviez à faire, parce qu'il y a des gens de toute sorte. Ce que vous dites seroit bon de poëte à poëte; mais il n'est rien de moins judicieux que de le dire à l'auteur des lettres, & à ceux que vous joignez avec lui.

Ce sont des *solitaires*, dites-vous, *des austères qui ont quitté le monde*; & parce qu'ils ont écrit cinq ou six mots contre la comédie, vous investivez aussi-tôt contre eux, & vous irritez cette austérité chrétienne, qui pourroit vous dire des vérités, dont vous seriez peu satisfait.

Je ne comprends point par quelle raison vous avez voulu leur répondre, & il me semble qu'un poëte un peu politique ne les auroit pas seulement entendus. Est-ce que vous ne voulez pas qu'il soit permis à qui que se soit de parler mal de la comédie? Entrepren-drez-vous tous ceux qui ne l'approuveront pas? Vous aurez donc bien des apologies à faire, puisque tous les jours les plus grands prédicateurs la condamnent publiquement aux yeux des Chrétiens, & à la face des autels.

Mais vous n'avez pas songé à tant de choses; & vous êtes venu dire tout d'un coup: *Qu'est-ce que les romans & les comédies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme?* Rien du tout, Monsieur; & c'est pourquoi vous ne devez pas trouver fort étrange si le Jansénisme n'approuve pas la comédie. Ce n'est pas, après tout, que

L'auteur des lettres ait rien dit que vous ne disiez encore plus fortement ; & vous prouvez positivement tout ce qu'il avance, quoique vous ayez dessein de prouver le contraire. Il dit que les poètes de théâtre ne travaillent pas selon les règles de l'Évangile, & vous soutenez qu'on leur a bâti des temples, dressé des autels, & élevé des statues ; il faut donc conclure que les poètes ont rendu les peuples idolâtres, & qu'eux-mêmes ont été les idoles. Peut-on dire plus fortement qu'ils sont des *empoisonneurs publics*, & que leurs ouvrages sont *horribles*, étant considérés selon les principes de la Religion & les règles de l'Évangile ?

Tout ce que vous dites ensuite, vos raisonnemens, vos comparaisons, vos histoires, & vos railleries, sont des preuves particulières de ce que l'auteur des lettres n'a dit qu'en général ; & il n'y a personne qui n'en pût dire bien davantage, s'il vouloit juger des autres poètes par vous-même.

Que pensez-vous qu'on puisse croire de votre esprit, quand on vous entend parler des saints Pères avec un mépris si outrageant, & quand vous dites à tout le Port-Royal : *Qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les Pères ?* Comme si les Pères étoient de faux témoins, & qu'ils fussent capables de dire toute chose ! Ils ne disent pourtant pas que la comédie soit une occupation chrétienne, & vous ne trouverez pas non plus dans leurs livres cette manière méprisante dont vous traitez les Saints que l'Eglise honore. Mais vous croyez avoir grande raison, & vous apportez l'exemple de saint Jérôme, comme si ceux de Port Royal avoient dessein de s'en servir pour justifier une prétendue contradiction dont vous accusez leur conduite. *Vous nous direz*, leur dites vous, *que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami ; & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de son siècle, depuis qu'il se fut jetté dans le parti d'Origène.* Vous devinez mal, ils ne vous diront point cela ; ce n'est point leur pensée, c'est la vôtre ; mais

quand ils auroient voulu dire une si mauvaise raison , & d'une manière si injurieuse à saint Jérôme , vous deviez attendre qu'ils l'eussent dite ; & alors vous auriez eu raison de vous railler d'eux , au lieu qu'ils ont sujet de se moquer de vous.

Après ce raisonnement , vous en faites un autre pour justifier la comédie , & il y a plaisir de vous le voir pousser à votre mode. Vous croyez qu'il est invincible ; & parceque vous n'en voyez point la réponse , vous ne pouvez concevoir qu'il y en ait. Vous la demandez hardiment à l'auteur des lettres , comme s'il ne pouvoit la donner , & comme s'il étoit impossible de savoir ce que vous ne savez pas. *Saint Augustin* , dites-vous , *s'accuse de s'être laissé attendre à la comédie ; qu'est-ce que vous concluez de-là ? Direz vous qu'il ne faut point aller à la comédie ? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir au chant de l'Eglise , est-ce à dire qu'il ne faut point aller à l'Eglise ?*

Ce raisonnement prouve invinciblement ce que vous dites six ou sept lignes plus haut , que vous n'êtes point théologien. On ne peut pas en douter après cela ; mais on doutera peut-être si vous êtes chrétien , puitque vous osez comparer le chant de l'Eglise avec les déclamations du théâtre.

Qui ne fait que la divine psalmodie est une chose si bonne d'elle même qu'elle ne peut devenir mauvaise , que par le même abus qui rend quelquefois les Sacrements mauvais ? Et qui ne fait au contraire que la comédie est naturellement si mauvaise , qu'il n'y a point de détour d'intention qui puisse la rendre bonne.

Avec quel esprit avez-vous donc joint deux choses plus contraires que n'étoit l'Arche d'Alliance & l'idole de Dagon , & qui sont aussi éloignées que le ciel l'est de l'enfer ? Quoi ! vous comparez l'Eglise avec le théâtre , les divins cantiques avec les cris des Bacchantes , les saintes écritures avec des discours impudiques , les lumières des prophètes avec des imaginations de poètes , l'esprit de Dieu avec le démon de

la comédie ? Ne rougissez-vous pas, & ne tremblez-vous pas d'un excès si horrible ?

Non, vous n'en êtes pas seulement ému, & votre muse n'a point peur de cette effroyable impiété, ni des effets malheureux qu'elle peut produire. *Nous ne trouvons pas étrange, dites-vous, que vous damniez les poètes ; ce qui nous surprend, c'est que vous voulez empêcher les hommes de les honorer.* C'est-à-dire que ce misérable honneur que vous cherchez parmi les hommes vous est plus précieux que votre salut. Vous ne trouvez pas étrange qu'on vous damne, vous ne pouvez souffrir qu'on ne vous estime pas. Vous renoncez à la Communion des Saints, & vous n'aspirez qu'aux partages des *Sophocles* & des *Virgiles*. Qu'on dise de vous tout ce qu'on voudra, mais qu'on ne dise point que vous n'avez pas quelques étincelles de ce feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité. Vous ne craignez point de mourir comme eux, après avoir vécu comme eux ; & vous ne pensez pas au misérable état de ces malheureux génies que vous regardez avec tant d'envie & d'admiration. Ils brûlent perpétuellement où ils sont, & on les loue seulement où ils ne sont pas.

C'est ainsi que les saints Pères en parlent ; mais il vous importe peu de ce qu'ils disent ; ce ne sont point vos auteurs, & vous ne les citez que pour les accuser. Vous n'avez cité saint Jérôme que pour faire voir qu'il avoit l'esprit inégal ; vous n'avez cité saint Augustin que pour montrer qu'il avoit le cœur trop sensible ; & vous ne citez saint Grégoire de Naziance que pour abuser de son autorité en faveur de la comédie. *Saint Grégoire de Naziance, dites-vous, n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de Notre-Seigneur en tragédie.* Mais, quoi qu'il en soit, si vous prétendez vous servir de cet exemple, il faut vous résoudre à passer pour un poète de la Passion, & à renoncer à toute l'antiquité païenne. Voyez donc ce que vous avez à faire. Voulez-vous quitter ces grands héros ? Voulez-vous abandonner ces fameuses héroïnes ? Si vous ne le faites,



saint Grégoire de Naziance ne fera rien pour vous, & vous l'aurez cité contre vous-même. Si vous ne suivez son exemple, vous ne pouvez employer son autorité, & vous ne sauriez dire que, parce qu'il a fait une tragédie sainte, il vous est permis d'en faire de profanes. Tout ce qu'on peut conclure de-là, c'est que la poésie est bonne d'elle-même; qu'elle est capable de servir aux divins mystères; qu'elle peut chanter les louanges de Dieu, & qu'elle seroit très innocente, si les poètes ne l'avoient point corrompue.

Cette seule raison détruit tous les faux raisonnemens que vous faites, & que vous concluez, en disant à tous les gens de Port-Royal, *que le crime du poète les a irrités contre la poésie*. On voit bien que vous avez voulu faire une pointe; mais vous l'avez faite de travers, & vous deviez dire au contraire que le crime de la poésie les a irrités contre le poète; car ils n'ont parlé que des poètes profanes, qui abusent de leur art, & ils n'ont rien dit qui pût offenser la poésie. Ils savent qu'elle n'est point mauvaise de sa nature, & qu'elle est sanctifiée par les Prophètes, par les Patriarches, & par les Pères. David, Salomon, saint Prosper, ont fait des poésies; &, à leur exemple, ceux de Port-Royal en font aussi. Ils ont mis en vers François les plus augustes mystères de la Religion chrétienne, les plus saintes maximes de la morale chrétienne, les hymnes, les proses, les cantiques de l'Eglise, & ils ont fait de saints concerts, que les fidèles chantent, & que les anges peuvent chanter.

Il n'y a donc point de conséquence ni de proportion de ce qu'ils font avec ce qu'ils condamnent; & c'est vainement que vous tâchez d'y en trouver, & que vous comparez la conduite de M. le Maître avec celle de Desmarêts. En vérité, vous ne pouvez rien faire de plus contraire à cette gloire que vous poursuivez si ardemment. Car quelle estime peut-on avoir pour vous, quand on voit que vous comparez si injustement deux personnes, dont les actions sont autant opposées qu'elles le peuvent être.

Tout le monde fait que M. le Maître a fait des plaidoyers que les jurisconsultes admirent, où l'éloquence défend la justice, où l'écriture instruit, où les Pères prononcent, où les Conciles décident. Et vous comparez ces plaidoyers aux romans de Desmarêts qu'on ne peut lire sans horreur, où les passions sont toutes nues, & où les vices paroissent effrontément & sans pudeur.

Pour qui pensez-vous donc passer, & quel jugement croyez-vous qu'on fasse de votre conduite, quand vous offensez tous les juges en comparant le palais avec le théâtre, la jurisprudence avec la comédie, l'histoire avec la fable, & un très célèbre Avocat avec un très-mauvais Poëte.

Pouvez-vous dire que M. le Maître a fait dans sa retraite tant de traductions des Pères, & le comparer avec Desmarêts qui fait gloire de ne rien traduire, & qui ne produit que des visions chimériques? Il faut pourtant que vous acheviez cette comparaison si odieuse à tout le monde, & parceque Desmarêts avoue des crimes qu'il ne peut nier, vous en accusez aussi M. le Maître; vous abusez indignement de son humilité, qui lui a fait dire qu'il avoit été dans le dérèglement, & vous ne prenez pas garde que ce qu'il appelle dérèglement, c'est ce que vous appelez souverain bien; c'est cet honneur du siècle que vous cherchez avec tant de passion, & qu'il a fui avec tant de force. Il s'est dérobé à la gloire du monde qui l'environnoit; & il est vrai que, pour s'en éloigner davantage, il a fait toutes les actions qui lui sont le plus contraires.

Mais s'il a béché la terre, comme vous dites, avec quel esprit osez vous en parler comme vous faites? Et quel sentiment pouvez-vous avoir des vertus chrétiennes, puisque vous raillez publiquement ceux qui les pratiquent? Vous parleriez sérieusement & avec éloge de ces anciens Romains qui savoient cultiver la terre & conquérir les provinces; que l'on voyoit à la tête d'une armée, après les avoir vus à la queue d'une charrue; & vous vous moquez d'un chrétien qui a

bêché la terre avec la même main dont il a écrit les vies des Saints, & les traductions des Pères. Vous ne sauriez voir, sans rire, un homme véritablement chrétien, véritablement humble, & véritablement savant de cette science qui n'enfle point, qui n'empêchoit pas l'Apôtre de travailler de ses mains au même temps qu'il prêchoit l'Évangile.

Mais, après que vous avez bien raillé d'une *longue & sérieuse pénitence*, vous dites, pour achever votre comparaison, que Desmarêts *a peut-être fait plus que tout cela*. Je voudrois de tout mon cœur le pouvoir dire; mais je me tromperois, & je le démentirois en le disant. Il n'a garde de se repentir d'avoir fait des romans, puisqu'il assure lui-même qu'il les a faits avec l'esprit de Dieu. Il proteste, en parlant de son roman (*f*) en vers, qui est rempli de fables impertinentes & de fictions impures, que *Dieu l'a si sensiblement assisté pour lui faire finir ce grand ouvrage, qu'il n'ose dire en combien peu de temps il l'a achevé*. Il attribue au Saint-Esprit tous les égaremens de son imagination. Il prend pour des grâces divines les corruptions, les profanations, & les violemens qu'il fait de la parole divine. Si on le veut croire, ce n'est plus lui qui parle, c'est Dieu qui parle en lui, il est l'organe des vérités célestes & adorables: *c'est un David, c'est un Prophète, c'est un Michaël, c'est un Eliacim, c'est enfin tout ce qu'un fou s'imagine*. Mais il ne se l'imagine pas seulement, il l'écrit, il l'imprime, il le publie, & on le peut voir dans les endroits de ses livres que l'auteur des lettres a cités.

Si vous aviez fait réflexion sur toutes ces choses, je ne pense pas que vous eussiez pu comparer Desmarêts avec aucun des mortels. Il est sans doute incomparable, & il le dit lui-même; & s'élevant plus haut que l'Apôtre n'a jamais été, il parle bien plus hardiment que lui des choses divines; il ne s'écrie point, *ô altitudo!*

(f) Clovis ou la France chrétienne, &c.

Rien ne l'épouvante , & il entre sans crainte dans les mystères incompréhensibles de l'Apocalypse. C'est son livre , il se plaît à dissiper par ses lumières les ombres mystérieuses que Dieu a répandues sur ces saintes vérités ; & comme avec l'ombre & la lumière on fait toutes sortes de figures , aussi Desmarêts , avec le feu de son imagination & l'obscurité de l'Apocalypse , forme toute sorte de visions & de fantômes

C'est ainsi qu'il a fait cette grande armée de *cent quarante-quatre mille personnes* , dont il parle tant dans *les avis du Saint-Esprit au Roi* ; & c'est ainsi qu'il a formé toutes ces conceptions chimériques & monstrueuses , que l'auteur des lettres a rapportées , & que vous témoignez avoir lues.

Mais , en vérité , pouvez-vous les avoir lues , & parler de Desmarêts comme vous faites , le défendre publiquement , & inventer pour lui tant de fausses raisons ? Ne craignez-vous point qu'on dise que vous êtes un soldat de son armée , & qu'on mette dans le rang de ses visions la comparaison que vous faites de M. le Maître avec lui ? Je vois bien que tout vous est égal , la vérité & le mensonge , la sagesse & la folie , & qu'il n'y a rien de si contraire que vous n'ajustiez dans vos comparaisons.

Pour vos histoires , elles sont poétiques ; vous les avez accommodées au théâtre , & il n'y a personne qui ne sache que vous avez changé un Cordelier en Capucin. Mais cette fausseté , qui est si publiquement reconnue , & qui ôte la vrai-semblance à tout le reste , décrédite encore moins votre histoire , que la conduite que vous attribuez à la Mère Angélique. On voit bien que ce n'est pas elle qui parle , & que cette sainte Religieuse étoit bien éloignée de penser à ce que vous lui faites dire dans un conte si ridicule. Aussi n'empêcherez-vous jamais , par de telles suppositions , qu'il ne soit véritable que tous les Religieux ont toujours été bien reçus à Port-Royal ; & l'on n'a que trop de témoins de la charité & de la générosité avec laquelle on y a reçu

les Jésuites mêmes dans un temps où il sembloit qu'ils n'y étoient venus que pour voir les marques funestes des maux qu'ils y ont faits , & pour insulter à l'affliction de ces pauvres filles. On ne peut pas demander une plus grande preuve de l'hospitalité de Port-Royal , ni souhaiter une conviction plus forte de la fausseté de votre histoire. Je ne pense pas aussi que vous l'avez dite pour la faire croire , mais seulement pour faire rire ; & vous n'avez été trompé qu'en ce que vous croyiez qu'on riroit de l'histoire , & qu'on ne rit que de celui qui l'a inventée.

On jugera si vos reproches sont plus raisonnables : voici le plus grand que vous faites à ceux de Port-Royal , & par lequel vous prétendez les rendre coupables des mêmes choses qu'ils condamnent dans les poètes de théâtre. *De quoi vous êtes-vous avisés* , leur dites-vous , *de mettre en François les comédies de Térence* ? Ils se sont avisés , Monsieur , d'instruire la jeunesse dans la langue latine , qui est nécessaire pour les plus justes emplois des hommes , & de donner aux enfans une traduction pure & chaste d'un auteur qui excelle dans la pureté de cette langue. Mais , vous même , *de quoi vous êtes-vous avisé* de leur reprocher cette traduction plutôt que celle des autres livres de Grammaire qu'ils ont donnés au public , puisqu'ils ont tous une même fin , qui est l'instruction des enfans , & qu'ils viennent d'un même principe , qui est la charité ?

Vous voulez abuser du mot de *Comédies* , & confondre celui qui les fait pour le théâtre , avec celui qui les traduit seulement pour les écoles : mais il y a tant de différence entr'eux , qu'on ne peut pas tirer de conséquence de l'un à l'autre. Le traducteur n'a dans l'esprit que des règles de grammaire qui ne sont point mauvaises par elles-mêmes , & qu'un bon dessein peut rendre très bonnes : mais le poète a bien d'autres idées dans l'imagination ; il sent toutes les passions qu'il conçoit , & il s'efforce même de les sentir , afin de les mieux concevoir. Il s'échauffe , il s'emporte , il se flatte , il

s'offense, & se passionne jusqu'à sortir de lui-même ; pour entrer dans le sentiment des personnes qu'il représente. Il est quelquefois Turc, quelquefois Maure, tantôt homme, tantôt femme ; & il ne quitte une passion que pour en prendre une autre. De l'amour il tombe dans la haine, de la colère il passe à la vengeance, & toujours il veüt faire sentir aux autres les mouvemens qu'il souffre lui-même ; il est fâché quand il ne réussit pas dans ce malheureux dessein ; il s'attriste du mal qu'il n'a pas fait.

Quelquefois ses vers peuvent être assez innocens ; mais la volonté du poëte est toujours criminelle : les vers n'ont pas toujours assez de charmes pour *empoisonner* ; mais le poëte veut toujours qu'ils *empoisonnent* ; il veut toujours que l'action soit passionnée, & qu'elle excite du trouble dans le cœur des spectateurs.

Quel rapport trouvez-vous donc entre un poëte de théâtre & le traducteur de Térence ? L'un traduit un auteur pour l'instruction des enfans, qui est un bien nécessaire ; l'autre fait des comédies, dont la meilleure qualité est d'être inutiles. L'un travaille à éclaircir la langue de l'Eglise ; l'autre enseigne à parler le langage des fables & des idolâtres. L'un ôte tout le poison que les païens ont mis dans leurs comédies ; l'autre en compose de nouvelles, & tâché d'y mettre de nouveaux poisons. L'un enfin fait un sacrifice à Dieu, en travaillant utilement pour le bien de l'Etat & de l'Eglise ; & l'autre fait un sacrifice au démon, comme dit saint Augustin, en lui donnant des armes pour perdre les ames. Cependant vous égalez ces deux esprits ; vous ne mettez point de différence entre leurs ouvrages, & vous obligez routes les personnes justes de vous dire avec saint Jérôme, qu'il n'est rien de plus honteux que de confondre ce qui se fait pour le plaisir inutile des hommes, avec ce qui se fait pour l'instruction des enfans, & *quod in pueris necessitatis est, crimen in se facere voluptatis*.

Reconnoissez donc, Monsieur, que la traduction de

Térence est bien différente des comédies de Desmarêts, & qu'une traduction si pure, qui est une preuve de doctrine & un effet de charité, ne sauroit jamais être un fondement raisonnable du reproche que vous faites à ceux que vous attaquez.

Mais vous les accusez encore avec plus d'injustice & plus d'imprudence, quand vous leur dites : *En combien de façons avez-vous conté l'histoire du Pape Honorius ?* N'est-ce pas là un reproche bien judicieux ? Vous ne dites point que cette histoire soit fautive ; vous ne dites point qu'ils la rapportent mal, & vous les accusez seulement de l'avoir souvent rapportée. Mais je vous demande qui est le plus coupable, ou celui qui prêche toujours la vérité, ou celui qui résiste toujours à la vérité ? Et qui doit-on accuser, ou le Port-Royal qui a dit tant de fois une histoire véritable, ou les ennemis de Port-Royal qui n'ont jamais répondu à cette histoire, & qui bien souvent ont fait semblant de ne la pas entendre ?

N'est-ce point cette surdité politique que vous trouvez si admirable dans les Jésuites, & qui vous fait dire : *J'admirois en secret la conduite de ces Pères, qui vous ont fait prendre le change, & qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles ?* On ne peut pas vous répondre plus doucement, qu'en disant qu'il est très faux que les Jésuites aient fait prendre le change à Port-Royal, & qu'au contraire le Port-Royal a toujours eu une constance invincible, en défendant la vérité contre tous ceux qui l'attaquent. Que si depuis quelque temps les écrits ne s'adressent pas directement aux Jésuites, & s'ils ne sont plus, comme vous dites, que les spectateurs du combat, c'est parcequ'on les a mis hors d'état de combattre. On a ruiné leur dessein ; on a découvert leur secret ; on a éclairci leurs équivoques ; on les a enfin réduits à ne plus répondre, & assurément vous n'avez rien à reprocher au Port-Royal de ce côté là.

Vous tournez d'un autre, & vous dites à l'auteur les *Imaginaires* qu'il a affecté le style des *Provinciales*,

C'est par-là que vous commencez , & que vous finissez votre lettre. *Vous prétendez* , lui dites-vous , *prendre la place de l'auteur des petites lettres : je vois bien que vous voulez attrapper ce genre d'écrire ; mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère.* Je ne vous répons pas ce que tout le monde fait , que les sujets sont bien différens , & qu'un enjouement perpétuel seroit peut-être un aussi grand défaut dans les *Imaginaires* , comme il est une grande grace dans les *Provinciales*. Je vous demande seulement pourquoi vous jugez des intentions d'un auteur qui vous sont cachées. & pourquoi vous n'avez pas voulu juger des actions & des livres de Desmarêts qui sont visibles à tout le monde : Ce ne peut être que par une raison fort mauvaise pour vous. N'obligez personne à la découvrir , & ne dites point de vous même que l'auteur des lettres a voulu écrire comme M. Pascal. Il n'a voulu faire que ce qu'il a fait il a voulu convaincre ses lecteurs de la fausseté d'une prétendue hérésie , & il les a convaincus d'une manière qui , sans comparaison , est forte , évidente , agréable & très facile.

On peut en juger par les efforts que vous avez fait contre lui , puisque vous avez été chercher des railleries jusques dans l'Écriture Sainte. *Jetez-vous sur les injures* , lui dites-vous ; *vous êtes appelé à ce style* , & *il faut que chacun suive sa vocation.* Vous pensez donc que la vocation porte au mal & aux injures. La Sorbonne diroit absolument que c'est une erreur ; mais pour moi je dis seulement que c'est une mauvaise raillerie ; & peut-être que vous serez plus touché d'avoir fait un mensonge ridicule , que d'avoir outragé la vérité.

Il paroît assez par la profession que vous faites , & par la manière dont vous écrivez , que vous craignez moins d'offenser Dieu , que de ne plaire pas aux hommes ; puisque , pour flatter la passion de quelques-uns vous vous moquez de l'Écriture , des Conciles , de saints Pères , & des personnes qui tâchent d'imiter leur vertu.



Pour justifier la comédie, qui est une source de corruption, vous raillez la pénitence, qui est le principe de la vie spirituelle; vous riez de l'humilité que saint Bernard appelle la vertu de JESUS-CHRIST; & vous parlez avec une vanité de payen, des actions les plus saintes, & des ouvrages les plus chrétiens. Vous pensez qu'en nommant seulement les livres de Port-Royal, vous les avez entièrement détruits; & vous croyez avoir suffisamment répondu à tous les anciens conciles, en disant seulement qu'ils ne sont pas nouveaux.

Désabusez-vous, Monsieur, & ne vous imaginez point que le monde soit assez injuste pour juger selon votre passion; il n'y a personne au contraire qui n'ait horreur de voir que votre haine va déterrer les morts, & outrager lâchement la mémoire de M. le Maître & de la mère Angélique par des railleries & des calomnies ridicules.

Mais, quoi que vous disiez contre des personnes d'un mérite si connu dans le monde & dans l'Eglise, ce sera par leur vertu qu'on jugera de vos discours; on verra le mépris que vous avez pour elles, avec les abus que vous faites de l'Écriture & des saints Pères; & l'on verra qu'il faut que vous soyez étrangement passionné, & que ceux contre qui vous écrivez soient bien innocens, puisque vous n'avez pu les accuser, sans vous railler de ce qu'il y a de plus saint dans la Religion, & de plus inviolable parmi les hommes, & sans lessiver en même tems la raison, la justice, l'innocence, & la piété.



---

 SECONDE RÉPONSE

Par M. BARBIER D'AUCOURT.

MONSIEUR,

Je ne fais si l'Auteur des *Hérésies imaginaires* juger à propos de vous faire réponse. Je connois des gens qui auroient sujet de se plaindre, s'il le faisoit. Ils ont souffert avec patience qu'on ait répondu à M. Desmarêts & je ne m'en étonne pas; un prophète mérite quelque préférence. Mais vous, Monsieur, qui n'avez pas encore prophétisé, il y auroit de l'injustice à vous traiter mieux qu'on ne les a traités. Pour moi qui ne suis point de Port-Royal, & qui n'ai de part à tout ceci qu'autant que j'y en veux prendre, je crois que, sans vous faire d'affaire avec le père du Bosc, ni avec M. de Marandé je vous puis dire un mot sur le sujet de votre lettre. J'espère que cela ne sera pas inutile pour en faire connoître le prix. Le monde passe quelquefois très légèrement sur les choses; il est bon de les lui faire remarquer.

Vous avez grand soin, pour vous mettre bien dans l'esprit du lecteur, de l'avertir, avant toutes choses, que vous ne prenez point le parti de M. Desmarêts. C'est fort prudemment fait. Vous avez bien senti qu'il n'y a point d'honneur à gagner. Il commence à être connu dans le monde, & vous savez ce qu'on en a dit en plusieurs bon lieu. Mais, sans mentir, cette prudence ne dure guère. Et comment peut-on dire dans les trois premiers

lignes d'une lettre, qu'on ne se déclare point pour Desmarêts, & qu'on laisse à juger au monde lequel est le *visionnaire* de lui ou de l'Auteur des *Hérésies imaginaires*? En vérité, tout homme qui peut parler de cette sorte est bien déclaré.

Cela n'étoit pas difficile à voir; mais l'envie de dire un bon mot vous a emporté; & cette manière de dire à celui que vous attaquez qu'il est *visionnaire*, vous a paru si heureuse & si galante, que vous n'avez su vous retenir.

Mais, Monsieur, croyez-vous qu'il n'y ait qu'à dire des injures aux gens, & ne savez-vous pas qu'il y a un choix d'injures comme de louanges; qu'il faut que les unes & les autres conviennent, & qu'il n'y a rien de si misérable que de les appliquer au hasard? On a pu traiter Desmarêts de *visionnaire*, parce qu'il est reconnu pour tel, & qu'il a eu soin d'en donner d'assez belles marques. Vous voudriez bien lui faire avoir sa revanche; mais la voie que vous prenez ne vous réussira pas. On dira que vous ne vous connoissez pas en *visionnaires*, & que si jamais vous le devenez, il y a sujet de craindre que vous ne le soyez longtems avant que de vous en appercevoir. Tout le monde convient, jusqu'aux ennemis de Port-Royal, & aux Jésuites mêmes, que l'Auteur des *Hérésies imaginaires* n'a rien qui ressemble la *vision*. On ne s'est encore guère avisé de l'attaquer sur cela; & ceux mêmes qui l'ont accusé d'hérésie, ne sont bien gardés de l'accuser d'extravagance. Car, en matière d'hérésie, il est plus aisé d'en faire accroire, que sur-tout quand il s'agit d'une hérésie aussi mince & aussi difficile à appercevoir, que celle qu'on reproche aux Jansénistes. Il y a peu de gens capables de démêler ces choses; on dispute, on embrouille; l'accusateur se trouve dans l'obscurité. Mais, en matière de folie, dès qu'il y a une accusation formée, il est sûr qu'il y aura quelqu'un de condamné. Le monde s'y connoît; il juge, il fait justice; mais il veut des preuves, & des preuves qui concluent, sinon votre accusation sans preuve devient une preuve contre vous.

Vous voilà donc , Monsieur , réduit à la nécessité de prouver ce que vous avez avancé contre l'Auteur des *Hérésies imaginaires* ; autrement vous voyez bien où cela va , & vous n'en ferez pas quitte pour dire que vous n'avez point jugé , que vous vous êtes contenté de laisser à juger aux autres , & que vous n'avez point appliqué les règles que vous voulez qu'on établisse. Le monde entend ce langage ; & si vous n'avez que cela pour vous sauver , je vous tiens en grand danger.

Mais ce n'est pas votre manière que d'entrer dans le détail , & de vous embarrasser à chercher des preuves ; & cela est aisé à voir quand vous dites à l'Auteur des *Hérésies imaginaires* , que vous avez lu ses lettres , tantôt avec plaisir , tantôt avec dégoût , selon qu'elles vous sembloient bien ou mal écrites. Je vois bien ce que vous voulez qu'on entende par-là ; c'est-à-dire , que vous louez ce qu'il y a de bon , & que vous blâmez ce qu'il y a de mauvais. Cette sorte de critique est fort prudente. Tant que vous parlerez comme cela , vous ne vous commettrez point. Toutefois vous prenez courage ; & pour faire voir que vous êtes homme de bon goût , & que vous vous y connoissez , vous vous avancez jusqu'à dire qu'il y a grande différence entre les *Imaginaires* & les *Lettres au Provincial*. Voilà un grand effort de jugement , & qui vous a bien coûté. Mais encore , Monsieur , ne nous direz-vous rien de plus précis , & ne marquez-vous point ce que vous trouvez à redire dans le *Hérésie imaginaires* ? Vous nous le faites attendre long tems , & vous ne vous expliquez la-dessus que vers la fin de votre lettre. Mais enfin vous faites bien voir que vous savez approfondir quand il vous plaît. Veut-on donc savoir ce qu'il y a de mauvais dans les lettres de l'*Hérésie imaginaire* ? Le voici ; c'est que les bons mots des Chamillardes ne sont d'ordinaire que de basses allusions , comme quand on dit que le grand O de M. Chamillard n'est qu'un o en chiffre , & qu'il ne doit pas suivre le grand nombre , de peur d'être Docteur à la douzaine. Il n'y a personne qui n'y fût attrappé ; & on ne se seroit jamais avisé qu'on pût prouver qu'il y a trop de pointes

dans les épigrammes de Catulle , parce que celles de Martial en sont pleines. Quoi donc ! Monsieur , est-il possible que vous n'avez pas connu la différence qu'il y a des *Imaginaires* aux *Chamillardes*? Et comment avez-vous pu croire qu'elles fussent du même Auteur , & même que ces dernières vinssent de Port-Royal ? Faut-il donc que vous soyez si malheureux que tous les efforts que vous avez faits contre les *Imaginaires*, se réduisent à faire voir que vous n'êtes pas capable de connoître une différence aussi visible & aussi marquée que celle-là ? Je ne fais si cela ne feroit point entrer les gens en soupçon sur les louanges que vous donnez aux *Provinciales*. On croira que vous les louez sur la foi d'autrui , & que vous seriez peut-être aussi embarrassé à en marquer les beautés , que vous avez été peu heureux à trouver les défauts des *Hérésies imaginaires*. Quiconque aura bien senti les graces des premières , aimera celles-ci , & verra bien que s'il y a quelque chose qui se puisse soutenir auprès des *Provinciales* , ce sont les *Hérésies imaginaires*.

Il est certain que les *petites lettres* sont inimitables. Il y a des graces , des finesse , des délicatesses qu'on ne sauroit assez admirer ; mais il est vrai aussi qu'il n'y a pas eu de sujets plus heureux que celui de M. Paschal. On n'en trouve pas toujours qui soient capables de ces sortes d'agrémens. Et quoique ce soit une extravagance d'insigne que de prétendre qu'on soit obligé à la créance intérieure du fait de Jansénius , & qu'on puisse traiter comme hérétique , ceux qui n'en sont pas persuadés , cela ne se fait pas sentir , & ne divertit pas comme les décisions des Casuistes. C'est une grande faute de jugement de demander par-tout le même caractère & le même air ; & c'est avec beaucoup de raison que l'Auteur des *Hérésies imaginaires*, bien loin de vouloir attrapper le genre d'écrire , comme vous lui reprochez à perte de vue , a pris une manière plus grave & plus sérieuse. Cependant , lorsqu'il lui tombe quelque chose entre les mains qui mérite d'être joué , peut-on s'y prendre plus sagement , & y donner un meilleur tour ? Et quelque sujet

qui se présente , peut-on démêler les choses embrouillées avec plus d'adresse & de netteté ? Peut-on mieux mettre les vérités dans leur jour ? Peut-on mieux pénétrer les replis du cœur humain , & en faire mieux connoître les ruses ?

Je ne prétends pas marquer tout ce qu'il y a de beau dans les lettres de l'*Hérésie imaginaire* : cela seroit fort superflu pour les gens qui ont le goût bon , & fort peu utile pour les autres. Et pour vous , Monsieur , je ne fais si vous en profiteriez. C'est une mauvaise marque de finesse de sentiment , que d'avoir confondu les *Chamillardes* avec les *Hérésies imaginaires*, & les *Enluminures* avec l'*Onguent à la brûlure*. Et si vous avez eu si peu de discernement en cela , il est difficile que vous en ayez beaucoup en d'autres choses.

D'ailleurs , je crois qu'on auroit de la peine à vous faire entendre raison sur le sujet de l'Auteur des *Hérésies imaginaires*. Il vous a touché par où vous étiez le plus sensible. Le moyen de souffrir que l'on maltraite ainsi impunément les faiseurs de romans & les poètes de théâtre ? Il est aisé à voir que vous plaidez votre propre cause , & que ce que vous dites sur ce sujet ne vous a guère coûté. Cette tirade d'éloquence , ou plutôt ce lieu commun de deux pages , représente parfaitement un poète qui se fâche. Mais encore est-il bon de savoir pourquoi. Dires-nous donc , Monsieur , prétendez-vous que les faiseurs de romans & de comédies soient des gens de grande édification parmi les Chrétiens ? Croyez-vous que la lecture de leurs ouvrages soit fort propre à faire mourir en nous le vieil homme , à éteindre les passions , & à les soumettre à la raison ? Il me semble qu'eux-mêmes s'en expliquent assez , & qu'ils font consister tout leur art & toute leur industrie à toucher l'ame , à l'attendrir , à imprimer dans le cœur de leurs lecteurs toutes les passions qu'ils peignent dans les personnes qu'ils représentent , c'est-à-dire , à rendre semblables à leurs héros ceux qui doivent regarder JESUS CHRIST comme leur modèle , & se rendre semblables à lui. Si ce n'est là tout le contraire de l'E

vangile, j'avoue que je ne m'y connois pas ; & il faut entendre la religion, comme Desmarêts entend l'Apocalypse, pour trouver mauvais qu'un théologien, étant obligé de parler sur cette matière, appelle ces gens-là des *empoisonneurs publics*, & tâche de donner aux chrétiens de l'horreur pour leurs ouvrages.

Mais bien loin que cela les offense, n'y trouvent-ils pas même quelque chose qui les flatte ? Et n'est-ce pas les louer selon leur goût, que de leur reprocher de faire ce qu'ils prétendent ? Les injures n'offensent que lorsqu'elles nous exposent aux mépris, ou des autres, ou de nous-mêmes. Or personne ne croit qu'on ait droit de le mépriser, ni de se mépriser soi-même, pour pécher contre les règles contraires à celle qu'il s'est proposé de suivre. Ainsi nous voyons que ceux qui cherchent à s'aggrandir dans le monde, ne s'offensent point des injures que leur disent les philosophes contemplatifs qui prêchent la vie retirée ; ils les regardent dans un ordre dont ils ne sont pas, & où l'on juge autrement des choses.

Voilà donc les bons poètes hors d'intérêt. Les autres devroient prendre peu de part à cette injure ; car ils n'empoisonnent guère ; ils ne sont coupables que par l'intention. Cependant ils murmurent par un secret dépit de voir qu'ils n'ont part qu'à la malédiction du péché, & qu'ils n'en recueillent point le fruit. On les reconnoît par-là ; & je crois qu'on peut presque établir pour règle, que, dès qu'on en voit quelqu'un qui fait ces sortes de plaintes, on peut lire ses ouvrages en sûreté de conscience.

Que s'il y a quelque gloire à bien faire des comédies & des romans, comme il y en peut avoir, en mettant le christianisme à part, & à ne considérer que cette malheureuse gloire que les hommes reçoivent les uns des autres, & qui est si contraire à l'esprit de la foi, selon les paroles de JESUS-CHRIST, l'Auteur des *Hérésies imaginaires* ne veut point la ravir à ceux à qui elle est due, quoiqu'à dire vrai, cette gloire consiste plutôt à se connoître à ces choses, & à être capable

de les faire , qu'à les faire effectivement ; elle ne mérite pas qu'on y employe son tems & son travail ; & s'il étoit permis d'agir pour la gloire , ce n'est pas celle-là qu'il faudroit se proposer. La véritable gloire , s'il y en a parmi les hommes , est attachée à des occupations plus sérieuses & plus importantes ; car ils ont eu cette justice de régler les récompenses selon l'utilité des emplois , & ils savent bien faire la différence de ceux qui leur procurent des biens réels & solides , & de ceux qui ne contribuent qu'à leur divertissement. C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur des *Hérésies imaginaires* , quand il a dit que cette occupation étoit peu honorable , même devant les hommes.

Mais enfin il n'empêche pas qu'on ne connoisse ce qu'il y a de beau dans les ouvrages de Sophocle , d'Euripide , de Térence & de Corneille , & qu'on ne l'estime son prix. On peut même dire qu'il s'y connoît , qu'il fait les règles par où il en faut juger. Il n'ignore pas ce qu'il y a de plus fin dans l'éloquence ; les graces les plus naturelles , les manières les plus tendres & les plus capables de toucher se trouvent dans ces sortes d'ouvrages. Mais c'est pour cela même qu'ils sont dangereux. Plus ceux qui les composent sont habiles , plus on a droit de les traiter d'*empoisonneurs* ; & plus vous vous efforcez de les louer , plus vous les rendez dignes de ce reproche.

Que voulez-vous donc dire , & que prétendez-vous par cette grande exagération qui fait la moitié de votre lettre ? Que signifient tous ces beaux traits : *Que les romans & les comédies n'ont rien de commun avec le Jansénisme ; qu'on se doit contenter de donner les rangs en l'autre monde , sans régler les récompenses de celui-ci ; qu'on ne doit point envier à ceux qui s'amuse à ces bagatelles , de misérables honneurs auxquels on a renoncé , &c.* pour ne rien dire du reste ; car il faudroit tout copier. En vérité le zèle de la poésie vous emporte. Il est dangereux de s'y laisser aller ; on n'en revient pas comme on veut ; cela n'aide pas à penser juste ; & toute votre lettre se ressent de cette émotion qui vous a pris dès le



commencement. Car , dites-moi , Monsieur , à quoi songez-vous , quand vous avancez , que si l'on concludoit , *qu'il ne faut pas aller à la comédie , parce que saint Augustin s'accuse de s'y être laissé attendrir , il faudroit aussi conclure , de ce que le même saint s'accuse d'avoir trop pris de plaisir aux chants de l'Eglise , qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ?* Quoi , s'il faut quitter les choses qui sont mauvaises , & dont nous ne saurions faire un bon usage , faut-il aussi quitter les bonnes , parce que nous en pouvons faire un mauvais ? Est-ce ainsi que vous raisonnez ? Mais si cette fougue n'est pas heureuse pour le raisonnement , au moins elle sert à embellir les histoires , & il est aisé de connoître celles qui ont passé par les mains de ceux qui savent faire des desseins de romans.

On voit bien que vous avez travaillé à celle des deux Capucins. Mais ce n'est pas assez ; il est juste que chacun profite de ce qui lui appartient , & que le monde sache ce qu'il y a de votre invention dans le récit de cette aventure. Je ne vous déroberai rien ; ce qui n'est point de vous est fort peu de chose , & vous allez être fort bien partagé.

Il est vrai , car j'ai eu soin de m'en informer , que deux Capucins , dont l'un étoit parent de M. de Bagnols , vinrent un jour à Port-Royal demander l'hospitalité. On en donna avis à la mère Angélique ; & comme on lui demanda si l'on ne leur feroit point quelque réception extraordinaire à cause de M. de Bagnols , elle répondit qu'on ne devoit rien ajouter pour cela à la manière dont on avoit accoutumé de recevoir les Religieux , & que M. de Bagnols ne vouloit point qu'en sa considération on changeât , même dans les moindres choses , les pratiques du monastère.

Voilà , Monsieur , comment la chose se passa : de sorte que cette imagination que l'un des Capucins fût le père Maillart ou Mulart ; cet empressement avec lequel la mère Angélique *court au parloir ; ce cidre & ce pain des valets mis à la place du pain blanc & du vin des Messieurs ; cette reconnoissance du prétendu père*

Maillard en disant la messe ; tout cela est de votre cru, sans compter l'application des proverbes & les autres gentilleses de la narration

Cela ne va pas mal pour une petite histoire ; & , sur ce pied-là , du moindre sujet du monde vous feriez un fort gros roman. Ce que j'y trouve à redire , est que la vraisemblance n'est pas tout-à fait bien gardée , & qu'il eût été difficile qu'à Port-Royal , où l'on étoit bien averti que c'étoit le père Mulart , Cordelier , qui avoit sollicité à Rome la constitution du Pape Innocent X contre les cinq propositions , on eût pu prendre un Capucin pour cet homme-là. Mais vous n'y regardez pas de si près ; & d'ailleurs c'est-là tout le nœud de l'affaire. Car si ce Capucin ne passe tantôt pour le père Mulart , & tantôt pour le parent de M. Bagnols ; & si , selon cela , on ne lui fait boire tantôt du cidre , tantôt du vin des Messieurs , à quoi aboutira l'histoire. Il faut songer à tout. Vous aviez besoin de quelque chose qui prouvât qu'on a vu de tout tems ceux de Port-Royal louer & blâmer le même homme , selon qu'ils étoient contents ou mal satisfaits de lui. Car , en vérité , l'exemple de Desmarêts ne suffisoit pas. Et si vous prétendez qu'on l'ait loué pour une simple excuse de civilité que lui fait M. Pascal , d'avoir cru qu'il étoit l'Auteur des Apologies des Jésuites , vous n'êtes pas difficile en pagnyriques.

Pour l'histoire du volume de *Clélie* , peut-être qu'en réduisant tous les solitaires à un seul , qui n'étoit pas de ceux qu'on pouvoit appeller de ce nom là , & le plaisir que vous supposez qu'ils prirent à se voir traiter d'illustres , à la complaisance qu'il ne put se défendre d'avoir pour un de ses amis qui lui envoya ce livre , & qui l'obligea de voir l'endroit dont il s'agit ; peut-être , dis-je , que cette histoire appocheroit de la vérité : mais je ne vois pas qu'en cet état-là elle vous pût servir de grand chose.

Que vous reste-t-il donc qui puisse donner quelque couleur aux reproches que vous faites à ceux de Port-Royal , de ne juger des choses que selon leur intérêt ?

On a bien souffert, dites-vous, que M. le Maître ait fait des traductions & des livres sur la matière de la grace ; & on trouve étrange que Desmarêts en fasse sur des matières de religion. Sans mentir, la comparaison est bien choisie. M. le Maître, après avoir passé plusieurs années dans une grande retraite, & dans la pratique de plusieurs exercices de pénitence & de piété chrétienne, & après avoir joint à ses talens naturels des connoissances qui le rendoient très-capable d'écrire sur les plus grandes vérités de la Religion, ne s'en est pas toutefois jugé digne, par cette même humilité qui fait qu'il s'accuse de dérèglement, quoique même, avant sa retraite, sa vie eût toujours été fort réglée : il n'a jamais écrit sur les matières de la grace, & n'a rien entrepris que de simples traductions & des histoires pieuses. Et Desmarêts, après avoir passé sa vie à faire des romans & des comédies, a sauté tout d'un coup jusqu'au plus haut degré de la contemplation & de la spiritualité la plus fine. Et, sur le témoignage qu'il a rendu lui-même qu'il étoit envoyé pour donner aux hommes l'intelligence des mystères, il a commencé à se mettre en possession du titre & du ministère de prophète, à établir le nouvel ordre des victimes, à leur donner les règles de sa nouvelle théologie mystique ; enfin à débiter cet amas & ce mélange horrible de profanations & d'extravagances qui paroissent dans ses ouvrages. Que dites-vous de ce parallèle ? Trouvez-vous que cette réserve & cette modestie si chrétienne de M. le Maître soit fort propre pour autoriser les égaremens de Desmarêts ? Je ne fais s'il vous saura bon gré de vous être avisé de cette comparaison ? Il faut qu'il ait soin de se tenir toujours dans cette élévation de l'ordre prophétique, pour n'en pas sentir le mauvaiseffet ; & , pour peu qu'il voulût revenir à la condition des autres hommes, il verroit que c'est un mauvais lustre pour lui que M. le Maître.

Vous voyez donc, Monsieur, que vous ne faites rien moins que ce que vous prétendez ; & je ne pense pas que personne demeure convaincu, sur l'histoire des deux Capucins, sur les louanges qu'on a données à M. Des-

marêts , ni sur l'exemple de M. le Maître , que ceux de Port-Royal ne jugent que selon leurs intérêts. Votre première faillie vous a mis en malheur. Quand on est échauffé , on s'éblouit soi-même de ce qu'on écrit ; & l'on se persuade aisément que les choses sont bien prouvées , pourvu qu'elles soient soutenues d'amplifications & de lieux communs. Pour cela , vous vous en servez admirablement. Peut-on rien voir de mieux poussé que celui-ci ? *Qu'une femme fût dans le désordre , qu'un homme fût dans la débauche , s'ils se disoient de vos amis , vous espériez toujours de leur salut ; s'ils vous étoient peu favorables , quelque vertueux qu'ils fussent , vous appréhendez toujours le jugement de Dieu pour eux. Ce n'étoit pas assez pour être savant , d'avoir étudié toute sa vie , d'avoir lu tous les Auteurs ; il falloit avoir lu Jansénius , & n'y point avoir lu les propositions.*

Il ne manque rien à cela que d'être vrai. Mais nous en parlons bien à notre aise , nous qui le regardons de sang froid. Si nous étions piqués au jeu , & que nous nous sentissions enveloppés dans la disgrâce commune des Poètes de théâtre & des faiseurs de romans , cela nous paroîtroit vrai comme une démonstration de mathématique. L'imagination change terriblement les objets. Quand on est plein de la douleur d'une telle injure , il n'est pas aisé de s'en défaire. On a beau parler d'autre chose , on ne songe qu'à celle-là , & l'on y revient toujours. Y a-t-il rien de plus naturel que cette demande qui sort de la plénitude de votre cœur ? *Enfin que faut il que nous lisions , si ces sortes d'ouvrages sont défendus ?* Il n'y a personne qui ne crût que c'est-là la conclusion d'un discours qu'on auroit fait pour soutenir qu'il est permis de lire des romans & des comédies. Point du tout , il ne s'agit point de cela. Mais c'est un cœur pressé qui se décharge , & qui fait tout venir à propos.

Cette question me fait souvenir de ce qu'un homme disoit à un Evêque qui ne vouloit pas le recevoir aux ordres : *Que voulez vous donc que je fasse , Monseigneur , que j'aïlle voler sur les grands chemins ?* Cet homme ne

connoissoit que deux conditions dans le monde , celle de *Prêtre* & celle de *voleur de grands chemins*. Et vous, vous ne connoissez qu'une sorte de plaisir dans la vie , la lecture des romans & des comédies. Mon Dieu , Monsieur , qu'il me semble que vous auriez de choses à faire avant que de songer à lire des romans ! Mais vous avez pris votre parti , & il y a grande apparence que vous n'en reviendrez pas sitôt. Je vois à peu près ce qu'il vous faut , & je ne m'étonne pas si les *disquisitions* & les *dissertations* vous ennuiant. Vous n'avez pas besoin d'une fort grande soumission pour vous rapporter de tout cela au Pape & au Clergé de France. Ce n'est pas là ce qui vous intéresse. Vous trouverez bon tout ce que fera l'Auteur des *Hérésies imaginaires* ; vous lui donnez tout pouvoir , & vous lui abandonnez même M. Desmarêts , pourvu qu'il ne lui porte point de coups qui puissent retomber sur les autres , car c'est-là ce qui vous tient au cœur ) & qu'il vous laisse jouir en paix de cette petite étincelle du jeu qui échauffa autrefois les grands génies de l'antiquité , qui vous est tombée en partage.

Mais , Monsieur , il semble qu'un homme aussi tendre & aussi sensible que vous l'êtes , ne devrait songer qu'à vivre doucement , & à éviter les rencontres fâcheuses. Et comment est-ce que vous n'avez pas mieux aimé dissimuler la part que vous auriez pu prendre à l'injure commune , que de vous mettre au hasard de vous attirer une querelle particulière ? Cependant vous ne vous contentez pas d'attaquer celui dont vous croyez avoir sujet de vous plaindre ; vous étendez votre ressentiment contre tous ceux qui ont quelque liaison avec lui. Il semble qu'ils soient en communauté de péchés , & qu'en faisant le procès au premier qui se présente , on le fait à tous.

Voudriez-vous répondre comme cela pour tous vos confrères , & n'auriez-vous point assez de votre iniquité à porter ? Il est vrai que si vous ne vous étiez avisé de cet expédient , votre lettre auroit été un peu courte. Il a fallu mettre tous les Jansénistes en un , & même avoir

recours à des choses où ils n'ont point de part, pour trouver de quoi la grossir. Encore avec tout cela n'avez-vous pas eu grand'chose à dire; & peut-être qu'après avoir bien tout considéré, on trouvera que vous n'avez rien dit. Vous voyez bien à quoi se réduit ce que nous avons vu de votre lettre jusqu'ici. Et croyez vous encore dire quelque chose quand vous alléguez la traduction de Térence; N'est-ce pas un beau moyen pour repousser le reproche d'*empoisonneurs*, & pour rendre ceux de Port-Royal coupables du mal que ce livre peut faire, que de dire qu'ils ont tâché d'y apporter le remède, & qu'ils ont pris pour cela la meilleure voie qu'on pouvoit prendre? Les comédies de Térence sont entre les mains de tout le monde, & particulièrement de ceux qui apprennent la langue latine. Il faut qu'ils passent par-là, c'est une nécessité qu'on ne sauroit éviter. On l'a même reconnu au Concile de Trente. Et dans l'index des livres défendus, on a excepté expressément ceux que le besoin qu'on a d'apprendre le latin a rendus nécessaires. Que peut-on donc faire de mieux pour les jeunes gens qui ont ce livre entre les mains, & qui tâchent de l'entendre, que de leur donner une traduction qui le leur explique de telle sorte, qu'elle les fasse passer par-dessus les endroits qui seroient capables de les corrompre; qui leur ôte de devant les yeux tout ce qu'il y a de trop libre, & qui supprime à ce dessein des comédies toutes entières? S'il y en a qui s'attachent à ce livre par le plaisir qu'ils y prennent, sans se mettre en peine du péril ou ils s'exposent, on ne sauroit les en empêcher. Mais peut-on nier que cette traduction ne soit un excellent moyen pour conserver la pureté & l'innocence de ceux qui, ne cherchant dans cet ouvrage que ce qu'on y doit chercher, qui est d'y prendre une teinture de l'air & du style de cet Auteur, & d'y apprendre la pureté de sa langue, se tiennent à ce que la traduction leur explique, & sont détournés de lire le reste où le secours de cette traduction leur manque, par la peine qu'ils auroient à l'entendre? Que peut-on donc dire

de celui qui , pour avoir un prétexte de traiter d'*empoisonneur* l'Auteur de cette traduction , & d'envelopper dans ce reproche tous ceux de Port-Royal , selon le nouveau privilège qu'il se donne , tâche lui-même d'*empoisonner* un dessein qui n'est pas seulement très-innocent , mais qui est encore très-louable & très-utile.

Vous avez bien connu qu'il y avoit là un peu de mauvaise foi. Et c'est pour cela que vous avez voulu essayer de prévenir la réponse qu'on vous pourroit faire. Mais vous vous y prenez d'une manière qui mérite d'être remarquée. Vous vous êtes souvenu qu'on avoit dit quelque part , que le *soin qu'on prend de couvrir des passions d'un voile d'honnêteté* , ne sert qu'à les rendre plus dangereuses ; & sans savoir trop bien ce que cela signifie , vous avez cru que vous vous sauveriez par-là , comme si en retranchant les libertés des comédies de Térence on avoit rendu les passions qui y sont représentées plus dangereuses , en les couvrant d'un voile d'honnêteté.

C'est le plus grand hasard du monde , quand on applique bien ce qu'on n'entend pas ; *couvrir les passions d'un voile d'honnêteté* , ce n'est pas ôter d'un livre ce qu'il y a d'impur & de deshonnête. Un même livre peut avoir des endroits trop libres , & d'autres où les passions soient *couvertes d'un voile d'honnêteté* ; c'est à-dire , où elles soient exprimées par des voies qui ne blessent point la pudeur ni la bienséance , qui fassent beaucoup entendre en disant peu , & qui , sans rien perdre de ce qu'elles ont de doux & de capable de toucher , leur donnent encore l'agrément de la retenue & de la modestie. Ce ne sont pas ces endroits deshonnêtes qui empêchent le mal que ceux ci peuvent faire. Ce seroit un plaisant scrupule , que de n'oser les ôter , de peur de rendre le livre plus dangereux ; & je ne connois que vous qui les y voulussiez remettre par principe de conscience.

Mais d'ailleurs ce n'est pas par ces passions couvertes & déguisées , que Térence est dangereux , surtout dans

les Comédies qu'on a traduites ; il y a des délicatesses admirables mais elles ne sont pas de ce genre-là ; & dès qu'on en a retranché ce qu'il y a de trop libre , il n'est plus capable de nuire.

Je pourrois ajouter à cela , qu'encore que toutes les comédies soient dangereuses , & qu'il fût à souhaiter qu'on les pût supprimer toutes , celles des anciens le sont beaucoup moins que celles qu'on fait aujourd'hui. Ces dernières nous émeuvent d'ordinaire tout autrement , parce qu'elles sont prises sur notre air & sur notre tour ; que les personnes qu'elles nous représentent sont faites comme celles avec qui nous vivons ; & que presque tout ce que nous y voyons , ou nous prépare à recevoir les impressions de quelque chose de semblable que nous trouverons bientôt , ou renouvelle celles que nous avons déjà reçues.

Mais nous retomberions insensiblement sur un sujet qui vous importune , & vous ne prenez pas plaisir qu'on parle contre les comédies & les romans. D'ailleurs je vois que vous n'aimez pas que l'on soit longtems sur une même matière. C'est ce qui vous a dégoûté des écrits de Port-Royal , & qui fait que vous vous plaignez qu'ils ne disent plus rien de nouveau. Cela ne me surprend point. Je commence à connoître votre humeur. Vous jugez à peu près de ces écrits comme des romans ; vous croyez qu'ils ne sont faits que pour divertir le monde , & que , comme il aime les choses nouvelles , on doit avoir soin de n'y rien dire que de nouveau. Il y a d'autres gens qui les lisent dans une disposition un peu différente de la vôtre. Ils y cherchent l'éclaircissement des contestations. Ils tâchent à profiter des vérités dont on se sert pour soutenir la cause que l'on défend. Ils remarquent comment on démêle les difficultés & les équivoques. Ils sont surpris d'y voir que , tandis que ceux qui disent que les propositions sont dans Jansénius demeurent sans preuve sur une chose dont les yeux sont juges , ceux qui nient qu'elles y soient , quoiqu'ils fussent déchargés de la preuve , selon la règle de droit , ont prouvé cent &



cent fois cette négative d'une manière invincible. Enfin ils aiment à voir dissiper tout ce qu'on allègue pour la créance du fait de *Jansénius*, en le réduisant à l'espèce de celui d'*Honorius*; & au lieu que la répétition de cette histoire vous ennuie, ils voyent avec plaisir qu'il n'y a qu'à la répéter pour faire évanouir le fantôme de la *nouvelle hérésie* toutes les fois qu'on le ramène. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous avez bien de la peine à comprendre comment il peut y avoir des gens de cette humeur-là? Quoi! on ne se lasse point de lire les écrits de théologie pleins de longues & de doctes périodes, où l'on ne fait que citer les Pères, & où l'on justifie sa conduite par leurs exemples? On peut souffrir des gens qui trouvent dans les Pères tout ce qu'ils veulent, qui examinent chrétiennement les mœurs & les livres, & qui vont chercher dans *saint Bernard* & dans *saint Augustin* des règles pour discerner ceux qui sont véritablement sages d'avec ceux qui ne le sont pas?

Je crois, Monsieur, qu'il est bon de vous avertir que si les meilleurs amis de ceux de Port-Royal les vouloient louer, ils ne diroient que ce que vous dites. Je vois bien que vous n'y prenez pas garde; & sous ombre qu'on ne loue point de cette sorte ni les romans ni ceux qui les font, vous croyez ne les point louer. Voilà ce que c'est que de vous être rempli la tête de ces belles idées. Vous ne concevez rien de grand que ces sortes d'ouvrages & leurs Auteurs, & vous ne connoissez point d'autres louanges que celles qui leur conviennent. Cet entêtement pourroit bien vous jouer quelque mauvais tour, & vous ne feriez pas mal de vous en défaire. Mais au moins, tant qu'il durera, prenez bien garde qui vous louerez; autrement, en pensant louer quelque Père de l'Eglise, ou quelque Théologien, vous courez risque de faire insensiblement l'éloge de la Calprenède. Cela vaut la peine que vous y songiez.

Cependant, Monsieur, je crois que l'Auteur des *Imaginaires* peut se tenir en repos, & qu'à moins qu'il ne se fasse en vous un changement aussi prompt & aussi

extraordinaire que celui qui s'est fait dans M. Desmâtes, vous ne lui ferez pas grand mal, non plus qu'à tous les autres que vous intéressez dans la querelle que vous lui faites. Vous auriez pu chercher quelque autre voie pour arriver à la gloire ; & quand vous y aurez bien pensé, vous trouverez, sans doute, que celle-ci n'est pas la plus aisée ni la plus sûre.

Ce 1<sup>er</sup> Avril 1666.



## SECONDE LETTRE

DE M. RACINE,

OU

*RÉPLIQUE aux deux Réponses précédentes.*

Je pourrois, Messieurs, vous faire le même compliment que vous me faites ; je pourrois vous dire qu'on vous fait beaucoup d'honneur de vous répondre : mais j'ai une plus haute idée de tout ce qui sort de Port-Royal, & je me tiens au contraire fort honoré d'entretenir quelque commerce avec ceux qui approchent de si grands hommes. Toute la grâce que je vous demande, c'est qu'il me soit permis de vous répondre en même tems à tous deux ; car, quoique vos lettres soient écrites d'une manière bien différente, il suffit que vous combattiez pour la même cause ; je n'ai point d'égard à l'inégalité de vos humeurs, & je ferois conscience de séparer deux Jansénistes. Aussi-bien je vois que vous me reprochez à-peu-près les mêmes crimes ; toute la différence qu'il y a, c'est que l'un me les reproche avec chagrin, & tâche par-tout d'émouvoir la pitié & l'indignation de ses lecteurs, au lieu que l'autre s'est chargé de les réjouir. Il est vrai que vous n'êtes pas venus à bout de votre dessein ; le monde vous a laissé rire & pleurer tous seuls. Mais le monde est d'une étrange humeur ; il ne vous rend point justice : pour moi, qui fais profession de vous la rendre, je vous puis assurer au moins que le mélancolique m'a fait rire, & que le plaisant m'a fait pitié. Ce n'est pas que vous demeuriez toujours dans les bornes de votre partage : il prend quelquefois envie au plaisant de se fâcher, &

au mélancolique de s'égayer : car , fans compter la manière ingénieuse dont il nous peint ces Romains qu'on voyoit à la tête d'une armée & à la queue d'une charue , il me dit assez galamment , que si je veux me servir de l'autorité de saint Grégoire en faveur de la tragédie , il faut me résoudre à être toute ma vie le Poète de la Passion. Voyez à quoi l'on s'expose , quand on force son naturel ; il n'a pu rire fans abuser du plus saint de nos mystères , & la seule plaisanterie qu'il fait , est une impiété.

Mais vous vous accordez sur-tout dans la pensée que je suis un Poète de théâtre , vous en êtes pleinement persuadés ; & c'est le sujet de toutes vos réflexions sévères & enjouées. Où en seriez-vous , Messieurs , si l'on découvroit que je n'ai point fait de comédies ? Voilà bien des lieux communs hasardés , & vous auriez pénétré inutilement tous les replis du cœur d'un Poète.

Par exemple , Messieurs si je supposois que vous êtes deux grands Docteurs ; si je prenois mes mesures là-dessus , & qu'ensuite (car il arrive des choses plus extraordinaires ) on vînt à découvrir que vous n'êtes rien moins tous deux que de savants Théologiens , que ne diriez-vous point de moi ? Vous ne manquerez pas encore de vous écrier , que je ne me connois point en auteurs , que je confonds les Chamillardes avec les Vistonnaires , & que je prends des hommes fort communs pour de grands hommes ; aussi ne prétendez pas que je vous donne cet avantage sur moi ; j'aime mieux croire , sur votre parole , que vous ne savez pas les Pères , & que vous n'êtes tout au plus que les très-humbles serviteurs des imaginaires.

Je croirai même , si vous voulez , que vous n'êtes point de Port Royal , comme le dit un de vous , quoi-qu'à dire le vrai , j'ai peine à comprendre qu'il ait renoncé de gaieté de cœur à sa plus belle qualité ? Combien de gens ont lu sa lettre , qui ne l'eussent pas regardée , si le Port-Royal ne l'eût adoptée , si ces Messieurs ne l'eussent distribuée avec les mêmes éloges

qu'un de leurs écrits. Il a voulu peut-être imiter M. Pascal, qui dit dans quelqu'une de ses lettres, qu'il n'est point de Port-Royal. Mais, Messieurs, vous ne considérez pas que M. Pascal faisoit honneur à Port-Royal, & que Port-Royal vous fait beaucoup d'honneur à tous deux. Croyez-moi, si vous en êtes, ne faites point de difficulté de l'avouer; & si vous n'en êtes point, faites tout ce que vous pourrez pour y être reçus, vous n'avez que cette voie pour vous distinguer. Le nombre de ceux qui condamnent Jansénius, est trop grand: le moyen de se faire connoître dans la foule? Jetez vous dans le petit nombre de ses défenseurs; commencez à faire les importans; mettez-vous dans la tête que l'on ne parle que de vous, & que l'on vous cherche par-tout pour vous arrêter; délogez souvent; changez de nom, si vous ne l'avez déjà fait; ou plutôt n'en changez point du tout, vous ne sauriez être moins connu qu'avec le vôtre: sur-tout louez vos Messieurs, & ne les louez pas avec retenue. Vous les placez justement après David & Salomon; ce n'est pas assez, mettez-les devant: vous ferez un peu souffrir leur humilité; mais ne craignez rien: ils sont accoutumés à bénir tous ceux qui les font souffrir.

Aussi vous vous en acquittez assez bien: vous les voulez obliger à quelque prix que ce soit. C'est peu de les préférer à tous ceux qui ont jamais paru dans le monde, vous les préférez même à ceux qui se sont le plus signalés dans leur parti; vous rabaissez M. Pascal pour relever l'Auteur des *Imaginaires*; vous dites que M. Pascal n'a que l'avantage d'avoir eu des sujets plus heureux que lui. Mais, Monsieur, vous qui êtes plaisant & qui croyez vous connoître en plaisanterie, croyez-vous que le *pouvoir prochain* & la *grace suffisante* fussent des sujets plus divertissans que tout ce que vous appelez les visions de Desmarêts? Cependant vous ne nous persuaderez pas que les dernières *Imaginaires* soient aussi agréables que les premières *Provinciales*; tout le monde lisoit les unes, & vos meilleurs amis peuvent à peine lire les autres.

Pensez-vous vous-même que je fasse une grande injustice à ce dernier de lui attribuer une *Chamillarde*? Savez-vous qu'il y a d'assez bonnes choses dans ces *Chamillardes*? Cet homme ne manque point de hardiesse; il possède assez bien le caractère de Port-Royal; il traite le Pape familièrement; il parle aux Docteurs avec autorité. Que dis-je? Savez-vous qu'il a fait un grand écrit qui a mérité d'être brûlé? Mais cela seroit plaisant que je prisse contre vous le parti de tous vos Auteurs; c'est bien assez d'avoir défendu M. Pascal. Il est vrai que j'ai eu quelque pitié de voir traiter l'Auteur des *Chamillardes* avec tant d'inhumanité, & tout cela parce qu'on l'a convaincu de quelques fautes. Il fera mieux une autre fois; il a bonne intention. Il s'est fait cent querelles pour vos amis; voulez-vous qu'il soit mal avec tout le monde, & qu'il ne soit estimé des Jésuites, ni des Jansénistes? Ne craignez-vous point que l'on vous fasse le même traitement? Car qui empêchera quelqu'un de me répondre; & de me dire, en parlant de vous: Quoi, Monsieur, vous avez pu croire que MM. de Port Royal avoient adopté une lettre si peu digne d'eux! Ne voyez-vous point qu'elle rebat cent fois la même chose, qu'elle est obscure en beaucoup d'endroits; & froide par tout? Ils me diront ces raisons & d'autres encore, & j'en serai fâché pour vous; car votre belle humeur tient à peu de chose; la moindre mortification la suspendra, & vous retombez dans la mélancolie de votre confrère.

Mais il s'ennuieroit peut-être, si je le laissois plus longtems sans l'entretenir; il faut revenir à lui, & faire tout ce que je pourrai pour le divertir. J'avoue que ce n'est pas une petite entreprise; car, que dire à un homme qui ne prend rien en raillerie, & qui trouve par-tout des sujets de se fâcher? Ce n'est pas que je condamne sa mauvaise humeur; il a ses raisons: c'est un homme qui s'intéresse sérieusement dans le succès de vos affaires; il voit qu'elles vont de pis en pis, & qu'il n'est pas tems de se réjouir. C'est sans doute ce qui fait qu'il s'emporte tant contre la comé-

die. Comment peut-on aller au théâtre ? Comment peut on se divertir , lorsque la vérité est persécutée , lorsque la fin du monde s'approche , lorsque tout le monde a tantôt signé ? Voilà ce qu'il pense , & c'est ce qu'alléguâ un jour fort à propos un de vos confrères ; car je ne dis rien de moi-même.

C'étoit chez une personne qui , en ce tems-là , étoit fort de vos amis ; elle avoit eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *Tartuffe* , & l'on ne s'opposa point à sa curiosité ; on vous avoit dit que les Jésuites étoient joués dans cette Comédie ; les Jésuites au contraire se flattoient qu'on en vouloit aux Jansénistes ; mais il n'importe ; la compagnie étoit assemblée ; Molière alloit commencer , lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé , qui dit tout bas à cette personne ? Quoi , Madame , vous entendrez une comédie le jour que le mystère de l'iniquité s'accomplit ; ce jour qu'on nous ôte nos mères ? Cette raison parut convaincante ; la compagnie fut congédiée , Molière s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avoit eu pour le faire venir , & de celui qu'on avoit pour le renvoyer . . . . . En effet , Messieurs , quand vous raisonnerez de la sorte , nous n'aurons rien à répondre , il faudra se rendre ; car , de me demander , comme vous faites , si je crois la comédie une chose sainte , si je la crois propre à faire mourir le vieil homme , je dirai que non ; mais je vous dirai en même tems qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes , & qui sont pourtant innocentes. Je vous demanderai si la chasse , la musique , le plaisir de faire des sabots , & quelques autres plaisirs que vous ne vous refusez pas à vous-mêmes , sont fort propres à faire mourir le vieil homme , s'il faut renoncer à tout ce qui divertit , s'il faut pleurer à toute heure ? Hélas ! oui , dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant ? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois , quand ce ne seroit que d'un Jésuite ; il vous prouvera , comme ont fait vos amis , que la raillerie est permise , que les Pères ont ri , que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les Lettres provinciales soient autre chose que des comé-

dies ? Dites-moi , Messieurs , qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe , un bourgeois avare , un marquis extravagant , & tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le Provincial a mieux choisi ses personnages ; il les a cherchés dans les Couvents & dans la Sorbonne ; il introduit sur la scène tantôt des Jacobins , tantôt des Docteurs , & toujours des Jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ? Tantôt il amène un Jésuite bon-homme , tantôt un Jésuite méchant , & toujours un Jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque tems ; & le plus austère Janséniste auroit cru trahir la vérité que de n'en pas rire.

Reconnoissez donc , Monsieur , que puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres , il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous le dites. Pour les Pères , c'est à vous de nous les citer ; c'est à vous , ou à vos amis , de nous convaincre par une foule de passage , que l'Eglise nous interdit absolument la comédie en l'état qu'elle est , alors nous cesserons d'y aller , & nous attendrons patiemment que le tems vienne de mettre les Jésuites sur le théâtre.

J'en pourrois dire autant des romans , & il semble que vous ne les condamnez pas tout-à-fait. *Mon Dieu, Monsieur* , me dit l'un de vous , *que vous avez de choses à faire avant que de lire les romans !* Vous voyez qu'il ne défend pas de les lire , mais il veut auparavant que je m'y prépare sérieusement. Pour moi je n'en avois pas une idée si haute ; je croyois que ces sortes d'ouvrages n'étoient bons que pour désennuyer l'esprit , pour l'accoutumer à la lecture , & pour le faire passer ensuite à des choses plus solides. En effet , quel moyen de retourner aux romans , quand on a lu une fois les voyages de Saint-Amour , Wendrok , Palafox , & tous vos Auteurs ? Sans mentir ils ont toute une autre manière d'écrire que les faiseurs de romans ; ils ont toute une autre adresse pour embellir la vérité : ainsi vous avez grand tort quand vous m'accusez des les comparer  
avec



avec les autres. Je n'ai point prétendu égaler Desmarêts à M. le Maître ; il ne faut point pour cela que vous souleviez les Juges & le Palais contre moi ; je reconnois de bonne foi que les plaidoyers de ce dernier sont , sans comparaison , plus dévots que les romans du premier : je crois bien que si Desmarêts avoit revu ses romans depuis sa conversion , comme on dit que M. le Maître a revu ses plaidoyers , il y auroit peut-être mis de la spiritualité ; mais il a cru qu'un pénitent devoit oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. Quel pénitent , dites-vous , qui fait des livres de lui-même : au lieu que M. le Maître n'a jamais osé faire que des traductions ? Mais , Messieurs , il n'est pas que M. le Maître n'ait fait des préfaces , & vos préfaces sont fort souvent de fort gros livres. Il faut bien se hasarder quelquefois ; si les Saints n'avoient fait que traduire , vous ne traduiriez que des traductions.

Vous vous étendez fort au long sur celle qu'on a faite de Térence ; vous dites que je n'en puis tirer aucun avantage , & que le traducteur a rendu un grand service à l'État & à l'Eglise , en expliquant un Auteur nécessaire pour apprendre la langue latine. Je le veux bien ; mais pourquoi choisir Térence ? Cicéron n'est pas moins nécessaire que lui ; il est plus en usage dans les Colléges ; il est assurément moins dangereux : car quand vous nous dites qu'on ne trouve point dans Térence ces passions couvertes que vous craignez tant , il faut bien que vous n'ayez jamais lu la première & la cinquième scène de l'Andrienne , & tant d'autres endroits des Comédies que l'on a traduites , vous y auriez vu ces passions naïvement exprimées : ou plutôt , il faut que vous ne les ayez lus que dans le François , & en ce cas j'avoue que vous les avez pu lire sans danger.

Voilà , Messieurs , tout ce que je voulois vous dire ; car pour l'histoire des Capucins , il paroît bien , par la manière dont vous la niez , que vous la croyez véritable. L'un de vous me reproche seulement d'avoir pris des Capucins pour des Cordeliers : l'autre me veut faire croire que j'ai voulu parler du pere Mulard.

Non, Messieurs, je fais combien ce Cordelier est décrié parmi vous; on se plaignoit encore en ce tems-là d'un Capucin, & ce sont des Capucins qui ont bu le cidre. Il se peut faire que celui qui m'a conté cette aventure, & qui y étoit présent, n'a pas retenu exactement le nom du Pere dont on se plaignoit; mais cela ne fait pas que le reste ne soit véritable. Et pourquoi le nier? Quel tort cela fait-il à la mere Angélique? Cela ne doit point empêcher vos amis d'achever sa vie qu'ils ont commencée; ils pourront même se servir de cette histoire, & ils en feront même un chapitre particulier, qu'ils intituleront: *De l'esprit de discernement que Dieu avoit donné à la sainte mere.*

Vous voyez bien que je ne cherche pas à faire de longues lettres: je ne manquerois pas de matieres pour grossir celle-ci, je pourrois vous rapporter cent de vos passages, comme vous rapportez presque tous les miens. Mais, ou ils seroient ennuyeux, & je ne veux pas que vous vous ennuyiez vous-mêmes; ou ils seroient divertissans, & je ne veux pas qu'on me reproche, comme à vous, que je ne divertis que par les passages des autres. Je prévois même que je ne vous écrirai pas davantage. Je ne refuse point de lire vos *Apologies*, ni d'être spectateur de vos disputes; mais je ne veux point y être mêlé. Ce seroit une chose étrange, que pour un avis que j'ai donné en passant, je me fusse attiré sur les bras tous les disciples de saint Augustin. Ils n'y trouveroient pas leur compte; ils n'ont point accoutumé d'avoir affaire à des inconnus. Il leur faut des gens connus & des plus élevés en dignité; je ne suis ni l'un ni l'autre, & par conséquent je crains peu ces vérités dont vous me menacez. Il se pourroit faire qu'en voulant me dire des injures, vous en diriez au meilleur de vos amis; croyez-moi, retournez aux Jésuites, ce sont vos ennemis naturels.

Je suis, &c.

*De Paris, ce 10 Mai 1666.*



# DISCOURS

*Prononcé à l'Académie Française à la réception  
de M l'Abbé COLBERT, le 30 Octobre 1678.*

MONSIEUR,

Il m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre compagnie ; & je dois beaucoup au hasard de m'avoir mis dans une place , où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur , si grand par lui-même , me devient , je l'avoue , encore plus considérable , quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis , c'est de vous expliquer les sentimens que l'Académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remercimens pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait ; mais elle a aussi des graces à vous rendre. Elle vous est obligée , non-seulement de l'honneur que vous lui faites , mais encore de celui que vous avez déjà fait à toute la république des lettres.

Oui , MONSIEUR , nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a longtems que l'Académie les yeux sur vous. Aucune de vos démarches ne lui a été inconnue. Vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les gens de lettres. Tout ce qui regarde votre illustre maison ne leur sauroit plus être inconnu , ni indifférent.

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les sciences ; mais si vous n'avez excité d'abord notre curiosité , vous n'avez guere

ardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissemens n'a-t-on point donnés à cette excellente philosophie que vous avez publiquement enseignée ! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les écoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la nature, les plus importans principes de la métaphysique. Non, MONSIEUR, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire. Vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets. Vous avez rassemblé ce que les anciens & les modernes avoient de solide & d'ingénieux. Vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes. L'oseraï-je dire ? vous avez fait connoître, dans les écoles, Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus noble science, je veux dire, à la science de la Religion. Quels progrès n'avez-vous point faits dans cette étude sacrée ? Avec quelles marques d'estime la plus fameuse Faculté de l'univers vous a-t-elle adopté, vous a-t-elle associé dans son corps ! L'Académie a pris part à tous vos honneurs. Elle applaudissoit à vos célèbres actions ; mais, MONSIEUR, depuis qu'elle vous a vu monter en chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'Évangile, non-seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse & toute la politesse de notre langue, alors l'Académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, MONSIEUR, elle vous a choisi ; car ( nous voulons bien qu'on le sache ) ce n'est point la brigade, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie. Elle va elle-même au-devant du mérite ; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir, elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plu

propre que vous ? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur ? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'exploits, dont la grandeur nous accable, pour ainsi dire, & nous met dans l'impuissance de les exprimer ? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous présente une foule de nouveaux miracles. Etonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eut porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les villes emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, & toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître ? La paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non-seulement nous y avons reconnu l'élévation de votre esprit, la sublimité de vos pensées ; mais on y voit briller sur tout ce zèle pour votre Prince, & cette ardente passion pour sa gloire, qui est la marque si particuliere à laquelle on reconnoît toute votre illustre famille. Tandis que le chef de la maison, rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infatigable génie ; tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'Etat : avec quelle ardeur, quelle vigilance, les enfans ses freres, ses neveux, tout ce qui lui appartient, s'empressent-ils à le soulager, à le seconder ? L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation ; l'autre se signale dans les premiers emplois de la guerre ; l'autre donne tous ses soins à la paix, & renverse tous les obstacles que quelques déses-

finirois point si je vous mettois devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre maison. Vous entrez, MONSIEUR, dans une compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle. Car, je le répète encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand Prince. Chacun y employe les différens talens que la nature lui a donnés. Et ce travail même qui nous est commun, ce dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si sèche & si épineuse, nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paroissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instrumens qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.



## DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

A la réception de MM. CORNEILLE & BERGERET,  
le deuxième Janvier 1685.

*Après la mort du célèbre M. Corneille, l'un des quarante de l'Académie Françoise, M. Corneille son frère ayant été élu pour remplir sa place dans cette Compagnie; & à quelques jours de-là M. Bergeret, Secrétaire du Cabinet, ayant aussi été élu en la place de M. de Cordemoy qui étoit mort peu de tems après M. Corneille, ces deux Messieurs vinrent ensemble prendre leur séance à l'Académie, & firent leur remerciement selon la coutume, chacun selon le rang de leur réception. M. Racine, qui étoit alors Directeur de la Compagnie, leur répondit en ces termes :*

MESSIEURS,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'Académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en meme tems, & dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper. Car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, & que nous eussions perdu en quelque

sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit ; & l'Académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, & ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite ? Vous, Monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru long-tems une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvoit la scène Françoisise, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! Quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre ; les Auteurs aussi ignorans que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagans & dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, & dont les pointes & de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté & de la bienséance, par-tout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce cahos du Poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque tems cherché le bon chemin, & lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, & aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance & le merveilleux, & laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, & n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, & essayèrent en vain, par leurs discours & par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.



La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chef-d'œuvres représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, & qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un Poète qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, & en même tems quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de Rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, & jamais ne se ressemblant les uns aux autres? Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, & de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est sur-tout particulier, une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, & qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins, que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades qui vivoient en même tems qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence & la poésie, & traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats, nous ne craignons point de dire, à l'avantage des lettres & de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'im-

mortalisent par des chef-d'œuvres , comme ceux de M. votre frère , quelque étrange inégalité que , durant leur vie , la fortune mette entr'eux & les plus grands héros , après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît , qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés , ne fait point de difficulté de les éгалer à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes , fait marcher de pair l'excellent Poète & le grand Capitaine. Le même siècle , qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste , ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace & Virgile. Ainsi , lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses & de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir , Corneille , n'en doutons point , Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le regne du plus grand de ses Rois a fleuri le plus grand de ses Poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste Monarque , lorsqu'on dira qu'il a estimé , qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même , deux jours avant sa mort , & lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance , il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; & qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciemens pour LOUIS LE GRAND.

Voilà , Monsieur , comme la postérité parlera de votre illustre frère. Voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui , bien que moins éclatantes aux yeux du public , ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ; je veux dire , homme de probité & de piété , bon père de famille , bon parent , bon ami. Vous le savez , vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt , non pas même aucune émulation pour la gloire , n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près , c'est qu'il étoit encore un très bon Académicien. Il aimoit , il cultivoit nos exercices. Il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur , d'égalité , de déférence même , si nécessaire pour entretenir l'union

dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître, & pour ainsi dire, regné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, & de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matieres de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie.

Je m'apperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, & des autres qualités propres pour l'Académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talens, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable Académicien; sage, exact, laborieux, & qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais, après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, Monsieur (a), qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge, qui, sans rien ajouter à sa

(a) M. Bergeret.

louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au bareau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-tems l'organe d'un Parlement célèbre, a été appelé à un des plus importants emplois de l'Etat, & qui, avec une connoissance exacte & de l'histoire & de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile & de bien plus considérable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre Protecteur.

Et qui pourra mieux que vous ( *h* ) nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs & les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui fait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les Cours étrangères, les traités, les alliances, & enfin toutes les importantes négociations qui, sous son regne, ont donné le branle à toute l'Europe?

Toutefois, disons la vérité, Monsieur: la voie de la négociation est bien courte sous un Prince qui, ayant toujours de son côté la puissance & la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse & redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodemens. L'Espagne sur-tout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir j'amaï signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, & de regagner souvent par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu,

( *h* ) *M. Bergeret étoit premier Commis de M. de Croissy, Ministre & Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères.*

dès les premières démarches du Roi, cette superbe nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnoître publiquement son infériorité, & nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses Rois empruntoient leur plus glorieux titres ? Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées ? Est-ce par la dextérité de nos Ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le Roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, & qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, & dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, & cet esprit de discorde & de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printems tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'Etats & de Princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La Diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le Roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, & les envoie à son Ambassadeur à la Haye. Là-dessus les provinces délibèrent ; les Ministres des Hauts-alliés s'assemblent ; tout s'agite, tout se remue ; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; & tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui fait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs

assemblées; & , comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoie des Généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son Royaume, soulage ses peuples, & les fait jouir par avance des fruits de la paix; & enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, MESSIEURS, qui chacun, selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre, enfin, tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sèchent l'esprit de l'écrivain, & qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, & perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du Roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre, si l'on peut, & le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même acheve, aussi clairs, aussi intelligibles, quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle. L'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue; & l'on n'est pas moins frappé de la grandeur & de la promptitude

avec laquelle se fait la paix , que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui , comme vous , Monsieur , ont l'honneur d'approcher de près ce grand Prince , & qui , après l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions , où il fait le destin de toute la terre , peuvent encore le contempler dans son particulier , & l'étudier dans les moindres actions de sa vie , non moins grand , non moins héros , non moins admirable , plein d'équité , plein d'humanité , toujours tranquille , toujours maître de lui , sans inégalité , sans foiblesse ; & enfin le plus sage , le plus parfait de tous les hommes.





# E X T R A I T

## D U T R A I T Ê D E L U C I E N .

Intitulé : *Comment il faut écrire l'Histoire.*

**L'**HISTOIRE est toute différente de la poésie. Le poète a besoin de tous les dieux : quand il veut peindre Agamemnon , il lui faut la tête & les yeux de Jupiter , la poitrine de Neptune , le bouclier de Mars. L'historien peint Philippe borgne , comme il étoit.

Alexandre jetta dans l'Hydaspe l'histoire d'Aristobule , qui lui faisoit faire des actions merveilleuses qu'il n'avoit point faites , & lui dit qu'il lui faisoit grace de ne l'y pas faire jeter lui-même.

Il y a des historiens qui croient faire grand plaisir à un prince , en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand s'il n'avoit pas défait un Hector. D'autres invectivent contre les chefs des ennemis , comme s'ils vouloient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son histoire de petits détails & de mots de l'art , comme seroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp : un autre employera tout son temps à faire d'ennuyeuses descriptions de l'habillement , ou des armes du Général , ou d'un bois ; & quand ils viennent aux grandes affaires , ils y sont tout neufs. Ils pensent attraper le merveilleux , en écrivant des choses contre le vraisemblable , des blessures prodigieuses , des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles & magnifiques , comme pourroit faire un poète , & tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui



à un pied chaussé d'un brodequin & une sandale à l'autre pied.

Un autre décrit curieusement & fort au long les petites choses, & passe légèrement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un historien. Voici les principales qualités qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires; ce sont un bon sens pour les choses du monde, & une agréable expression. La première est un don du ciel. L'autre se peut acquérir par un grand travail & une grande lecture des anciens.

Il faut qu'un historien ait vu une armée, des soldats rangés en bataille; ce que c'est qu'une aîle, un front, des bataillons, des machines de guerres, &c., & qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre, n'espérant ni ne craignant rien; inaccessible aux présens & aux récompenses, ne faisant grace à personne, juge équitable & indifférent, sans pays & sans maître, ἀβασίλευτος. Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder, ni les déguiser; car il n'est pas poète, il est narrateur, & par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte: en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, & qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime de toute la postérité. Qu'il imite cet architecte du Phare d'Egypte, qui mit sur du plâtre le nom du roi qui l'employoit, mais dessous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberoit, & que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois: *O! que ne puis-je revenir dans trois ou quatre cens ans, pour entendre de quelle manière les hommes parleront de moi.*

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique, il faut s'y prendre plus familièrement. Que le sens à la vérité soit pressé, qu'il y ait du sens & des choses par-tout; mais que l'expression soit claire, & comme parlent les honnêtes gens. Car, comme l'historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté & la vérité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, & de représenter les choses telles qu'elles

sont. En un mot, que tout le monde l'entende, & que les savans le louent : ce qui arrivera, s'il se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées, ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'historien ait quelque chose du poëte dans les pensées, sur-tout lorsqu'il viendra à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux prêts à combattre : c'est alors qu'il a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles, & qui fasse grossir la mer. Il faut pourtant que l'expression ne s'éleve guère de terre.

N'avoir point trop soin de l'harmonie & du son, mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des Mémoires, & ne consulter que des gens non suspects ou de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons mémoires, alors il faut les coudre, & faire comme un corps d'histoire, sec & décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair & les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homere, que l'historien porte les yeux de tous côtés, & qu'il voye aussi bien ce qui se passe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur & sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien de sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais de quelle manière il le doit dire.

Sa narration ne doit pas être décousue : non-seulement les choses doivent se suivre, mais se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir ne point s'étendre dans les descriptions : témoin Homere, qui en a pu faire de si belles, & qui a si souvent passé par-dessus courageusement. Ne croyez point que Thucydide soit long dans la description de la peste ; songez de quelle importance est tout ce qu'il dit : il fuit les choses, mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever & être Orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court & circonspect dans les jugemens, jamais calomniateur. Il faut toujours être appuyé de preuves. L'historien n'est point devant des juges pour faire le procès à ceux dont il parle : il ne doit point être accusateur, mais historien.





## FRAGMENS HISTORIQUES.

QUAND le cardinal Mazarin sortit de France, il demanda un homme de confiance à M. le Tellier, qui lui donna Colbert en priant le cardinal que quand il recevroit de lui des lettres secrettes, il ne les gardât point, mais les rendît à Colbert. Un jour le cardinal en voulut garder une. Colbert lui résista, jusqu'à le mettre en colère.

Le cardinal Mazarin dit à Villeroy quatre jours avant sa mort : *On fait bien des choses en cet état qu'on ne fait pas se portant bien.* Le lendemain il vit M. le Prince, lui parla long-temps, & fort affectueusement. M. le Prince reconnut après, qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vrai

Il recommanda au roi trois hommes; Colbert, Lescot jouailler, & Ratibon des bâtimens.

M. Colbert disoit, qu'au commencement que le roi prit connoissance des affaires, ce Prince lui dit & aux autres ministres : *Je vous avoue franchement que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs; mais si vous vous appercevez qu'il me fasse négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir.*

La Reine Mere savoit qu'on arrêteroit M. Fouquet. On l'avoit dit à Laigues, pour le dire à Madame de Chevreuse, afin qu'elle y disposât la reine; ce qui se fit à Dampierre. Villeroy le sur aussi. Le roi vouloit le faire arrêter dans Vaux: *Quoi, au milieu d'une fête qu'il vous donne,* lui dit la reine!

Le roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la reine dans son oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît une chose qu'il lui demandoit; c'étoit, si Fou

quet étoit condamné, de ne lui point demander sa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez Mademoiselle la Valliere. *S'il eût été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir.* Il avoit dit à M. de Turenne très-fortement, de ne plus se mêler de cette affaire.

Le roi se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenoit la bougie, lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante : il dit froidement : *Tu aurois aussi bien fait de la laisser tomber à terre.*

A un autre valet-de-chambre, qui en hyver apporta sa chemise toute-froide, il dit encore sans gronder : *Tu me la donneras brûlante à la canicule.*

Un portier du parc qui avoit été averti que le roi devoit sortir par cette porte, ne s'y trouva pas, & se fit long-temps chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le Roi dit : *Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre ?*

Le nonce lui dit que si le doge de Genes, & quatre des principaux sénateurs venoient, la république demeureroit sans chefs pour la gouverner. Il répondit : *ils apprendront à mieux gouverner.*

En donnant l'agrément & la dispense d'âge à M. Chopin pour la charge de lieutenant-criminel, le roi lui dit : *Je vous exhorte à suivre plutôt les maximes de vos ancêtres, que les exemples de vos prédécesseurs.*

L'évêque de Metz revenant de son séminaire, où il avoit passé dix jours, parloit devant le roi avec exagération du désintéressement de tous ses ecclésiastiques, qui ne faisoient aucun cas, disoit-il, ni de bénéfices, ni de richesses, & qui même s'en moquoient : *Vous vous moquez donc bien d'eux,* lui dit le roi.

A son lever, l'archevêque d'Ambrun louoit beaucoup la harangue de l'abbé Colbert. Le Roi dit à M. de Maulevrier : *Promettez-moi de ne pas dire un mot de Colbert de tout ce que va dire l'archevêque d'Ambrun ;* & ensuite il dit à l'archevêque, *Continuez tant qu'il vous plaira.*

Le chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au roi, en prenant congé de lui, qu'il ne vouloit plus songer qu'à son salut. Quand il fut sorti, le roi dit : *Le chevalier de Lorraine songe à faire une retraite, & emmène avec lui le père Nantouillet.*

Quand je lui eus recité mon discours : il me dit : *Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué.*

On prétend que les remontrances que lui faisoit M. Colbert, au sujet des bâtimens, l'avoient chagriné jusques-là, qu'il dit une fois à Mansard : *On me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer à bâtir.*

Il écrivit à M. Colbert peu de jours avant sa mort, pour lui commander de manger & de prendre soin de lui. M. Colbert ne dit pas un mot après qu'on lui eut lu cette lettre. On lui apporta un bouillon, & il le refusa. Madame Colbert lui dit : *Ne voulez vous pas répondre au roi ?* Il lui dit : *Il est bien temps de cela, c'est au Roi des rois que je songe à répondre.* Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature : il lui dit : *Madame, quand j'étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du roi, ni vous ni les autres n'osiez y entrer ; & maintenant qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos.* Le vicaire de saint Eustache vint lui dire qu'il avertiroit ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. *Non pas cela,* dit M. Colbert, *qu'ils prient Dieu de me faire miséricorde.*

## T A I L L E S.

En 1658	56 millions.
En 1678	40.
En 1679	34.
En 1680	32.
En 1681	35.
En 1685	35.

La dépense des bâtimens, en 1685, a monté à 16 millions.

Le nonce Roberti disoit : *Bisogna infarinarsi di reologia , è far un fondo di politica.*

Le même nonce disoit à M. l'abbé le Tellier , depuis archevêque de Reims , qui lui soutenoit l'autorité du concile au-dessus du Pape : *Ou n'ayez qu'un bénéfice , ou croyez à l'autorité du Pape.*

M. l'archevêque de Reims répondit à l'évêque d'Autun , qui lui monroit un beau buffet d'argent , en lui disant qu'il étoit pour les pauvres : *Vous pouviez leur en épargner la façon.*

Quand il fut coadjuteur sous le titre de Naziance , les RR. PP. . . . lui vinrent demander sa protection. Il leur dit : *Je n'ai point de pouvoir à Reims ; mais à Naziance , tant que vous voudrez.*

On dit qu'à Strasbourg , quand le roi y fit son entrée , les députés des Suisses l'étant venu voir , l'archevêque de Reims , qui vit parmi eux l'évêque de Bâle , dit à son voisin : *C'est quelque misérable , apparemment , que cet évêque. Comment , lui dit l'autre , il a cent mille livres de rente. Oh , oh , dit l'archevêque , c'est donc un honnête homme , & il lui fit mille carettes.*

Mylord Roussel , qui a eu depuis peu le cou coupé à Londres , en montant à l'échaffaud donna sa montre au ministre qui l'exhortoit à la mort : *Tenez. dit-il , voila qui sert à marquer le temps , je vais compter par l'éternité.* Ce Ministre étoit M. Burnet.

Dikfeld a avoué à un Danois nommé M. Schell , que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande pour avoir voulu assassiner le prince d'Orange , avoit déclaré en mourant , que jamais le roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein ; & que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois , celui-ci lui dit , que si le roi savoit qu'il eût une pareille pensée , il le feroit pendre.

On pensa commencer la guerre dès 1666. Le roi en avoit fort envie ; mais il n'y avoit rien de prêt. Lorsqu'on la commença , l'artillerie n'étoit pas prête ; & ce fut une des raisons qui fit qu'on s'arrêta à réparer

Charleroi : delà le roi alla à Avènes, où on fit venir la reine & Madame de Montespan.

En 1672, le roi vouloit que Messieurs de Malte se déclarassent aussi contre les Hollandois; ils dirent qu'ils ne se déclaroient jamais que contre le Turc.

*Vitry*, affections des habitans, feux de joie, lanternes à toutes les fenêtres. Ils arracherent de l'Eglise, où le roi devoit entendre la messe, la tombe d'un de leurs gouverneurs, qui avoit été dans le parti de la ligue, de peur que le roi ne vît dans leur Eglise le nom & l'épitaphe d'un rebelle.

*Sermaise*, vilain lieu. Le fauteuil du roi pouvoit à peine tenir dans sa chambre.

*Commercy*. Le bruit de la cour ce jour-là étoit qu'on retourneroit à Paris.

*Toul*. On séjourna un jour. Le roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, & ordonna deux bastions du côté de la riviere.

*Merz*. On séjourna deux jours. Le maréchal de Créqui s'y rendit, & eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zèle des habitans de Mets pour le roi.

*Verdun*. Le roi y trouva Monsieur, qui avoit une grosse fièvre. Il alla visiter la citadelle.

*Stenay*. Le roi y arriva avant la reine, & alla voir les fortifications de la citadelle. Le roi quitta la reine, & partit le matin à cheval. Il ne trouva point son diné en chemin; il mangea sous une halle, & but d'un très-mauvais vin.

*Aubigny*, méchant village. Le roi coucha dans une ferme; il vouloit aller le lendemain à Landrecies: mais tout le monde cria que c'étoit trop loin. Il envoya les maréchaux des logis à Guise: il dina le lendemain à une abbaye, & fit jaser un moine pour se divertir.

*Guise*. Grand nombre de charités qu'il faisoit en chemin.



chemin. Une vieille femme demanda où étoit le Roi : on le lui montra ; & elle lui dit : *Je vous avois déjà vu une fois , vous êtes bien changé.* Le Roi approchant de Valenciennes reçut nouvelle que Gand étoit investi. A une lieue de Valenciennes le Roi m'a montré sept villes tout d'une vue , qui sont maintenant à lui ; il me dit : *Vous verrez Tournai , qui vaut bien que je hasarde quelque chose pour le conserver.* Le Roi en arrivant à Valenciennes , se trouva si las , qu'il ne pouvoit se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

*Gand*, 4 Mars. Le Roi trouva Gand investi par le maréchal d'Humieres. Il dina , & alla donner les quartiers , & faire le tour de la place. Le quartier du Roi étoit depuis le petit Escaut , jusqu'au grand Escaut ; M. de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas de Gand ; M. de Schomberg entre ce canal & le canal de Bruges ; M. de Lorges entre le canal de Bruges & le petit Escaut. La Lys passoit au travers de son quartier. M. le maréchal d'Humieres étoit dans le quartier du Roi. Les lignes de circonvallation étoient communes , & le Roi les fit achever ; elles étoient de sept lieues de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. M. de Maran fit faire un boyau , dont on s'est servi depuis , & qui a été l'attaque de la droite , qu'on a appelé *l'attaque de Navarre*. Le lendemain 5 , la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des gardes.

Le Roi a dit après la prise de Gand , qu'il y avoit plus de trois mois que le Roi d'Angleterre avoit mandé à Villa-Hermosa , qu'il avoit sur-tout à craindre pour Gand.

Misérable Etat des Espagnols ; ils se rendirent faute de pain. Le Gouverneur , vieil & barbu , ne dit au Roi que ces paroles : *Je viens rendre Gand à votre Majesté , c'est tout ce que j'ai à lui dire.*

Pendant que les armes du Roi prospéroient en Allemagne , ses forces maritimes s'accroissoient considérablement , jusqu'à donner déjà de l'inquiétude à ses alliés. Ils s'étoient moqués de tous les projets qu'on faisoit en

France pour se rendre puissans sur la mer ; s'imaginant qu'on se rebueroit bientôt par les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution, & par les horribles dépenses qu'il falloit faire. Ils ne voyoient dans les ports que deux galeres, & une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tomboient, pour ainsi dire, par pieces, les arsenaux & les magasins entièrement dégarnis, &c.

Prédictions de Campanella sur la grandeur future du Dauphin ( depuis Louis XIV ). Présages sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles : les neuf Muses, suivant les Astrologues, environnées de l'Aigle, grand génie ; du Pégaze, puissant en cavalerie ; du Sagittaire, infanterie ; de l'*Aquarius*, puissance maritime ; du Cigne, poètes, historiens, orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'équateur, justice. Né le Dimanche, jour du soleil. *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine Galliam, Galliaque amicos. Delphinus jam nonam nutrietem fugit : aufugiunt omnes, quod mammas earum malis tractet* : premier Janvier 1639.

Le Parlement complimenta par députés le Roi Henri IV sur la mort de Madame Gabrielle. Le Premier Président de Harlay rendant compte de sa députation dit : *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus.*

Plusieurs choses extravagantes trouvées après la mort de Mezerai dans son inventaire, entr'autres dans un sac de mille francs ce billet ( a ) : *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi, aussi depuis ce tems-là n'ai-j jamais dit de bien de lui.*

Dans un sac d'écus d'or, il y avoit un écu d'or enveloppé seul dans un papier où étoit écrit : *Cet écu d'or est du bon roi Louis XII ; & je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux financier de notre siècle.* On lui trouva plus de cinquante mille francs en argent derrière des livres, & de tous côtés. Il fit un cabatetier de la Chapelle son légataire universel.

( a ) On lui avoit ôté sa pension.

M. Feuillet regardoit Monsieur faire collation en carême. Monsieur, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant, *Cela n'est pas rompre le jeûne, n'est-il pas vrai ?* Feuillet lui répondit : *Mangez un veau, & soyez chrétien.*

Alexandre VIII, n'étant encore que Monsignor Ottobon, & ayant grande envie d'être cardinal, sans qu'il lui en coûtât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olympia venoit souvent. Il avoit à la cour de cette dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendroit un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, & un beau buffet tout aux armes d'Olympia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, & compta déjà le buffet pour elle ; car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce prélat, qu'Olympia comprenoit bien son dessein galant, & en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet, & lui montra un très-beau collier de perles, en disant : *Ceci ira encore avec la credenza*, le buffet. Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottobon fut nommé, & il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand, & fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia.

M. Pignatelli, maintenant Pape, au retour de sa nonciature de Pologne, n'étoit guère mieux instruit des affaires de ce pays-là que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parloit du siège de Belgrade, le Pape Innocent X qui avoit fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli, qu'il vint l'après dînée l'entretenir sur la situation de Belgrade. Le bon prélat fort embarrassé se confia à un capitaine Suisse de la garde du Pape, qui avoit servi quelques années en Hongrie. Le capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place ; & lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disoit : *Eccovi la Sava, ecco il Danuvio* ; & dans la fourche des deux doigts : *Ecco Belgrada*, Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux

doigts ouverts , & répétant la leçon du Suisse : mais sur le point d'entrer , il oublia lequel de ses deux doigts étoit la Save & le Danube , & revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivieres : du reste Pape de grande piété , & aimant fort l'Eglise.

Le courier de l'Evêque de Marseille , Fourbin , qui apporta en France la nouvelle de l'élection de Sobiesky , pour Roi de Pologne , alla descendre chez M. le Tellier , & fut renvoyé en Pologne avec une lettre du cardinal de Bonzy pour la reine. Ce cardinal lui mandoit que , si le roi son mari vouloit , on lui donneroit cent mille écus pour nommer au cardinalat un sujet qui auroit tout l'appui qu'on pouvoit désirer pour faire réussir cette nomination ; & ce sujet étoit M. l'archevêque de Reims.

Le Roi de Pologne Sobiesky ne songeoit point à reconnoître le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre , n'ayant ni besoin en Hollande de lui , ni affaire à lui. Un Polonois qui avoit besoin d'une recommandation auprès du Prince d'Orange , donna 300 pistoles à un religieux qui étoit auprès du Roi de Pologne , & le Roi se laissa gagner par ce religieux.

Comme le Roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne , la reine le regardoit en pleurant & embrassant un jeune fils qu'elle avoit. Le Roi lui dit : *Qu'avez-vous à pleurer , Madame ?* Elle répondit : *Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.* Le Roi s'adressant au nonce lui dit : *Mandez au Pape que vous m'avez vu à cheval , & que Vienne est secourue.* Après la levée du siège il écrivit au Pape : *Je suis venu , j'ai vu , Dieu a vaincu.* Il avoit mandé à l'Empereur qu'il n'y avoit qu'à ne point craindre les Turcs , & aller à eux.

J'ai oui dire à M. le Prince , aux premières nouvelles de ce siège , que si la tête n'avoit pas entièrement tourné aux Allemands , le plus grand bonheur pour l'Empereur étoit que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des bourgeois d'Anvers qui , dans un feu d'artifice , représenterent le Grand-Turc , un Prince de l'Europe , & le diable , ligués tous trois , qu'on faisoit sauter en l'air.

Les cardinaux ont envoyé à l'Empereur cent mille écus, les Dames Romaines autant, & le Pape deux fois autant.

Le Roi, dès qu'il eut reçu la nouvelle du siège levé, l'envoya dire au nonce.

Le Roi de Pologne joue tous les soirs à Colin-Maillard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

La raison pourquoi le cardinal Mazarin différoit tant à accorder les graces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance est bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir, que non pas la reconnoissance. Siri dit que les secrets de ce cardinal étoient souvent trahis & révélés aux ennemis par des domestiques infidèles & intéressés. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur friponnerie ; & c'étoit-là la plus grande récompense dont il payoit leurs services, comme il punissoit leur infidélité, en ne leur payant point leurs gages.

Il ne donna rien au courier qui lui apporta la nouvelle de la paix de Munster, & ne lui fit pas même payer son voyage ; au lieu que l'Empereur donna un riche présent, & mille écus de pension à celui qui la lui apporta. La Reine de Suède fit noble son courier. Servien étoit au désespoir. Siri, qui dit encore que ce cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice, ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans à l'avenir, que pour diminuer leurs services, & délivrer le Roi de la nécessité de les récompenser.

Dans le premier volume des *Memorie Recondite*, Siri charge Fra-Paolo de n'avoir pas été bon catholique. J'ai relu avec attention cet endroit de son histoire ; sa narration m'a paru fort embarrassée ; & de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Fra-Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire ; l'une, que dans le cœur Fra-Paolo étoit Luthérien ;

l'autre, qu'il étoit en commerce avec des huguenots de France. Il avance le premier fait sur un simple oui-dire ; il appuie le second sur des dépêches de M. Brulart, ambassadeur de France à Venise, qui sont dans la Bibliothèque du Roi. Ces dépêches portent, dit Siri, que le Nonce du Pape en France ayant surpris des lettres de Fra-Paolo à des huguenots, forma le dessein de le déferer à l'inquisition de Venise, & en même tems d'en donner avis au Sénat, afin que la République connût de quel théologien elle se servoit ; car Fra Paolo avoit la qualité de théologien de la République. Mais le Nonce ayant fait réflexion qu'étant ministre du Pape, le Sénat n'auroit pas grand égard à son temoignage, s'adressa à M. Brulart, pour le prier de se charger de la chose, & de se plaindre tant au nom du Roi son maître, que pour l'intérêt de la religion, des cabales que Fra-Paolo faisoit avec les calvinistes de France. M. Brulart connoissant à quel point la République étoit prévenue pour Fra-Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accusation. Cet ambassadeur en arrivant à Venise, dit Siri, avoit eu la curiosité de voir un homme aussi fameux, & voulut lui rendre visite : mais Fra-Paolo, qui se tenoit toujours sur ses gardes, fit dire à l'ambassadeur, qu'étant théologien de la République, il ne lui étoit pas permis d'avoir commerce avec les ministres des Princes, sans permission de ses supérieurs, c'est-à-dire, du Sénat. Siri ajoute, que l'ambassadeur sachant d'ailleurs que c'étoit un homme sans foi, sans religion, sans conscience, & qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, ne se soucia plus de le connoître, & que la chose en demeura là. Il dit encore, que l'ambassadeur avoit apporté pour Fra-Paolo des lettres de M. de Thou & de M. l'Échassier, avocat au Parlement, comme voulant insinuer que c'étoient des calvinistes. Tout cela, ce me semble, ne prouve pas grand chose. Il faudroit avoir rapporté quelques-unes de ces lettres, pour juger si elles étoient hérétiques. Un homme peut écrire à des huguenots, sans être huguenot lui-même ; d'autant

plus que Siri, comme j'ai déjà remarqué, l'accuse d'avoir été de la confession d'Ausbourg. Siri auroit mieux fait, ou de bien prouver la chose, ou de ne pas noircir légèrement la mémoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, & qui peut-être avoit plus de religion que Siri même. Je ne fais si ce n'est pas même faire tort à la Religion, de dire qu'un homme si généralement estimé, n'a point eu de religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

C'étoit sur le pensionnaire Wit que rouloit la principale conduite des Etats, homme zélé pour la République, & ennemi de la maison d'Orange, qu'il tenoit le plus bas qu'il pouvoit. Il avoit hérité ces sentimens de son père, vieux Magistrat de Dort, qu'on regardoit autrefois comme le chef du parti opposé au Prince Guillaume. Ce Prince, jeune & entreprenant, fier de l'alliance du roi d'Angleterre, qui lui avoit donné sa fille, regardoit le titre de Gouverneur & de Capitaine général des Etats, comme trop au-dessous de lui, & aspiroit assez ouvertement à la monarchie. Il fit arrêter Wit dans son Hôtel à la Haye, & l'envoya prisonnier, avec cinq des principaux de ce parti, dans son Château de Louvestein. En même tems, il marcha vers Amsterdam, qu'il avoit fait investir, & ne manqua que de quelques heures la prise de cette grande ville. On peut dire, avec assez de certitude, qu'il n'y avoit plus de république en Hollande, si la mort de ce Prince, qu'on croit même avoir été avancée par quelque breuvage, n'eût interrompu tous ses desseins. Il laissa sa femme enceinte du Prince qui vit aujourd'hui, dont elle accoucha deux mois après la mort de son mari. La Zélande & quelques autres provinces vouloient qu'il succédât à toutes les dignités de son père; mais la province de Hollande, où la faction de Wit étoit la plus forte, empêcha que cette bonne volonté n'eût aucun effet. La charge de Gouverneur & de Capitaine Général ne fut point remplie, & les Etats s'emparèrent, & de la nomination des Magistrats, & de tous les autres privilèges attachés à cette charge. Ou

prétend que le vieil Wit, avant què de mourir, ne cessoit d'encourager son fils à l'abaissement de cette maison, dont il regardoit l'élévation comme la ruine de la liberté, & qu'il lui répétoit souvent ces paroles : *Souviens-toi, mon fils, de la prison de Louvestein.*

Au siège de Cambrai, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud & emporté, persuada au Roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au Roi : *Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place.* Du Metz l'emporta, la demi-lune fut attaquée & prise : mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, & le Roi y perdit plus de 400 hommes, & 40 Officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, & s'en rendit maître, sans y perdre que trois hommes. Le Roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire.

C'étoit M. d'Erpenau, que M. le Prince & M. de Turenne firent Gouverneur de Philipsbourg, & qui, dans le tems même qu'ils lui déclaroient qu'ils l'avoient choisi pour cela, & qu'ils lui recomman-doient de bien faire son devoir, les interrompit, pour aller chasser une chèvre qui mangeoit un chou sur un bastion.

Depuis l'année 1689, jusqu'au 10 Octobre 1695, on a fait pour quatre cens soixante & dix millions d'affaires extraordinaires.

Le Roi avoit cette année près de cent mille chevaux, & 450 mille hommes de pied : c'étoit quarante mille chevaux de plus qu'il n'avoit dans la guerre de Hollande.

M. de Feuquières avoit parlé tout l'hyver de l'avantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, & qu'on fut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le tapis. Le Roi demanda à Chanlai un mémoire, où il expliquât les raisons pour la Flandre &



pour l'Allemagne. Chanlai avoue qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès-lors de pousser de ce côté-là ; & le détachement de Monseigneur fut résolu. Le Roi apprit cette résolution à M. de Luxembourg près de Mons.

M. le Maréchal de Lorges dit qu'il avoit proposé tout l'hyver le siège de Mayence, comme beaucoup plus important & plus aisé même que celui de Heidelberg. Il prétend aussi que Monseigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin ce qu'il y avoit à faire, il lui répondit qu'il falloit faire ce que César avoit fait en Espagne contre les Lieutenants de Pompée ; c'est-à-dire, faire périr l'armée de M. de Bade, en lui coupant les vivres & les fourrages. M. de Boufflers fut de son avis. M. de Choiseuil dit, *cela me passe*. La chose auroit pourtant été exécutée ; mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres résolutions.

Dans le commencement, Turenne étoit fort haï des Ministres, qu'il bravoit tous les jours. M. le Tellier envoyoit toujours demander à Humières où l'on alloit camper. Il avoit décrié dans l'esprit du Roi plusieurs Maréchaux, sur tout le Maréchal de Gramont, qui étoit au désespoir, & qui monta la tranchée à la tête des gardes. Il pouvoit Duras, & le favorisoit en toutes rencontres. Il voulut faire attaquer le Château de Tournai par Lauzun, déjà favori, quoique d'Humières fût de jour. Bellefonds, qui étoit aussi fort favorisé du Roi & de M. de Turenne, ne vouloit point du gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la Cour : & Turenne le fit donner à Humières, qui se remit en grace avec lui. Après la paix, Turenne eut bien du dessous ; il demanda quartier au comte de Gramont, qui l'accabloit de plaisanteries devant le Roi, & disoit que M. le Prince entendoit bien mieux les sièges que Turenne.

Le Cardinal Mazarin destinoit à Turenne, s'il eut voulu se faire catholique, les plus grands em-

plois & les premières dignités du Royaume, avec une de ses nièces : mais mademoiselle de Bouillon, que la conversion de son frère aîné avoit mortellement affligée, fit son possible pour traverser cette seconde conversion.

Le brevet qui fit Messieurs de Bouillon Princes, ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce brevet que M. de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de Maréchal de France ; & ce fut Mademoiselle de Bouillon sa sœur qui l'en détourna. Il ne se trouva plus aux assemblées des Maréchaux, & envoyoit même leur recommander les affaires pour lesquelles on le sollicitoit. Les Maréchaux furent sur le point de le citer, mais ils n'osèrent.

Vessellini étoit d'abord chef des mécontents. Après lui Teleki : puis celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Tekeli prit sa place, homme de fort bonne maison, Seigneur d'Huniade, & des descendans du fameux Huniade. Son père étoit Chevalier de la toison. Il étoit tout jeune quand on fit le procès à Nadafti & au comte de Serin, & s'enfuit de Vienne, pour se retirer en Transylvanie.

Le Grand-Seigneur ne songeoit à rien moins qu'à la réduction des Cosaques, quand ils lui envoyèrent demander sa protection. Il étoit à la chasse à Larisse, vers la fin du siège de Candie. Ce fut le Général Tetera, chef des Cosaques, qui s'y en alla, pour se venger des Polonois, qui avoient pris le parti de son Secrétaire revolté contre lui. Le Grand-Seigneur leur donna un étendard pour marque qu'il les prenoit en sa protection.

Vers le même tems les Hongrois, irrités de la mort du comte de Serin, envoyèrent aussi demander au Grand-Seigneur sa protection.

L'Empereur, pour ramener les mécontents, leur écrivoit pour les exhorter à venir partager avec lui les grands butins qu'il faisoit en France.

Catherine de Médicis étoit fille de Laurent de

Médecis, duc d'Urbain, & de Magdelaine de la Tour, de la maison de Boulogne. Le Pape Clément VII son oncle la dota, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant : & Magdelaine de la Tour déclara dans son contrat de mariage, qu'elle lui donnoit & substituoit son droit de succession aux comté d'Auvergne & de Lauraguais, baronnie de la Tour, & autres terres possédées alors par Anne de la Tour sa sœur aînée, laquelle n'avoit point d'enfans. En effet, après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritière de la maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces terres en l'année 1555. Le roi Henri II son mari étant mort, le duché de Valois lui fut assigné. En 1582, elle détacha de ce duché la terre de la Ferté-Milon, & l'engagea à Madame de Sauve, depuis Marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la Reine Catherine lui avoit accordée pour récompense de ses services. Le roi Henri III son fils continua depuis & la donation & l'engagement. Catherine mourut en 1589, & le roi Henri III lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi ce Prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don par son testament des comtés d'Auvergne & de Lauraguais à feu M. le duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de comte d'Auvergne. Mais en 1606, la fameuse reine Marguerite, restée seule des enfans, fit déclarer ce testament nul, & en vertu de la donation par forme de substitution stipulée dans le contrat de mariage de Catherine, se fit adjuger par le Parlement de Paris, toutes les terres que la Reine sa mère avoit possédées, & aussitôt en fit présent au Dauphin, qui depuis a été Louis XIII ; de telle façon que ces comtés & cette baronnie ont été réunies à la Couronne.

## M. D E S C H O M B E R G.

Son grand père amena des troupes au service de Henri IV, lorsque le Prince Casimir en amena, & M. de Schomberg prétend qu'il lui en est encore dû de l'argent.

Son père fut gouverneur de l'Electeur Palatin depuis Roi de Bohême, celui qui alla en Angleterre négocier le mariage avec la Princesse Elisabeth.

Il eut beaucoup de part aux partis qui se formèrent en Bohême pour l'Electeur, & mourut à trente-trois ans, avant que ce Prince fût élu Roi.

M. de Schomberg n'avoit que sept ou huit mois à la mort de son père. Il dit que l'Electeur voulut être son tuteur, & nomma quatre commissaires pour administrer son bien. Il prétend de grandes sommes de M. l'Electeur Palatin, pour cette administration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il se trouva à seize ans à la bataille de Nortlingue; il se trouva aussi à la fameuse retraite de Mayence; il se trouva à la retraite de devant Dole sous M. de Rantzau, qui lui avoit donné une compagnie dans son régiment.

Hermenstein ayant été pris par les ennemis, le cardinal de Richelieu, piqué au vif de cette perte, donna ordre à M. de Rantzau de lever en Allemagne douze mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amusa vers Hambourg, se maria à sa cousine, & se laissa enlever un quartier. Pour avoir sa revanche, il envoya Schomberg avec des troupes pour enlever un quartier des ennemis qui étoient dans Northauven. Il romba sur une garde de dragons qui étoient hors de la place, & entra dedans pêle-mêle avec les fuyards.

Schomberg se maria; & parce que l'Empereur avoit fait confisquer tous ses biens, il quitta le service de la France. Ennuyé d'être sans rien faire, il alla en Hollande, où le Prince Henri Frédéric lui donna une Compagnie de Cavalerie. M. de Turenne avoit

alors un Régiment d'infanterie. Il entra dans la confiance du Prince Guillaume, qui lui communiqua son dessein sur Amsterdam, qui fut entrepris de concert avec la France & la Suède. Schomberg donnoit avis de toutes choses à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze des Etats, du nombre desquels étoit le père de Wir.

Le Prince Guillaume mourut. Schomberg avoit promis de mener des troupes en Ecosse au service du roi d'Angleterre ; mais ce Prince ayant perdu la bataille de Worcester, vint à Paris, où il conseilla à Schomberg, qu'on regardoit comme Anglois, & dont la mère étoit Angloise en effet, d'acheter la compagnie des gardes Ecossoises du comte de Grey. Schomberg en donna vingt mille francs, avec six cens écus de pension viagère.

Au commencement des guerres civiles, le cardinal Mazarin l'envoya en Poitou ; de-là il vint au siège de Rhetel, où M. de Turenne lui donna le commandement de l'infanterie, en l'absence des Officiers Généraux qui n'étoient pas encore arrivés.

Au secours d'Arras, il commandoit la Gendarmerie. Le cardinal lui avoit donné une commission de Lieutenant Général pour l'expédition de Gueldres. Il servit en cette qualité au siège de Landrecies, puis au siège de Saint-Guillan où il fut blessé : il eut le gouvernement de la place. Il servit encore au siège de Valenciennes en qualité de Lieutenant Général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée à sa vue, & comme il lui commandoit de poser une fascine à un endroit découvert : il commanda qu'on l'emportât, & continua à donner ses ordres.

Il étoit de jour, lorsque M. le Prince attaqua les lignes ; il pensa être prisonnier, & fit enfin sa retraite jusqu'au Quesnoy avec un bon nombre de régimens, M. de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

A la bataille des Dunes il commandoit la seconde ligne de l'aîle gauche : comme il vit que les Anglois

de la première ligne étoient maltraités sur les Dunes par les Espagnols, il vint prendre le second bataillon des Anglois dans la seconde ligne, & les mena au secours des autres, qui chassèrent & défirent les Espagnols.

Ensuite on assiégea Bergues, dont il eut le gouvernement; de-là il fut commandé pour les sièges d'Oudenarde & de Gravelines. Il employoit volontiers Vauban dans tous ces sièges, parce que le chevalier de Cherville n'alloit point lui-même voir les travaux, & que Vauban se trouvoit par-tout.

Après la défaite du Prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque, & d'investir Ypres. On lui avoit promis que toutes les places qu'on prendroit de ce côté-là seroient de son gouvernement de Bergues. Cependant M. de Turenne fit donner Ypres à M. d'Humières, qui étoit dans ses bonnes grâces. Schomberg fut encore que M. de Turenne avoit écrit à la Cour pour faire que M. Lillebonne commandât en qualité de Capitaine Général; ainsi il n'auroit été que subalterne. Voilà les premiers mécontentemens qu'il eut de M. de Turenne, &c.

#### PIERRE DE MARCA.

Il fut nourri de lait de chèvre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfans, & demeura veuf en 1632. Il étoit alors Conseiller au Conseil de Pau; & lorsqu'en 1640 Louis XIII érigea ce Conseil en Parlement, il fit Marca Président.

On disoit que le cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire Patriarche en France, avoit fait faire par M. Dupuy le livre des Libertés de l'Eglise Gallicane. Il parut un livre intitulé *Opus Gallicanum*, contre le livre de M. Dupuy. Marca répondit à ce livre par ordre du cardinal, & ce fut le sujet qui lui fit faire son livre de *Concordiâ Sacerdotii & Imperii* l'an 1641. La même année, le Roi le nomma à l'évêché de Conserans. On lui refusa assez long-tems ses bulles, à cause de ces

livre, dont plusieurs endroits avoient choqué la cour de Rome. Après la mort d'Urbain VIII, Innocent X fit encore examiner ce livre, & apportoit bien des longueurs aux bulles de Marca, qui en ce tems-là même fit un écrit pour expliquer son dessein sur la publication du livre de *Concordiâ*, &c, le soumettre à l'autorité & à la censure du saint siège, & prouver que les Rois étoient les défenseurs, & non pas les Auteurs des canons; que les libertés de l'Eglise Gallicane consistoient dans la pratique des canons & des décrétales, & beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux Rois. Il envoya ce dernier livre à Innocent X, avec une lettre, où il défavoit beaucoup de choses qu'il avoit avancées dans le premier, demandoit pardon des fautes où il y étoit tombé, & déclaroit qu'à l'avenir il soutiendrait de toute sa force les droits de l'Eglise: tout cela, comme il l'avoit lui-même dans une autre lettre, pour avoir ses bulles, qu'il eut en 1647. Il n'étoit que tonsuré; il se fit ordonner Prêtre, après avoir reçu ses bulles à Barcelone, où autrefois S. Paulin fut ordonné Prêtre, mais malgré lui.

Peu de tems après il écrivit de *singulari Primatu Petri*, pour faire plaisir à Innocent X; ensuite une lettre de l'autorité des Papes envers les Conciles Généraux.

En 1644, il avoit été fait Visiteur Général de la Catalogne, avec une juridiction sur les troupes, & avec le soin des finances. En 1651, il partit de Barcelonne, & fit son entrée à Conserans. L'année d'après il fut nommé à l'archevêché de Toulouse. Il écrivit fort humblement à Innocent X pour avoir ses bulles, & se comparoit à un Exupère, qui ayant été, disoit-il, Président en Espagne, fut élevé par Innocent I à l'Evêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mécenas (car c'est ainsi qu'il appelle toujours Marca) fit un mensonge de dessein formé pour chatouiller les oreilles du Pape: car l'Exupère, qui fut Evêque de Toulouse, n'étoit point l'Exupère qui exerça

la Magistrature en Espagne. Baluze rapporte qu'ayant appris qu'un Auteur l'avoit accusé de s'être trompé sur ce fait d'histoire, il rioit de la simplicité de cet Auteur, qui n'avoit pas pris garde qu'il s'agissoit d'avoit ses bulles, & qu'il falloit tromper le Pape, qui ne lui étoit pas d'ailleurs fort favorable.

Le Pape le soupçonnoit fort mal-à-propos d'être janséniste, & ne lui envoyoit point ses bulles : mais heureusement ce Pape ayant publié alors sa constitution contre Jansenius, & Marca l'ayant reçue avec grande joie, on lui envoya ses bulles.

En 1656, il fut député à l'Assemblée du Clergé, où il soutint si vigoureusement les intérêts du saint siège, que le Pape Alexandre VII l'en remercia par un bref. C'étoit lui qui écrivoit toutes les lettres du Clergé au Pape.

Comme il avoit honte d'être si long-tems absent de son Diocèse, pour lever son scrupule, on le fit Ministre d'Etat. Durant les conférences de la paix, il fut un des Commissaires pour régler les limites des deux Royaumes du côté des Pyrennées. Ses décisions furent suivies; c'est-à-dire, que les comtés de Roussillon, de Conflans, le Capcir, & le Val de Querol, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurèrent à la France. Après la mort du cardinal, le Roi le mit de son conseil de conscience avec l'archevêque d'Auch, l'évêque de Rhodéz, & le pere Annat. Peu de tems après, il fit un traité de l'infalibilité du Pape, qui est son dernier ouvrage.

Le 25 Fév. 1662, la Duchesse de Retz apporta au Roi la démission du cardinal de Retz pour l'archevêché de Paris, qu'il avoit signée à Commercy le 13 Février. Le jour même le Roi appella Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisoit archevêque de Paris, & écrivit lui-même au Pape pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 Mai suivant, reçut le 12 Juin des lettres de Rome, qui l'assuroient de sa translation à l'archevêché de Paris, en témoigna une grande joie, & mourut le 28 Juillet, laissant un



filz qui avoit sa charge de premier Président, & l'abbaye de Saint Albin d'Angers. Marca mourut à 62 ans, & fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, au-dessous du Trône Archiépiscopal.





# RÉFLEXIONS PIEUSES

S U R

QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE - SAINTE.

Pf. 77. *ADHUC escæ erant in ore ipsorum , & ira Dei ascendit super eos.* Combien de gens , ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune , à une charge , &c , meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir , ayant encore le morceau dans la bouche !

Pf. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum , &c.* C'est dans sa colere que Dieu accorde la plupart des choses qu'on desire dans ce monde avec passion.

Isaïe, 54. *Quare appenditis argentum non in panibus.* &c. Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui nous rassasient si peu , & qui nous laissent mourir de faim ? L'enfant prodigue souhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland , & encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite , emite absque argento,* dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu , il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

*Filius Hominis non venit ministrari , sed ministrare ,* Math. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit , qu'on n'est point né pour être servi , mais pour servir.

Jean 11. v. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei , &c.*

Jesus-Christ entend parler du tems que son Pere a prescrit à sa vie mortelle , & la compare à une journée , comme s'il disoit : Tant que le jour luit , on peut marcher sans péril ; mais quand la nuit est venue , on ne peut marcher sans tomber : ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre , ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal , jusqu'à ce que la nuit , c'est-à-dire , le tems des ténèbres soit venu.

Idem , c. 18. v. 1. *Trans torrentem Cedron.* Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé , à cause qu'il y avoit eu des Cèdres dans cette vallée. En Grec c'est le torrent des Cèdres. Jesus-Christ accomplit ici ce qui le figura en la personne de David , quand ce Roi fuyant Absalon , passa ce torrent , étant trahi par Achitophel.

V. 6. *Abierunt retrorsum.* David a dit , Ps. 35 , *Avertantur retrorsum ;* & Isaïe , 37 , *Cadant retrorsum.* Quelle terreur n'imprimera-t-il point quand il viendra juger , s'il a été si terrible étant près d'être jugé ?

*Responsum non dedit ei* , c. 19. v. 9. Il lui en avoit assez dit , en lui disant que son Royaume n'étoit pas de ce monde ; & d'ailleurs Pilate , en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent , s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage : ne s'étoit-il pas même rendu indigne que Jesus-Christ lui répondît maintenant , lui , qui lui ayant demandé ce que c'étoit que la vérité , n'avoit pas daigné attendre la réponse ? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité , quand ils la pouvoient apprendre , ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

*Nescis quia potestatem habeo* , &c. , v. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver , il se reconnoît donc coupable de sa mort , à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

*Non habemus Regem* , &c. v. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le tems du Messie est venu , puisque le sceptre n'est plus dans Juda , & en même tems ils renoncent à la promesse du Messie.

*Quod scripsi , scripsi.* C'étoit comme la sentence du Juge à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

*Miserunt sortem* , v. 24. Cette tunique , qui n'est point déchirée , est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

*Stabat* , v. 25. La Sainte Vierge étoit debout , & non pas évanouie , comme les peintres la représentent. Elle se souvenoit des paroles de l'Ange , & savoit la divinité de son fils. Et dans le Chapitre suivant , ni dans aucun Evangéliste , elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allèrent au Sépulcre : elle étoit assurée que Jesus-Christ n'y étoit plus.

*Separatim involutum* , c. 20. v. 7. Les linges ainsi placés & séparés les uns des autres , marquoient que le corps n'avoit point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultuairement.

*Ad Fratres meos* , v. 17. Il les appelle freres , pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum Fratribus meis.* Il semble que Jesus-Christ ait eu ce verset en vue , en les appelant ses freres , comme tout ce qui précède dans ce même pseaume a été une prédiction de ses souffrances.



# O U V R A G E S

A T T R I B U É S

A M. R A C I N E.





# DISCOURS

*Prononcé à la tête du Clergé par M. L'ABBÉ  
COLBERT, Coadjuteur de Rouen.*

SIRE,

LE Clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses Souverains, que pour leur retracer de tristes images de la Religion opprimée & gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance & la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même Religion, toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siècle sur le penchant de sa ruine : on l'a vue déchirée par ses propres enfans, trahie par ceux qui devoient la soutenir & la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis. Enfin, après une longue & funeste oppression, elle respira peu de tems avant votre naissance heureuse : avec vous elle commença de revivre, avec vous elle monta sur le Trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre regne ; & c'est sous le

plus florissant empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles & de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir; elle est sans agitation & sans crainte à l'ombre de votre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans désirs, puisque votre zèle ne lui laisse pas le tems d'en former, & que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la foi, cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'Eglise, qualités si rares dans les Princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos Sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un Monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidele dans ses promesses, ferme & inflexible contre toute sorte d'injustice, droit & équitable jusques à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses peuples, & plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un Roi toujours sage & toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus; qui ne regne pas seulement sur ses Sujets par son autorité souveraine, mais sur son Conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit, & par la sagesse dont il fait instruire ses Ministres; qui pouvant tout par lui-même, fait se passer des plus grands hommes, & sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter; qui donne la loi sur la mer aussi-bien que sur la terre; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui fait à son gré humilier les nations superbes, & réduire des Souverains à venir aux pieds de son Trône reconnoître son pouvoir & implorer sa clémence.

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher



cher de louer vos actions héroïques ; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister , & le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous , SIRE , à parler des progrès étonnans de vos armes triomphantes ; nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes , avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le Clergé , SIRE , s'attachera sur-tout à louer en vous cette piété , qui , toujours attentive aux intérêts de la Religion , n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue , pour l'étendre , au delà des mers , dans les lieux où elle est inconnue , pour la faire triompher dans l'un & l'autre monde

Mais , que dis - je ? L'Eglise ne doit - elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi & à l'extinction de l'hérésie ? Il semble que vous n'avez combattu & triomphé que pour Dieu , & le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance , qui , tenant désormais vos voisins en bride , ôte aux hérétiques de votre Royaume , & l'audace de se révolter , & l'espoir de se maintenir par de séditions commerces avec les ennemis de l'Etat.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé , jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire ? Vous vous êtes hâté de finir la guerre , lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne fait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins au progrès de la Religion ? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes , & le triomphe le plus digne d'un Roi très-chrétien.

Mais , quelle que soit votre puissance , elle avoit encore besoin du secours de votre bonté : c'est en ga-

gnant le cœur des hérétiques, que vous domptez l'obstination de leur esprit ; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement, & ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'Eglise par une autre voie, que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il avouer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporteroit peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer & au feu, comme on a été obligé de faire dans les regnes précédens. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, & nous en aurions quelque horreur parce qu'elle seroit sanglante : nous ferions des vœux pour le succès de vos armes sacrées ; mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable : enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, & nous gémirions en secret sur un triomphe, qui, avec la défaite des ennemis de l'Eglise, envelopperoit la pette de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur & par la sagesse du gouvernement ; que vos loix soutenues de vos bienfaits sont vos seules armes, & que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte & du schisme, nous n'avons que de pures actions de grâces à rendre au Ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux & sages moyens de vaincre l'erreur, & de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de grâces & de faveurs, ramener à l'Eglise ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos peres : aussi ne falloit-il pas que, l'Etat vous devant déjà son salut & sa gloire, l'Eglise dût à un autre qu'à vous sa victoire & son triomphe : sans cela votre regne, que le Ciel a voulu qui fût

un regne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'écriture dit de plusieurs grands Rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, & relevé la monarchie ; il a autorisé & réformé les loix ; il a fait régner la justice : mais on auroit ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces Princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zèle a déjà fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités & le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples & des autels que se borne votre zèle : vous avez entrepris de faire revivre la piété & les bonnes mœurs : & c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant de pratiquer la vertu, & si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher ; & les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, & sauvent les ames foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres, où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise, sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près ; où les blasphêmes & les railleries de ce qu'il y a de plus saint, éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre regne heureux ; & si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorerois à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la Noblesse Française ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel, où depuis tant de tems vous l'avez enseveli : vous l'avez étouffé, tout indomptable qu'il paroïsoit. VOTRE MAJESTÉ a sù renverser les fausses maximes de l'honneur & de la honte ; & autant qu'une

détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger ; autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal , & sur le penchant criminel des hommes.

Le Clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de remontrances ; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale ; & persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres tems, & avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindrait par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les Provinces de votre Royaume faire retentir les louanges que l'Eglise doit à votre zèle. Chaque pasteur aura la joie de retrouver par vos soins son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, & chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du Ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un Prince qui se les attire par des actions si glorieuses & si utiles à la Religion.





# RELATION

DE

CE QUI S'EST PASSÉ

AU SIÈGE DE NAMUR.

**I**L y avoit près de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les Puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses ennemis s'étoient flattés. Elle avoit non-seulement renversé tous les projets de la fameuse ligue d'Ausbourg, mais même par la sagesse de sa conduite & par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les Confédérés, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une nation attaquée par tant de peuples conjurés contr'elle, & dont ils avoient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes; & qu'enfin tant de Puissances réunies pour l'accabler n'eussent fait que fournir par-tout de la matière à ses conquêtes & à ses triomphes.

En effet, depuis cette dernière guerre, sans parler des célèbres journées de Fleurus, de Staffarde, & de Leuze, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes, sans compter aussi plusieurs de leurs places prises & rasées, ils avoient vu passer, sous la domination de la France, Philisbourg en Allemagne, Nice, & Montméliant en Savoie, & enfin Mons dans les Pays-Bas.

Mais, malgré les avantages continuels que le Roi remportoit sur eux, ils se flattoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se laisseroit de suivre toujours le même parti; & qu'enfin la France seroit contrainte de succomber, & à la force ouverte qu'ils lui oppofoient au-dehors, & aux atteintes secrètes qu'ils tâchoient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur ligue étoit fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la composent avoient du grand génie du Prince d'Orange, qui en est comme le chef & le premier mobile; & lui même ne manquoit pas de les flatter par toutes les illusions, dont il les croyoit capables de se laisser prévenir. Il leur avoit fait espérer d'abord que le premier effet de son établissement sur le trône d'Angleterre seroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçu de lui, sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois royaumes, & en état de se donner tout entier à la cause commune, il avoit marqué l'année 1692, comme l'année fatale à la France, & où les révolutions si longtems attendues devoient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employoit, aux grands apprêts de la campagne prochaine, les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois & des Hollandois. Et à son exemple, ses alliés faisoient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le Roi, vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non-seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter auxquels ils ne s'attendoient pas, & les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de

Leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le Prince d'Orange dans les Pays-Bas pouvoit avec ses troupes & avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six-vingt mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; & résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis, s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; & Namur étant la plus importante place qui leur restât, & celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir & à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le siège.

Namur capitale de l'une des dix-sept Provinces des Pays-Bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tous tems par nos ennemis, comme le plus fort rempart, non-seulement du Brabant, mais encore du pays de Liège, des Provinces-Unies, & d'une partie de la Basse-Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces Provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivières, elle étoit également bien placée, & pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les pays que je viens de nommer, & pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son Château escarpé & fortifié de toutes parts, & estimé imprenable; mais sur-tout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la place, que favorable pour les secours; & enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avoient jetées, & qu'ils avoient dessein d'y jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le Roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna les

ordres , tant pour établir de grands magasins de vivres & de munitions le long de la Meuse & dans ses places frontieres des Pays-Bas, que pour faire hyverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes , sous prétexte d'observer celles des ennemis qui y grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie & d'infanterie , & disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même tems il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre , où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime Souverain.

Les Alliés de leur côté ne formoient pas , comme j'ai dit , de petits projets. Le Prince d'Orange , en passant la mer , l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes , & en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur tout d'en remplir les places des Espagnols , desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles conférences à la Haye entre lui & les autres confédérés , sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces , ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printemps. Dans cette vue ils faisoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition , & se tenoient tellement sûrs du succès , qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies , le Prince d'Orange s'étoit retiré à Loô , maison de plaisance qu'il a dans le pays de Gueldres , lieu solitaire & conforme à son humeur sombre & mélancolique , où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilité pour entretenir ses correspondances secretes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa présence , sans



avoir pu rien faire pour le secourir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet, il prétendoit avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les places dont il jugeroit à propos de faire le siège, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il affectoit de mener à Loô une vie fort tranquille; y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, & paroissant aussi peu ému de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France sur mer & sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des événemens. Cette tranquillité apparente, à la veille d'une campagne si importante pour les deux partis, étoit fort vantée par ses admirateurs, qui l'attribuoient à une grandeur d'ame extraordinaire. Et ses alliés la croyant un effet de sa pénétration & de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès de ses desseins, se moquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner, & demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de Mai ils apprirent que le Roi suivi de toute sa cour étoit arrivé auprès de Mons, où étoit le rendez vous de ses armées de Flandre. En même tems ils sûrent qu'une autre armée étoit sur les côtes de Normandie, prête à passer la mer avec le Roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de bâtimens de charge étoient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce royaume; & qu'enfin une flotte de soixante gros vaisseaux, destinée pour appuyer le passage & le débarquement des troupes, n'attendoit à Brest & dans les autres ports, qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le Prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté il prévit l'orage qui alloit fondre dans les Pays-Bas, & jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher. De l'autre, il n'ignoroit pas que tous les ports d'Angleterre étoient ouverts; qu'il n'avoit encore ni flottes pour couvrir les côtes du Royaume, ni armée pour combattre les François à la descente; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveroient la plupart des Seigneurs mécontents de lui, & les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot, il appréhendoit que le Roi son beau-père ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le trône, qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandre, & assembla en diligence & avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même tems il dépêcha le Lord Portland à Londres, pour concerter, avec la Princesse d'Orange & avec son conseil, les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du royaume, & qu'on y fit repasser les troupes restées en Ecosse & en Irlande; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les ennemis; & qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourroit, tant pour contenir le dedans du royaume, que pour border les côtes où l'on soupçonnoit que les François voudroient tenter la descente. Sur-tout il pressa l'armement de ses flottes, & voulut qu'on y travaillât nuit & jour, n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglois & des Hollandois, ni celui de tous ses alliés. Non content de ces précautions, il fit remarquer à Willemstat, entre l'embouchure de l'Escaut & de la Meuse, une partie des régimens qu'il avoit amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre, & commanda qu'on lui tint un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étoient un peu tardives, &

seroient risqué de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux François, qu'ils leur étoient contraires.

Sur ces entrefaites, le Roi durant cinq jours ayant assemblé ses armées dans les plaines de Gevries, entre les rivières de Haisne & de Trouille, il en fit le vingt-unième de Mai la revue générale. Il les trouva complètes, & dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaiter. Il trouva aussi que, conformément à ses ordres, on avoit chargé à Mons de munitions de guerre & de bouche plus de six mille chariots tirés des pays conquis, tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'armée destinée pour faire le siège de Namur, & qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante bataillons & de quatre-vingt-dix escadrons. L'autre armée, commandée par le Maréchal Duc de Luxembourg, composée de soixante-six bataillons & de deux cens neuf escadrons, devoit tenir la campagne, & observer les ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'armée d'observation.

Les Lieutenans-Généraux de l'armée du Roi étoient le Duc de Bourbon, le Comte d'Auvergne, le Duc de Villeroi, le Prince de Soubize, les Marquis de Tillaudet & de Boufflers, & le sieur de Rubentel. Le Marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour commander une autre armée, que dans ce tems-là même il assembloit dans le Condroz. Les Maréchaux de camp étoient le Duc de Roquelaure, le Marquis de Montrevel, le sieur de Congis, les Comtes de Montchevreuil, de Gassé & de Guiscard, & le Baron de Bressé. Au reste, le Dauphin de France, le Duc d'Orléans, le Prince de Condé & le Maréchal d'Humières avoient le principal commandement sous le Roi. Le sieur de Vauban, Lieutenant-Général, étoit chargé de la direction des attaques.

Le Maréchal de Luxembourg avoit pour Lieutenans-Généraux le prince de Conty, le Duc du Maine, le

Duc de Vendôme , le Duc de Choiseuil , le Comte de Montal , & le Comte de Rosés , Mestre-de-Camp Général de la cavalerie légère ; & pour Maréchaux de camp , le Chevalier de Vendôme Grand-Prieur de France , les Marquis de la Valette & de Coigny , les sieurs de Vatteville & de Polastron. Le Baron de Busca , aussi Maréchal de camp , commandoit particulièrement la maison du Roi. Le corps de réserve étoit commandé par le Duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-troisième de Mai. Celle du Maréchal , qui étoit campée le long du ruisseau des Estines , alla passer la Haifne entre Marlanwelz sous Marimont & Mouraige , & campa le soir à Féloy & à Arquennes proche de Nivelles. Celle du Roi traversa les plaines de Binche , & ayant passé la Haifne à Carnières , alla camper à Capelle d'Herlainmont le long du ruisseau de Piéton. Le Roi menoit avec lui une partie de son artillerie & de ses munitions. L'autre partie , accompagnée d'une grosse escorte , alla passer la Sambre à la Busière , pour marcher à Philippeville , & de-là au siège qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatrième , le Maréchal alla camper entre l'Abbaye de Villey & Marbais , proche de la grande chaussée ; & le Roi dans la plaine de Saint Amand , entre Ligny & Fleurus.

La nuit suivante il détacha le Prince de Condé avec six mille chevaux & quinze cens hommes de pied , pour aller investir Namur , entre le ruisseau de Rîfnes & la Meuse , du côté de la Hesbaye. Le sieur Quadt avec sa brigade de cavalerie l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le Marquis de Boufflers avec quatorze bataillons & quarante-huit escadrons , faisant partie de l'armée qu'il assembloit , parut en même tems devant la place de l'autre côté de la Meuse ; & enfin le sieur Ximènes avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville & de Dinant , auxquelles le Marquis de Boufflers ajouta encore douze escadrons , in-

vestit la place du côté du Château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre & la Meuse; en telle sorte que Namur se trouva en même tems entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquième l'armée du Maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, & celle du Roi auprès de Milmont & de Golzenne au-de-là des Mazis, d'où il envoya ordre au Maréchal de détacher le Comte de Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se poster au Long champ & à Genevoux, proche des sources de la Mehaigne & le Comte de Coigny avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chassellet près de Charleroy. Le premier devoit couvrir le camp du Roi du côté du Brabant; & l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville, & de Dinant, & tenir en bride la garnison de Charleroy, & les corps de troupes que les ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixième le Roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, & les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre & sur la Meuse, & regla enfin tout ce qui concernoit l'établissement & la sûreté des quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine & une métairie appelée la Rouge-Censé, un peu au dessus de l'Abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette Abbaye pour considérer la situation de la place, & les ouvrages qui la couvroient de ce côté-là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune & le peu de prévoyance des ennemis, & confessa lui-même, qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du Château, ou sur celles du ruisseau de Wedrin, ils auroient pu faire

avorter tous ses desseins , & mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au Comte d'Auvergne de se saisir de l'Abbaye de Salzenne & des moulins qui en sont proche ; ce qui fut aussi-tôt exécuté. Le Marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le quartier du Roi jusqu'à la place. Et le Marquis d'Alègre avec un corps de Dragons fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé , poste important sur le chemin de Huy & de Liège , du côté de la Hesbaye.

Cependant l'allarme étoit parmi les ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du Roi , ils se hâterent de renforcer les garnisons de toutes leurs places. Ils craignoient sur-tout pour Charleroy , pour Ath , pour Liège , & pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur , l'Electeur de Bavière se confiant , & à la bonté de la place & à la grosse garnison qui étoit dedans , souhaitoit qu'il prît envie au Roi de l'assiéger. Le rendez-vous de leur armée étoit aux environs de Bruxelles , & il y arrivoit tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de nations. Elles faisoient déjà près de cent mille hommes , dont le principal commandement & la direction presque absolue étoient entre les mains du Prince d'Orange ; l'Electeur de Bavière n'ayant dans cette armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enflamment le cœur des confédérés. Ils demandoient qu'on les fît marcher au plus vite , & se tenoient sûrs de rechasser le Roi jusques dans le cœur de son royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé & de leur marche & de leur nombre , & se mettoit de son côté en état de les bien recevoir.

L'armée devant Namur étoit séparée par les deux rivières en trois principaux quartiers , dont le premier , c'est à savoir celui du Roi , occupoit tout le côté du Brabant , depuis la Sambre jusqu'à la Meuse ; le second , qui étoit celui du Marquis de Boufflers , s'étendoit dans le Condroz , depuis la Meuse , au-dessous

de Namur, jusqu'à cette même rivière au-dessus; & le troisième, sous le sieur de Ximènes, tenoit le pays d'entre la Sambre & la Meuse. Au reste le quartier du Roi étoit divisé en plusieurs autres quartiers: car, outre le Dauphin & le Duc d'Orléans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son quartier le Prince de Condé, le Maréchal d'Humières, & tous les Lieutenans-Généraux, à la réserve du Marquis de Boufflers. Et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des lignes de circonvallation.

Le Roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer ces lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au-dessus du village de Flawine; & traversant un fort grand nombre de bois, de villages, & de ruisseaux, en deçà & au-delà de la Meuse, passoient dans la forêt de Marlagne, & revenoient finir à la Sambre, entre l'Abbaye de Malogne, & une espèce de petit Château qu'on appelloit *la Blanche-Maison*.

Le vingt-septième, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du Roi devant la place, il alla visiter le quartier du Prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin & la Meuse; & y vit les parcs d'artillerie & de munitions. De-là s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de fer & celle de S. Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette dernière porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent par-tout-achevés, & la communication des quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les quartiers de Boufflers & de Ximènes à visiter. Le Roi s'y transporta donc le vingt-huitième; & ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, & la Meuse au-dessous du village de Huépion, reconnut tout le côté de la place qui regarde le Condroz, reconnut aussi le fauxbourg de Jambe, où les ennemis s'étoient retranchés au bout du pont de pierre

qu'ils y avoient sur la Meuse ; & ayant remarqué le long de cette rivière une petite hauteur d'où on voyoit à revers les ouvrages de la porte de S. Nicolas qui est de l'autre côté , il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours & les suivans , les convois d'artillerie & de toute sorte de munitions arrivèrent de Philippeville par terre , & de Dinant par la Meuse , & on commença à cuire le pain dans le camp pour la subsistance des deux armées.

Ce fut vers ce tems-là que plusieurs Dames de qualité de la province qui s'étoient réfugiées dans Namur , & plusieurs des Dames mêmes de la ville , firent demander par un trompette la permission d'en sortir, ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres Dames se confiant à la générosité du Roi , & la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération , elles sortirent à pied par la porte du Château , suivies seulement de quelques-unes de leurs femmes , qui portoient leurs hardes & leurs enfans , & se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menèrent d'abord à la Blanche Maison , près des ponts qu'on avoit faits sur la Sambre , d'où le Roi qui eut pitié d'elles , & qui les fit traiter favorablement , les fit conduire le lendemain à l'Abbaye de Malogne , & de-là à Phillippeville.

Vingt mille Pionniers , commandés dans les provinces conquises , étant arrivés alors à l'armée , ils furent aussi-tôt employés aux lignes de circonvallation , aux abbatis de bois , & aux réparations des chemins.

Les assiégés avoient encore quelque infanterie dans les bois au-dessus des moulins à papier de S Servais. Mais le Roi ayant ordonné qu'on l'en chassât , elle ne tint point , & se renferma fort vite dans la ville.

La garnison étoit de neuf mille deux cens quatre-vingts hommes en dix sept régimens d'infanterie de plusieurs nations , savoir , cinq Allemans des troupes de Brandebourg & de Lunebourg , cinq Hollandois , trois



Espagnols, quatre Wallons, & en un régiment de cavalerie, & quelques compagnies franches. Le Prince de Barbançon, Gouverneur de la province, l'étoit aussi de la ville & du Château, & toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siège, & ayant à défendre une place de cette réputation, également bien fortifiée & par l'art & par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands apprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le Roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes; mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque; & c'étoit celle qui étoit de de-là la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes parallèles; la première, le long du bord de la Meuse; la seconde, à mi-côte de la hauteur de Bouge; & la troisième, par un grand fond qui aboutissoit à la place du côté de la porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du vingt-neuvième au trentième Mai. Trois bataillons<sup>9</sup> avec un Lieutenant-Général & un Brigadier, montèrent à la véritable attaque, & deux à la fausse avec un Maréchal de Camp; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le Comte d'Auvergne, comme le plus ancien Lieutenant-Général, monta la première garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingt toises du glacis. On travailla en même tems avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge que de l'autre côté de la Meuse, que les unes & les autres se trouvèrent bientôt en état de tirer & de prendre la supériorité sur le canon de la place.

La nuit suivante, le travail qu'on avoit fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unieme Mai on travailla à s'endre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés, & les empêcher de faire des sorties.

Le premier de Juin on continua les travaux à la sappe, l'artillerie ruinant cependant les défenses des assiégés, qui étant vus de front & à revers de plusieurs endroits, n'osoient déjà plus paroître dans leurs ouvrages.

La nuit du premier au deuxieme Juin on se logea sur un ayant-chemin couvert en-deçà de l'avant-fossé que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin & de Rifnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques, & on éleva de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau deux batteries qui commencèrent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion & contre la muraille qui regne le long de cette rivière. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le Marquis de Boufflers fit attaquer le fauxbourg de Jambe que les ennemis occupoient encore, & s'en rendit maître. Sur le midi l'avant-fossé de la porte de Saint Nicolas se trouvant comblé, & toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes Suisses & le Régiment de Stoppa de la même nation qui étoient de tranchée sous le Marquis de Tilladet, Lieutenant-Général de jour, y marchèrent l'épée à la main, & l'emportèrent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue, qui défendoit la contrescarpe, & se logèrent en très-peu de tems sur ces dehors, sans que les ennemis qui faisoient de leurs autres ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxieme Juin, le Marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'apperçut que les assiégés avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de Saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt comblé; & quoique la demi-lune fût fort exposée, &

que les ennemis tiraissent sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion & la muraille, qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette rivière. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre, qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, & on auroit ainsi attaché bientôt le mineur au corps de la place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluies qui survinrent, & qui ne discontinuèrent presque plus jusqu'à la fin du siège, on fut obligé d'abandonner ce dessein, & de s'attacher uniquement aux ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa pendant le troisième & le quatrième Juin, de battre en brèche la face & la branche du demi bastion de la Meuse, & y fit enfin une ouverture considérable. Les assiégés témoignoit à leur air beaucoup de résolution, & travailloient même à se retrancher en-dedans. Mais on les voyoit qui, dans la crainte vrai-semblablement d'un assaut, transportoient dans le Château leurs munitions & leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on étoit déjà logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquième de Juin au matin, le Duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, & demanderent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le Roi, on convint entr'autres articles : Que les soldats de la garnison entreroient dans le Château avec leurs familles & leurs effets : qu'il y auroit pour cela une trêve de deux jours ; & que pendant tout le reste du siège, on ne tireroit point ni de la ville sur le Château, ni du Château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article, lorsqu'ils le jugeroient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La capitulation signée, le régiment des Gardes prit aussi-tôt possession de la Porte de Saint Nicolas. Ainsi la fameuse ville de Namur défendue par neuf mille hommes de garnison fut, en six jours d'attaques, rendue à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le tems de perfectionner les lignes de circonvallation, & qu'à peine on achevoit d'y mettre la dernière main, que la ville étant prise, l'on fut obligé de les raser, pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la ville capituloit, on eut nouvelle qu'enfin les alliés s'avançoient tout de bon pour faire lever le siège. Au premier bruit que le Roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avoient dépêché aux généraux Flemming & Serclaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, & l'autre celles de Liège dans le voisinage de cette ville, avec ordre de les venir joindre; & le Prince d'Orange avec l'Electeur de Bavière, à la tête de l'armée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom puis à Lefdaël & à Woffem, de-là à l'Abbaye du Parc & au Château d'Hevele près de Louvain. Il séjourna quelque tems dans ce dernier camp, ou pour donner le tems à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, étoit à la mer avec un vent favorable; & qu'au contraire le Comte de Tourville n'ayant pu être joint par les escadres du Comte d'Estrées, du Comte de Château-Regnaut, & du Marquis de la Porte, n'avoit que quarante-quatre vaisseaux,

avec lesquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors voyant ses affaires vrai semblablement en sûreté de ce côté là , il feignit de n'y plus songer , & ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquième Juin , & vint camper à Meldert & à Banchem. Il campa le lendemain sixième auprès de Hougaerde & de Tirlemont , le septième entre Orp & Montenackem au-delà de la rivière de Ghète ; & enfin le huitième sur la grande chaussée entre Thinnes & Bressin , à la vue du maréchal de Luxembourg. La prise de la ville ayant mis le Roi en état de faire des détachemens de son armée , il avoit envoyé à ce Maréchal le Comte d'Auvergne & le Duc de Villeroi , Lieutenans généraux , avec une partie des troupes qui se trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui , la trêve qu'il avoit accordée aux assiégés étant expirée , il avoit passé de l'autre côté de la Sambre , avec ce qui lui étoit resté de troupes au-delà de cette rivière. C'étoit le septième de Juin , qu'il quitta son premier camp pour en venir prendre un autre , entre Sambre & Meuse , dans la forêt de Marlagne. Voici de quelle manière ce nouveau camp étoit disposé. Le quartier du Roi étoit auprès d'un couvent de Carmes , qu'on appelloit le désert ; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'abbaye de Malogne sur la Sambre , jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépien. Une autre ligne de dix bataillons qui composoient la brigade du régiment du Roi , eut son camp marqué sur les hauteurs du château , pour en occuper tout le front , qui est fort resserré par les deux rivières , & pour rejeter ainsi les ennemis dans leurs ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs , & moins encore des retranchemens qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons , & entr'autres d'un hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du Roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, & qui, dans ce moment-là, portoient leurs tentes & leurs autres hardes sur leurs épaules, jettèrent aussi-tôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, & grimpant en bon ordre & sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux & inégal, arrivèrent sur la crête de la montagne au-travers d'une grêle de coups de mousquets, que les ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, & les poursuivit jusques à une seconde hauteur, non moins escarpée que la première, où leurs bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, & menés battant l'épée dans les reins jusques à leurs retranchemens, qui même couroient risque d'être forcés, si le Prince de Soubize, Lieutenant-général de jour, & le sieur de Vauban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive & fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du Roi douze ou quinze officiers, & quelque cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussi-tôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, & on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours, relevée par sept bataillons. Il ne fut pas possible, les jours suivans, d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux & difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables & des pluies continuelles qui rompirent tous les chemins, & les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les assiégés profitèrent peu de tous ces obstacles & firent seulement quelques sorties sans aucun effet

Enfin, le treizième Juin, les travaux ayant été poussés jusqu'aux retranchemens, il fut résolu de les attaquer. La contenance fière des ennemis, qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits, derrière ces retranchemens, & qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le Roi de leur opposer ses meilleures troupes, & de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cents Mousquetaires du Roi à la droite, les Grenadiers à cheval à la gauche, & huit compagnies de Grenadiers d'Infanterie au milieu, marchèrent aux ennemis l'épée à la main, soutenus des sept bataillons de tranchée, & des dix de la brigade du Roi, qu'il avoit fait mettre en bataille, sur la hauteur, à la tête de leur camp. Les assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayèrent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, & abandonnant la redoute & les retranchemens, se retirèrent en désordre dans les chemins-couverts des ouvrages qu'ils avoient derrière eux. Ils perdirent plus de quatre cents hommes, la plupart tués de coups de main, & entr'autres plusieurs Officiers & plusieurs gens de distinction. Les François eurent quelques cent trente hommes, & quarante, tant officiers que Mousquetaires, tués ou blessés.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, jeune Prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du Roi, & plusieurs personnes de la cour furent aussi blessées autour de lui. Le Duc de Bourbon, qui étoit Lieutenant-général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes, animées par la présence du Roi, se signalèrent à l'envi l'une de l'autre; & les moindres Grenadiers de l'armée disputèrent d'audace avec les Mousquetaires, de l'aveu des Mousquetaires même. On accorda aux assiégés une suspension, pour venir retirer leurs morts. Mais on ne laissa pas, pendant cette

trève, d'assurer le logement, & dans la redoute & dans tous les retranchemens qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchemens & la première enveloppe du château, nommé par les Espagnols *Terra nova*, on trouvoit sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un ouvrage irrégulier que le Prince d'Orange avoit fait construire l'année précédente, & qu'on appelloit, à cause de cela, le Fort neuf, ou le Fort Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé; & il sembloit se dérober, & au canon & à la vue des assiégeans, à mesure qu'ils s'en-approchoient. Ce fut de toutes les fortifications de la place, celle dont la prise couta le plus de temps & de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cents pas vers la gorge de ce fort. Le quatorzième on s'étendit sur la droite, & l'on y dressa deux batteries, tant contre le Fort neuf que contre le vieux château. Ce même jour les assiégés abandonnèrent une maison retranchée, qui leur restoit encore sur la montagne; & ainsi on n'eut plus rien devant soi que les ouvrages que je viens de dire.

Le quinzième, les nouvelles batteries démontèrent presque entièrement le canon des assiégés, mais elles ne firent que très peu d'effet contre le Fort neuf.

La nuit suivante on ouvrit, au-dessus de l'abbaye de Salzenne, une nouvelle tranchée pour embrasser ce fort par la gauche; & le travail fut poussé environ quatre cents pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le château de Namur, le Prince d'Orange étoit, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette rivière, & attaquer l'armée du Maréchal de Luxembourg,



bourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein ; son intérêt & celui de ses alliés, l'état de ses forces, sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déjà donné quelque atteinte ; en un mot, les vœux unanimes de son parti, & sur-tout les pressantes sollicitations de l'Électeur de Bavière, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir, à son arrivée dans les Pays-Bas, enlever la plus forte place du gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les alliés avoient reçues de la bataille qui s'étoit donnée sur mer. Car, bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois & pour les Anglois, mais sur-tout pour ces derniers, & qu'il fût jusqu'alors inoui qu'une armée de quatre-vingt-dix vaisseaux, attaquée par une autre de quarante quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage ; néanmoins, comme le vent, en séparant la flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses vaisseaux qui avoient été obligés de se faire échouer, & où ils avoient mis le feu, il y avoit toute sorte d'apparence que le Prince d'Orange saisiroit le moment favorable, où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son infanterie dans les villages & dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage, & enfin fit jeter une infinité de ponts sur cette rivière. On remarqua pourtant avec surprise, que dans le temps qu'il faisoit construire cette grande quantité de ponts de bois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui se trouvoient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le Roi qui ne vouloit point qu'on engageât, d'un bord de ri-

vière à l'autre , un combat où sa cavalerie n'auroit point eu de part , manda au Duc de Luxembourg de se retirer un peu en arrière , & de laisser le passage libre aux ennemis ; & la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en quelque sorte les defier , & leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le Prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste ; tantôt s'excusant sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours ; tantôt publiant qu'il feroit périr l'armée du Maréchal sans la combattre , ou du moins qu'il le réduiroit à décamper faute de subsistance.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat , s'il eût réussi. Il détacha le Comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce général ayant pris encore dans cette place un détachement considérable de l'infanterie de la garnison , passa la Meuse , qu'il fit remonter à son infanterie , dans le dessein de couper le pont de bateaux qui étoit sous Namur , & qui faisoit la communication de nos deux armées. Lui cependant marcha avec sa cavalerie , pour attaquer le quartier du Marquis de Boufflers , & brûler le pont de la haute-Meuse , avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le port , & qu'on avoit fait descendre par cette rivière. Le Roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts & le quartier de Boufflers ; & ayant rappelé un corps de cavalerie de l'armée du Maréchal , il fit sortir ses troupes hors des lignes , & les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës , qui en eut le vent , retourna fort vite passer la Meuse , & alla rejoindre l'armée confédérée.

Le Prince d'Orange , après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne , en décampa tout-à-coup , & remourant le long de cette rivière jusques vers sa source , vint camper , sa droite à la Cense de Glinne , près du viillage d'Asche , & sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le Maréchal de Luxembourg, qui observoit tous les mouvemens des ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plutôt en marche, que de son côté il remonta aussi la rivière, en telle sorte que ces deux grandes armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchaient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi-portée de canon. Celle de France campa, la droite à Hanrech, la gauche à Temploux, ayant à-peu-près dans son centre le village de Saint-Denis.

Le Prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux armées, & envoya l'Électeur de Bavière pour reconnoître lui-même le camp des François. L'Électeur passa la rivière à l'Abbaye de Bonneffe, & se mit en devoir d'observer l'armée du Maréchal. Mais on ne lui laissa pas le temps de satisfaire sa curiosité, & il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'approche de quelques troupes de Carabiniers qu'on avoit detachés pour l'éloigner de la vue des lignes.

A dire vrai, le Maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux ennemis la connoissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux & de petits marais, qui rendoient la communication de ses deux aîles fort difficile, & d'ailleurs commandé de la hauteur de S. Denis, d'où les ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, & engager enfin dans un Pays serré & embarrassé de bois, un combat particulier d'infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le Roi, qui scût l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le Maréchal alla reconnoître; & il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussi-tôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourrage, & se contenta de laisser une partie de

son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, & étendit sa droite par Temploux & par le château de la Falize, jusqu'auprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve : de sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'armée du Roi, & tout proche aussi de la Sambre & de la Meuse, dont il tiroit la subsistance de sa cavalerie, couvroit entièrement la place, & réduisoit les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes & propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui étoit supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit, en plein jour, cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, & sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arrière-garde. Le Prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxième de Juin, le bois des Cinq-Etoiles ; & ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, & la gauche proche de Marbais sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en un jour la Sambre pour tomber sur le camp du Roi, auroit pu donner de l'inquiétude à un Général moins vigilant & moins expérimenté. Mais comme il avoit pensé de bonne heure à tous les mouvemens que les ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le Marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pays d'entre Sambre & Meuse. Et après avoir fait reconnoître les plaines de S. Gérard & de Fosse, qui étoient les seuls chemins par où ils auroient pu venir à lui, il ordonna à ce Marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre. Il fit en même temps jeter un pont sur cette rivière, entre l'Abbaye de Floreff & Jemeppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenault, ou la gauche du Maréchal de Luxembourg étoit appuyée. Par ce moyen il mettoit ce Général en état de passer aisément la Sambre, dès que les

ennemis voudroient entreprendre la même chose du côté de Charleroi & de Farfiennes. La seule chose qui étoit à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avoit donné au Marquis de Bouffler, ne fût pas suffisant pour disputer aux ennemis le passage de la Sambre, & que, s'ils le tentoient si près de lui, on n'eût pas le temps de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient, le Maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de réserve, qui fut suivi peu de temps après des brigades d'infanterie de Champagne & de Bourbonnois, & enfin de l'aîle droite de la seconde ligne commandée par le Duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre proche des ponts de bateaux, à portée, ou de passer en très peu de temps dans les plaines de Fosse & de S. Gerard, ou de repasser à l'armée du Maréchal, selon le parti que prendroient les ennemis.

Pendant ces différens mouvemens des armées, les attaques du château de Namur se continuoient avec toute la diligence que les pluies pouvoient permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizième de Juin, les assiégés se trouvoient extrêmement resserrés dans le Fort-neuf, où ils commençoient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septième, ils firent une sortie de quatre cents hommes de troupes Espagnoles & de Brandebourg sur l'attaque gauche, & y causerent quelque désordre. Mais les Suisses, qui y étoient de garde, les repoussèrent aussi-tôt, & rétablirent en très peu de temps le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tués de part & d'autre. Le dix-huitième & le dix-neuvième, les communications du Fort-neuf avec le château furent presque entièrement ôtées aux assiégés, & leur artillerie rendue inutile; & enfin, le vingtième, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout-à-la-fois, & le fort & le château. Mais, comme vraisem

blement on y auroit perdu beaucoup de monde, le Roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtième & le jour suivant, à élargir & à perfectionner les travaux. Et le soir du vingt-unième, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'ouvrage neuf.

Huit compagnies de Grenadiers commandées, avec les sept des bataillons de la tranchée, commencèrent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enveloppoient les deux ouvrages. Le Duc de Bourbon se trouvoit encore à cette attaque Lieutenant-général de jour, se croyant fort obligé à la fortune, de ce qu'en un même siège elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachemens soutenus des corps entiers. Ils marchèrent en même temps au premier chemin-couvert; & en ayant chassé les assiégés, les forcèrent encore dans le second, & le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite brèche, les ennemis battirent à l'instant la chamade, & leurs ôtages furent envoyés au Roi. Mais pendant qu'ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas travailler dans les dehors de l'ouvrage, & d'y commencer des logemens contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nombre de quatre-vingts Officiers & de quinze cents cinquante soldats, en cinq Régimens, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un Ingénieur Hollandois, nommé Cohorne, sur les desseins duquel le fort avoit été construit, & il en sorti blessé d'un éclat de bombe. Quelques Officiers des ennemis demandèrent à entrer dans le vieux château, pour y servir encore jusqu'à la fin du siège. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg qui commandoit les troupes Hollandoises.

Le Fort Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux troupes, & la tranchée ne fut plus relevée que par quatre bataillons. Mais le Château n'en fut pas moins vivement pressé, & les attaques allèrent fort vite, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisième on éleva dans la gorge du Fort-neuf des batteries de bombes & de canon.

Le vingt-quatrième & le vingt-cinquième on embrassa tout le front de l'ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la première enveloppe du Château; & on acheva la communication de la tranchée, qu'on avoit conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le Roi alla le vingt-cinquième visiter le Fort-neuf & les travaux. Comme il avoit remarqué que sa présence les avançoit extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivans, malgré les incommodités du tems, & l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non-seulement au mousquet des ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes qui retomboient souvent de leurs ouvrages avec violence, & qui tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes à ses côtés & derrière lui.

Le vingt-sixième les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin-couvert. A mesure qu'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des bombes & des grenades que les ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, & qui séparoit les deux forts.

Le vingt-septième les travaux furent perfectionnés. On dressa deux nouvelles batteries, pour achever de ruiner les défenses des assiégés, pendant que les autres battoient en ruine les pointes & les faces des deux demi-bastions de l'ouvrage: & on disposa enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près, auroient dû, ce semble, laisser la valeur des troupes; mais plus elles

fatiguoient , plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur : & en effet , cette dernière action ne fut pas la moins hardie , ni la moins éclatante de tout le siège. Le Roi voulut encore y être présent , & se plaça entre les deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitième à midi , le signal donné par trois salves de bombes , neuf compagnies de Grenadiers commandées , avec quatre des bataillons de la tranchée , marchèrent avec leur bravoure ordinaire , l'épée à la main , aux chemins-couverts des assiégés. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné , elles passèrent au second sans s'arrêter , tuèrent tout ce qui osa les attendre , & poursuivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les déroba à leur furie. Les ennemis ainsi chassés , reparurent en grand nombre sur les brèches , quelques-uns même avec l'épée & le bouclier , & s'efforcèrent à force de grenades & de coups de mousquet , de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques Grenadiers de la compagnie de Saillant du Régiment des Gardes , ayant été commandés pour reconnoître la brèche qui étoit au demi-bastion gauche , ils montèrent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un , entr'autres , qui y demeura fort longtemps , & y rechargea plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la brèche se trouvant encore trop escarpée , on se contenta de se loger dans les chemins-couverts , dans la contre-garde du demi-bastion gauche , dans une lunette qui étoit au milieu de la courtine vis-à-vis du chemin souterrain , & en un mot dans tous les dehors. La perte des assiégés monta à quelques trois cens hommes , partie tués dans les dehors , partie accablés par les bombes dans l'ouvrage même. Les assiégeans n'eurent guère moins de deux ou de trois cens , tant officiers que soldats , tués ou blessés ; la plupart après l'action , & pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de tems après les sappeurs firent la descente du fossé. Et dès le soir , les mineurs furent attachés en



plusieurs endroits, & on se mit en état de faire sauter tout-à-la-fois les deux demi-bastions, la courtine qui les joignoit, & la branche qui regardoit le Fort-neuf; & de donner un assaut général.

Néanmoins, comme on se tenoit alors sûr d'emporter la place, on résolut de ne faire jouer qu'à la dernière extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entièrement le rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le canon élargît les brèches qu'il avoit déjà faites aux deux faces & aux pointes des demi-bastions, & c'est à quoi on travailla le vingt-neuvième.

La nuit du trentième, le sieur de Rubentel, Lieutenant-Général de jour, fit monter sans bruit au haut de la brèche du demi-bastion gauche quelques Grenadiers du Régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, & qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appellèrent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussi-tôt montés, ils chargèrent avec de grands cris les assiégés, & s'emparèrent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencèrent à se retrancher eux mêmes. Ceux des ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite, voyant les François dans l'ouvrage, & craignant d'être coupés, cherchèrent, comme les autres, leur salut dans la fuite, & laissèrent les assiégeans entièrement maîtres de cette première enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à-peu-près de même espèce, non moins difficiles à attaquer que les premiers, & qui avoient de grands fossés très profonds & taillés dans le roc. Derrière tout cela on trouvoit le corps du Château, capable lui seul d'arrêter long-tems un ennemi, & de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le Gouverneur qui vit sa garnison intimidée tant par le feu continuel des bombes & du canon, que

par la valeur infatigable des assiégeans, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le Prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, & demanda à capituler.

Le Roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda; & dès ce jour une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de Juillet, la garnison sortit, partie par la brèche, qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du Fort-neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cents hommes, en douze Régimens d'infanterie, un de cavalerie, & quelques compagnies franches de Dragons, lesquels joints aux seize cents qui sortirent du Fort-neuf, faisoient le reste de neuf mille deux cents hommes, qui, comme j'ai dit, se trouvoient dans la place au commencement du siège. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cents par la désertion; tout le reste avoit péri par l'artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les assiégés battissent la chamade, les confédérés étoient partis tout-à-coup de Sombreff; & au lieu de faire un dernier effort, sinon pour sauver la place, au moins pour sauver leur réputation, ils avoient en quelque sorte tourné le dos à Namur, & étoient allés camper dans la plaine de Brunehault, la droite à Fleurus, & la gauche du côté de Frasce & de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le Prince d'Orange ne s'étoit appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi, comme si dès-lors il n'avoit plus pensé qu'à empêcher le Roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin, le soir du dernier jour de Juin, ils apprirent par trois salves de l'armée du Maréchal de Luxembourg, & de celle du Marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en tombèrent dans une consternation qui les rendit comme immobiles

durant plusieurs jours, jusques-là que le Maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songèrent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la plaine de S. Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la place, & les remises d'artillerie, de munitions & de vivres qu'il y falloit jeter, que pour donner aux troupes fatiguées par des mouvemens continuels, par le mauvais temps, & par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le Roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du château, à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, & en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreffe le Maréchal de Luxembourg, qu'il laissoit avec une puissante armée dans les Pays-Bas, & lui expliqua ses intentions pour le reste de la campagne. Il détacha différens corps pour l'Allemagne, & pour assurer ses frontières de Flandres & de Luxembourg. Il avoit déjà quelques quarante Escadrons dans le pays de Cologne, sous les ordres du Marquis de Joyeuse: & il les y avoit fait rester pendant tout le siege de Namur, tant pour faire payer le reste des contributions qui étoient dûes, que pour obliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable; ce qui diminueoit d'autant l'armée du Prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de son camp le troisième de Juillet, pour retourner à petites journées à Versailles, d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition étoit uniquement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur ses seules lumières, & exécutée, pour ainsi dire, par ses propres mains, à la vue de toutes les forces de ses ennemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit rompu tous leurs desseins, & fait subsister ses armées; & qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avoit opposés,

malgré la bifarrerie d'une saison qui lui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté en cinq semaines une place que les plus grands capitaines de l'Europe avoient jugée imprenable, triomphant ainsi non-seulement de la force des remparts, de la difficulté des pays, & de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air, & de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des élémens.

On a parlé fort diversement dans l'Europe, sur la conduite du Prince d'Orange pendant ce siège; & bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il sembloit devoir hasarder tout pour prévenir la prise d'une ville si importante, & dont la perte lui seroit à jamais reprochée. On en a même allégué des motifs qui ne lui font pas d'honneur. Mais à juger sans passion d'un Prince en qui l'on reconnoît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris, l'expérience du passé lui ayant fait connoître combien il étoit inutile de s'opposer à un dessein que le Roi conduisoit lui-même; & il a jugé Namur perdu, dès qu'il a sçu qu'il l'assiégeoit en personne. Et d'ailleurs le voyant au portes de Bruxelles avec deux formidables armées, il a cru qu'il ne devoit point hasarder un combat, dont la perte auroit entraîné la ruine des Pays-Bas, & peut-être sa propre ruine, par la dissolution d'une ligue qui lui a tant coûté de peine à former.

*Fin du troisième & dernier Volume,*

---

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de M. Racine*, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 20 Décembre 1735.

JOLLY.

---

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé CHARLES-GUILLAUME LECLERC, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Œuvres de Racine*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par

écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposé, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPFOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre; soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes ne-

quis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent soixante-quatre , & de notre regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , n°. 181, fol. 95 , conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 18 Avril 1764.*

Signé, LE BRETON, Syndic.











